LA FILLE DU DÉPUTÉ

OHNET

Ex Libris
Collegii Alberti Magni
in Novo Portu
Novae Angliae

LA FILLE DU DÉPUTÉ

PAR

GEORGES OHNET

WITH NOTES

BY

GEORGE A. D. BECK

Licencié ès Lettres

NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY
1898

Copyright, 1898,
BY
HENRY HOLT & CO.

ROBERT DRUMMOND, PRINTER, NEW YORK.

843.91
Oh 38f

INTRODUCTORY NOTE

No recent French writer has been more successful in hitting the popular taste than Georges Ohnet. That he occupies a high rank in the world of letters can scarcely be asserted. But that he has appealed strongly to the large body of what may be called middle-class readers is evidence of no slight literary and constructive skill; and it must be admitted that his writings are far more edifying and healthful in tone than the mass of current "naturalistic" fiction, against which they express a protest and reaction. It is precisely this opposition to the dominant fashion in French literature that has brought down on Ohnet's head the malediction of the critics. So fierce has been the assault that a reviewer once proposed the foundation of a society "for the protection of M. Ohnet." But notwithstanding all this outcry his novels have steadily gained in popularity.

Ohnet's model may be said to be George Sand. While he is not to be compared with that writer in literary power, his stories are, like hers, frankly romantic and full of movement. They are real stories, and not mere studies. His heroes and heroines have something in them to admire. The heroes have noble sentiments which are commonplace enough to be true, and the

8047

heroines are always beautiful and charming, in the old-fashioned way of story-writing. Ohnet has been called "a consoler and enlightener of mediocre souls." The reading world, which is made up so largely of such souls, will not mind the fling so long as it can be charmed with such captivating stories.

Ohnet's style is simple and naïve, even to the extent of sometimes being careless. He indulges in frequent colloquialisms, and in words not found in the Dictionary of the Academy, but the Academy conferred upon him the distinction of crowning his first novel, *Serge Panine*. Without any attempt at ornament, without any posing in long descriptive passages or digressions, Ohnet's style hurries on, with vivacious gait, to fulfill its task of telling a straightforward tale.

Georges Ohnet (born 1848) began his career as a journalist, though he was intended by his parents for a barrister. After the Franco-Prussian war he was on the staff successively of the *Pays* and the *Constitutionnel*, where he distinguished himself by the brisk vehemence of his polemics, no less than by his light and skillful hand in dealing with Parisian chronicles. His first play, *Regina Sarpi* (written in collaboration with Denayrouze), was produced in 1875 at the Théâtre Historique. It was a brilliant success. Two years later this was followed by *Marthe* at the Gymnase. In 1881 he published the first of that series of idealistic novels to which, apparently in emulation of Balzac's *Comédie Humaine*, he gave the general title *Batailles de la Vie*. The series includes *Serge Panine* (1881), *Le Maître de Forges* (1882), *La Comptesse Sarah* (1883), *Lise Fleuron*

(1884), *La Grande Marnière* (1885), *Les Dames de Croix-Mort* (1886), *Volonté*, an attack on Pessimism (1888), *Le Docteur Rameau* and *Dernier Amour* (1889), *Dette de Haine* (1891), *Nemrod et Cie.* (1892), *Le Lendemain des Amours* (1893), *Le Droit de l'Enfant* (1894), *La Dame en Gris* (1895). Independently of the *Bataille de la Vie* series Ohnet has published the stories *Noir et Rose*, *L'Ame de Pierre*, *Les Vieilles Rancunes*, *La Fille du Député*, and has dramatized some half-dozen of his best novels. He is thus seen to be a very prolific and facile writer.

La Fille du Député (1895) is an innocent and sweet little idyl, in spite of its large admixture of truculent politics. Not the least interesting part of the book, indeed, is this incidental picture of contemporary French public life. The rabid socialist Courcier, whose only two emotions are blind, dogged devotion to his creed and love for his daughter, is portrayed with much skill. The development of this sombre and unlovely character is enlivened with touches of delicious humor, as when, in his youthful enthusiasm, Courcier is said to have called Blanqui his god and master, and was rebuked by his idol on the ground that according to the socialistic creed there is neither God nor master; whereupon he took refuge in the appellation "father."

A strain of mild political satire runs through the entire book, forming a not unpleasant offset to the more serious and important business of the love story.

LA FILLE DU DÉPUTÉ

I

En rentrant à sept heures, comme chaque jour, dans son merveilleux hôtel de la rue de Presbourg, le baron Trésorier ne se dirigea pas, ainsi qu'il en avait l'habitude vers le petit salon de sa femme, pour bavarder quelques minutes avec elle, avant d'aller s'habiller pour le diner. Il monta tout droit le grand escalier à rampe d'onyx; arrivé au premier étage il sonna son valet de chambre et d'un ton bref, qui contrastait avec la politesse bienveillante qu'il montrait à ses serviteurs:

— Est-ce qu'il y a encore du monde chez Madame ?

— Je le crois, monsieur le baron... Il y a deux coupés qui attendent dans la cour... mais je vais demander à l'antichambre...

— Non. Descendez au salon, et vous direz à Madame qu'elle vienne me parler aussitôt que cela lui sera possible.

Le domestique sortit et Trésorier, entrant dans sa chambre éclairée à l'électricité, jeta son chapeau et

ses gants sur la table, enleva son paletot et s'assit d'un air de mauvaise humeur au coin de la cheminée.

C'était un samedi, jour de liquidation de quinzaine à la Bourse, et l'agent de change avait ordinairement la coquetterie de ne pas paraître même fatigué par la besogne énorme qui mettait sur les dents tout le personnel de la charge, à commencer par lui. Il retournait au bureau dans la soirée pour jeter un coup d'œil sur le travail, puis il allait reprendre sa femme dans le monde ou à l'Opéra-Comique et se présentait souriant, alerte, gai, comme s'il n'avait rien d'autre à faire que de s'occuper de ses plaisirs. C'était une affectation, un dandysme particulier à Trésorier. Il était ravi quand il obtenait qu'on lui dît: "Vous, mon cher, vous êtes étonnant, on ne se douterait pas que vous êtes dans les affaires. On ne vous voit vivre que pour votre agrément."

Et, de fait, jamais sybarite n'avait en tendu l'organisation du confortable et la distribution de l'amusement comme le baron. Depuis l'aménagement de son hôtel jusqu'à la confection des menus de ses dîners, tout dans sa vie était raffiné et coquet. C'était un homme qui excellait à capitonner l'existence, à tirer la quintessence du luxe, et à donner au décor dans lequel il se mouvait son maximum d'élégance et de somptuosité. Dans son genre c'était un artiste et on le citait comme un ordonnateur de fêtes, tout à fait sans rival. Il en tirait vanité et s'attachait à ne pas déchoir. Cet homme brillant et heureux traversait la vie le sourire aux lèvres, à l'affût de ce qui pouvait

consolider son prestige, capable de prodigalité pour s'attacher un cuisinier renommé, prêt à une folie pour acquérir un tableau qui marquait dans une galerie célèbre. Il s'affichait légitimiste, fréquentait les gens les plus qualifiés, avait une bonne femme et se continuait fièrement dans son fils, joli garçon, plein de goût, et qui, moins snob que son père, s'annonçait comme un aimable compagnon. Cet homme-là avait tout pour être heureux et en réalité il l'était.

Pourtant, en ce moment, marchant à grands pas dans sa chambre, il paraissait en proie à une agitation fâcheuse. Il s'arrêta devant une fenêtre, regarda dans la cour toute blanche sous le rayonnement des lampes du vestibule et, mélancolique, revint près de la cheminée s'asseoir sur un fauteuil où il se perdit dans une rêverie qui ne devait pas être agréable, car ses sourcils froncés couvraient ses yeux et sa bouche se pinçait amèrement. Il murmura:

— Quel petit animal !

Et comme sa femme entrait, un peu essoufflée d'avoir monté vite, il se leva.

— Qu'y a-t-il donc, mon cher ami, demanda la baronne avec un empressement inquiet.

— Oh ! Il y a... Il y a de belles choses, va ! s'écria l'agent de change, d'une voix bougonne. Monsieur ton fils me cause de la satisfaction...

Selon qu'Henri Trésorier se conduisait bien ou mal, il était ou n'était plus le fils de son père. Quand la baronne entendait son mari dire "ton fils" c'est que leur héritier avait risqué quelque escapade qui nécessitait une réprimande et elle s'apprêtait à en

prendre les trois quarts pour elle. C'était toujours ça de sauvé pour l'enfant.

— Tu m'avais effrayée, en m'envoyant chercher si solennellement. J'avais craint quelque accroc à la Bourse...

— Non! non! dit Trésorier d'un air important, la liquidation s'est terminée régulièrement... mais c'est ton fils...

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il a fait ce pauvre garçon ! Des dettes?...

— Des dettes... ça ne serait rien !

— Il ne s'est pas battu en duel ?

— Ça serait tant pis pour son adversaire ! s'écria le baron dont la vanité paternelle eut un retour.

— Il a enlevé une femme ?

— Plût au ciel !

— Oh !

Trésorier se posa devant la baronne, et d'un ton indigné il déclara:

— Cet imbécile veut se marier !

La mère sourit ; elle poussa un soupir et s'asseyant tranquillement, elle demanda à son mari :

— Et comment l'as-tu appris ?

— Ah ! comment je l'ai appris?... Parbleu, avec mon flair, je me doutais bien de quelque chose ! Depuis qu'il était revenu des fêtes russes, à Toulon, il n'était plus le même. Il avait cessé d'aller à l'Opéra. Les petites me disaient tout le temps : " Eh bien ! et le jeune baron, qu'est-ce qu'il devient ? On ne le voit plus ! " Je ne pouvais vraiment pas leur offrir de le remplacer ! Je suivais de l'œil mon gail-

lard, et je le surprenais distrait, préoccupé. Il m'avait un jour brouillé tous les ordres du carnet de la rente... De sorte que le 3 p. 100 avait baissé de sept centimes sans aucune raison... Nous avions même gagné une grosse somme sans le vouloir, ce jour-là... Aussitôt sorti du bureau, au lieu d'aller ou au bois, ou au cercle, ou chez des amis, mon homme filait et je ne pouvais savoir où... Enfin, dans ses habitudes un changement radical... oui, radical est le mot, tu verras tout à l'heure. Or, ce matin, avant l'ouverture de la Bourse, mon collègue Heurtebise, qui marivaude avec le gouvernement parce qu'il veut se faire décorer, me dit d'un air narquois : "Tiens ! Trésorier, j'ai vu ton fils hier soir, au bal !"— Où ça, au bal ? — "Au ministère du Commerce !" Naturellement je tombe de mon haut. Henri dans un bal officiel, avec son nom, ses goûts, ses relations... Lui qui est aristocrate jusqu'au bout des ongles... qui n'aurait même pas été à l'Elysée pour une fête de bienfaisance... C'était à ne pas croire... Je dis à cette grosse bête d'Heurtebise : "Ah ! oui, je sais... Il s'agissait d'une affaire... Le plaisir n'y était pour rien ! — Ah ! Bah ! me répond mon bonhomme. Il a pourtant dansé joliment avec la fille de Courcier." — Le député radical de Bizy ? — "Oui, mon cher, ton député, celui qui t'a battu aux dernières élections... ton tombeur ! Maintenant, tu sais, ton fils veut peut-être te venger... Elle est très gentille la demoiselle." Je n'en voulus pas entendre plus long, j'affectai de classer mes ordres. D'ailleurs la cloche sonna fort à propos... Tu penses comme j'avais la tête aux affaires... Jusqu'à trois heures j'ai

acheté et vendu sans trop savoir ce que je faisais... Enfin la clôture arrive, je bouillais... Je donne tous mes papiers à mon fondé de pouvoirs et je cours au bureau... Mon Henri y était qui fumait une cigarette dans mon cabinet. Je ferme la porte, et là, à brûle-pourpoint, je lui lance: Qu'est-ce que c'est que cette aventure de bal au ministère du Commerce qu'on vient de me raconter? Aussitôt il devient pâle et son nez s'allonge... Tu sais, comme quand il était enfant et qu'on le prenait en faute.

— Pauvre petit! interrompit doucement la mère.

— Oh! bien, attends pour le plaindre! Nous verrons ce que tu diras dans un instant. Comme il restait muet avec l'air de chercher une histoire, je répète plus sévèrement: Oui, Monsieur, qu'est-ce que cette aventure de bal au ministère du Commerce? Il me regarde d'un air agréable, et avec sa voix la plus câline: "Mon Dieu! papa, c'est une curiosité que j'ai eue. Tu sais que Brigoizier — c'est un de mes employés — a un frère qui est chef du personnel au Commerce... Il m'a apporté une invitation, et par curiosité... Je ne crois pas que ce soit un grand crime... Du reste, ce bal était beaucoup mieux composé qu'on n'aurait pu le penser... Le monde officiel se forme." Il essayait de plaisanter... Alors je lui portai le coup décisif: Et c'est pour contribuer à le former mieux encore que tu as dansé avec M^lle^ Courcier, la fille de mon ennemi politique? Cette fois il se fâcha, ses joues s'empourprèrent et d'un air furieux, il demanda: "Qu'est-ce qui t'a raconté ça? — Quelqu'un qui le savait. — Celui-là aura affaire à

moi ! Je suis sûr que c'est cet imbécile d'Heurtebise ? — Lui ou un autre, peu importe. Est-ce vrai ?..." Il hésita un moment, puis avec résolution : " Oui, c'est vrai ! — Eh bien ! mon ami, je compte que tu vas m'expliquer ce qu'un tel changement dans tes habitudes signifie !..." Oh ! il n'en menait pas large, à cette minute-là, le jeune baron, comme disent ses anciennes petites camarades du ballet. Et il aurait cédé sa place pour pas cher. Je voyais la sueur perler sur son front. Je ne suis pourtant pas un père terrible ! Dieu sait que j'ai élevé cet enfant-là bien doucement, trop peut-être et que je l'aime tendrement. Je pense qu'il faut que je lui donne tout le bonheur qu'il peut avoir afin de rendre son existence supportable. Il sait combien je suis faible pour lui... Eh bien ! il était devant moi comme un coupable devant son juge...

— Eh ! aussi, tu le torturais là, depuis un quart d'heure... Enfin, t'a-t-il avoué quelque chose ?

— Tout ! Oh ! je dois lui rendre cette justice, il a été d'une franchise complète ! Et alors c'est moi qui ai commencé à ne pas rire.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il t'a donc appris ?

— Oh ! tout simplement qu'il aimait la petite Courcier !

— Eh bien ! cet enfant, s'il l'aime !

— En voilà une raison ! La fille de ce socialiste, de ce communard, d'un bandit qui m'a calomnié, outragé... traîné dans le ruisseau...

— Procédés électoraux !... Ça n'est pas sérieux !...

— Comment pas sérieux ! Un brigand qui a cla-

baudé dans tout l'arrondissement que mon gibier de la Chevrolière dévore les récoltes des paysans, moi qui paye pour 30,000 francs de délits tous les ans, que j'étais le candidat des lapins... et qui, à la dernière heure, a osé faire coller sur le mur même de ma propriété l'immonde affiche, où étaient imprimés ces deux seuls mots : *Trésorier, chasseur !* Et tu crois que je peux oublier de telles injures... Sans compter qu'il a été élu, l'animal ! Grâce à quels tripotages ?... Dieu et le Conseil de préfecture le savent ! Et que j'en ai été pour mes 60,000 francs de frais. Tu juges de quelle façon j'ai reçu monsieur ton fils, quand il m'a déclaré qu'il aimait la tricoteuse de ce sans-culotte !

— La tricoteuse ! Cette jeune fille est peut-être très bien !

— Il dit qu'elle est charmante !

— Ah ! tu vois !

— Mais, encore une fois, est-ce que c'est une raison ? Il y a le père, l'atroce père !

— Assurément, c'est très fâcheux... Le père est déplorable ! mais...

— Oui, je t'entends, tu vas me servir le classique argument : on n'épouse pas le père... Ce qui n'empêche pas qu'il fait partie de la famille, qu'il est impossible de le tenir rigoureusement à l'écart, sous peine d'avoir des difficultés avec sa fille, et alors, de fil en aiguille, on finit par l'avoir à sa table, à ta droite, entends-tu, à ta droite, ce radical, même pas à ta gauche !

Trésorier s'était animé en parlant ainsi. Il était

devenu très rouge. Il se regarda dans la glace, en passant, et constata cette coloration inusitée. Il soignait beaucoup sa santé et, entre autres accidents, redoutait par-dessus tout l'apoplexie. Il s'arrêta court et s'asseyant en face de sa femme, il gémit :

— Tu vois de quelle couleur je suis... On me fera mourir, à me tourmenter ainsi !...

— Calme-toi, dit la baronne, tu t'échauffes-là... Parlons tranquillement.

— Eh ! Le moyen, quand il s'agit d'une chose si grave ?...

— Mais où a-t-il connu cette jeune fille ? Où l'a-t-il rencontrée ? Assurément pas dans notre monde...

— Il m'a dit que c'était pendant le voyage de Toulon... Belle affaire que je dois à l'alliance russe ! Voilà tout ce qu'elle m'aura rapporté jusqu'ici !

— Et il t'a déclaré qu'il l'aimait...

— Oui, et qu'il voulait l'épouser...

— Allons, mon ami, il est près de huit heures... Descendons dîner... Dans la soirée je prendrai cet enfant à part, et je le confesserai...

— Si tu t'imagines qu'il est ici... Plus souvent qu'il serait venu affronter nos reproches... Il m'a prévenu tantôt qu'il dînait avec des amis... Peut-être chez le père de sa belle...

— Oh ! il ne se conduirait pas si librement... Il a plus de réserve, et tant qu'il ne sera pas sûr de nos intentions, il ne s'engagera pas vis-à-vis de ces gens-là... Je causerai donc demain matin avec lui... Jusque-là ne te mêle de rien. Il ne faut pas le brusquer, ce serait compromettre l'avenir...

— Soit, dit Trésorier... Mais quand on pense qu'il y a des gens qui se plaignent de n'avoir pas d'enfants... Vraiment ils ignorent leur bonheur.

— Tais-toi donc. Tu ne dis pas ce que tu penses... Que deviendrais-tu, avec tes idées, si tu n'avais pas un héritier à qui laisser ton nom, ta situation, ta fortune... tout enfin...

— Sans doute ! Mais s'il se mésallie... Quel scandale ! Que diront les Princes ?

— Nous verrons à empêcher cela.

La baronne se leva et toucha le bouton de la sonnette. Le valet de chambre parut :

— Dites qu'on nous serve.

Et, se tournant vers son mari resté rêveur dans le fauteuil :

— Allons, ne te fais pas de chagrin. Tout s'arrange dans la vie.

— Eh ! je le sais bien. Mais l'important c'est que tout s'arrange comme on le désire.

II

Tout près de la Darse, au bord du quai blanc de soleil, la chaloupe à vapeur du *Latouche-Tréville* attendait, sous le commandement d'un enseigne. Sur le tapis de drap bleu qui garnissait l'arrière, un jeune homme très élégant, brun, les yeux bleus, une petite moustache fine au-dessus de la lèvre, était assis. Il dit à l'enseigne :

— Mon capitaine, est-ce qu'il va se faire attendre longtemps, votre personnage officiel ?

— Cher monsieur, autant qu'il voudra... Nous sommes à ses ordres... Vous n'ignorez pas que tout aujourd'hui obéit à messieurs les députés... Ils sont une vingtaine qui déjeunent à la préfecture, ce matin, et tant que le champagne ne sera pas bu, nous croquerons le marmot...

— Croquons donc, mon capitaine...

Il alluma une cigarette et regarda le curieux tableau qui s'offrait à sa vue. Sur les quais pavoisés, par toutes les rues où flottaient les drapeaux, les bannières, les oriflammes, bleus et blancs pour la Russie, tricolores pour la France, et de toutes nuances pour les pavillons étrangers, avec un brouhaha, des chants, des fanfares, une foule grouillante se pressait, roulant vers le port pour assister à l'arrivée de la flotte russe, signalée depuis une heure entre Sicié et Saint-Mandrier. Sur la rade ce n'étaient que canots, bateaux, navires, re-

morqueurs, mouches, à voiles, à vapeur, à rames, couverts de passagers, chargés à couler, et des jupes claires, des chapeaux fleuris, des ombrelles éclatantes, une orgie de couleurs sous le grand soleil de la Provence. Tout marchait, tout glissait, tout chantait, les quais étaient noirs de monde, la mer disparaissait sous les embarcations. Et à l'horizon d'un bleu impassible, les gros cuirassés de la flotte française, partis au-devant de l'escadre russe, attendaient, pavoisés de pavillons et panachés de fumée.

— Combien nous faut-il de temps pour rejoindre le *Latouche-Tréville*, mon capitaine? demanda le jeune homme à l'enseigne.

— Mais, cher monsieur, une demi-heure environ.

— Et le commandant Beauvoisin vous a donné ordre d'attendre le député?

— Ainsi que vous...

— Oh! moi, j'étais en avance... Mais qui est ce député, le savez-vous?

— Je l'ignore absolument... Ce doit être un important personnage.

— Un de ces gaillards qui tonnent à la tribune contre les prétendus gaspillages du budget de la marine, et que l'on soigne d'autant plus qu'on les craint comme la peste!

L'enseigne ne répondit pas, mais il se mit à rire. Un cortège de dames en robes claires accompagnées de messieurs ceinturés de tricolore escorté par des fonctionnaires en uniforme, parut, sortant non sans peine de la foule. Un homme vêtu de noir, l'air grave, coiffé d'un chapeau haute forme, une ombrelle

blanche à la main, se détacha du groupe et s'approchant du canot :

— Monsieur, est-ce vous qui commandez l'embarcation du *Latouche-Tréville ?*

— Oui, monsieur, c'est moi, dit l'enseigne.

— Alors, je suis celui que vous venez chercher...

— A vos ordres.

— Viens, mon enfant, dit le député en s'adressant à une grande jeune fille qui attendait le résultat de l'information. Voici le canot qui doit nous conduire.

La jeune fille s'avança et, posant sur l'avant son joli pied fort bien chaussé, elle descendit dans l'embarcation soutenue par l'officier. Elle le remercia d'un sourire, et gagna l'arrière où elle fut reçue le chapeau à la main par le jeune passager. Les matelots embarquèrent, l'officier s'assit, et le canot à vapeur se mit en marche, passant, avec une aisance et une rapidité singulières, au milieu des bateaux de toutes formes et de tous tonnages qui se dirigeaient vers la haute mer, poussée grandiose d'un peuple entier allant, pour leur faire fête, au-devant des alliés attendus.

Dans le canot, les passagers, excités par ce spectacle sans pareil, commençaient à se communiquer leurs impressions.

— Quel tableau prodigieux, dit le député, et qui donne une admirable idée de la force d'un peuple !...

— Combien en ce moment peut-il y avoir d'embarcations en mouvement autour de nous ? demanda le jeune homme à l'officier de marine.

— C'est bien difficile à évaluer... Mais tout ce qui

à Toulon peut flotter sans risque d'aller à fond est sur l'eau aujourd'hui.

— Écoutez, fit la jeune fille, on chante là-bas...

Portés sur les flots, les accents de la *Marseillaise* parvenaient jusqu'aux promeneurs. C'était, embarquée à bord d'une mouche, une société chorale qui charmait la longueur de l'attente en improvisant un concert. Alors, d'un autre bateau, une fanfare se mit de la partie, et de tous ses instruments attaqua la valse du *P'tit Bleu*. Et ce fut une cacophonie extraordinaire que ce chant patriotique, agrémenté de ce refrain de café-concert. Mais dans cette atmosphère surchauffée, au milieu de cette orgie de couleurs, parmi ce débordement d'enthousiasme, ces voix, ces cuivres se confondaient dans le bruit universel et ne détonnaient pas.

Filant sur la rade, le canot avait promptement dépassé les barques des promeneurs qui louvoyaient dans le port. Déjà autour d'eux les passagers ne voyaient plus que les bâtiments capables d'affronter le mouvement des lames, et la houle du large se faisait sentir. Le député pâlit légèrement et comprit que sa gravité parlementaire pourrait être promptement entamée si le tangage et le roulis s'accentuaient davantage. Il dit:

— Est-ce que nous ne serons pas bientôt à bord du vaisseau ?

— Dans un petit quart d'heure, monsieur, répondit obligeamment l'enseigne. Et de la main désignant une masse noire qui élevait au-dessus des flots sa mâture pavoisée: voici le *Latouche-Tréville*.

Assis sur le tapis de drap bleu qui garnissait l'arrière du canot, très occupé de la charmante fille du député, la curiosité du jeune passager n'était que faiblement sollicitée par ce qui se passait autour de lui. Dès le premier instant, il avait été conquis par la grâce aisée des mouvements de la jolie blonde, par la candide simplicité de sa tenue. Il avait admiré à loisir son fin profil, ses beaux yeux et sa bouche calme. Elle ne faisait aucune attention à lui, toute au spectacle qui se déroulait devant elle. Pas un geste apprêté, pas une parole visant à l'effet. Elle s'amusait naïvement et le laissait voir. L'élégant passager ravi par ce naturel, si rare chez les jeunes filles qu'il avait l'habitude de rencontrer dans le monde, cédait peu à peu à la douceur d'admirer, oublieux de son habituelle indifférence sceptique et se désarmant lui-même, au moment où peut-être il aurait dû se mieux cuirasser. Mais il semblait courir si peu de danger auprès de cette naïve personne qu'il eût paru fou de se tenir sur ses gardes.

Elle ne l'avait pas même regardé, depuis qu'on était parti, et aurait certainement été incapable de dire si son voisin était jeune ou vieux, beau ou laid. La mer, le ciel, les côtes, les navires, occupaient ses regards, elle était transportée de joie, n'avait de pensée que pour s'extasier. Cependant quand le canot arriva près du *Latouche-Tréville* et se rangea au bas de l'escalier qui monte à la coupée, elle fut obligée de remercier son jeune compagnon, qui lui prit le bras pour l'empêcher de trébucher en marchant à cause de l'agitation des flots. Elle dirigea ses yeux sur lui et le

voyant si gracieux et si obligeant, elle ne put s'empêcher de le regarder avec complaisance. A partir de cet instant, sans avoir été présentés l'un à l'autre, sans même connaître leur nom, ils se parlèrent avec une sorte d'irrésistible sympathie.

Pris dans le mouvement de cette admirable solennité, ils perdirent presque complètement les habitudes de réserve et de formalisme même qu'ils devaient à leur éducation. Ils étaient jeunes et se sentaient expansifs. Ils en profitèrent pour se laisser aller à une camaraderie momentanée, comme il s'en ébauche dans les bals pendant la durée fugitive d'un cotillon. Montés à bord du vaisseau, perdus dans la masse des personnages officiels qui encombraient le pont, abandonnés par le député qui se sentait de plus en plus mal à l'aise, les deux jeunes gens, réfugiés dans un coin tranquille, à l'avant du navire, s'occupèrent de jouir en toute liberté de l'étonnant coup d'œil qui s'offrait à eux.

En vue, sous ses mâts pavoisés, l'escadre russe s'avançait escortée par la flotte française. Et dans l'air limpide, les hourras s'élevaient, répondant aux vivats, pendant que les grosses pièces des batteries tonnaient, poussant sur les flots les larges bouffées blanches de la poudre. Et à mesure que les navires russes approchaient, les bâtiments français pour leur faire honneur se mettaient à tirer des salves, auxquelles les batteries de la côte répondaient solennellement. Et les sourdes détonations des canons, les cris des équipages, les musiques qui jetaient leurs harmonies stridentes et grêles sur l'étendue de la mer, emplissaient le cœur

d'une émotion irrésistible. L'escadre russe passait, les hourras éclatèrent plus bruyants, dans les vergues, sur les haubans, sur les bastingages, couverts des grappes sombres des matelots, tandis que sur la passerelle du vaisseau amiral, tout droit dans sa carrure de géant, imposant et grave, le commandant en chef se tenait debout entouré de son état-major. Et dans le sillage des cuirassés blancs, les noirs navires s'avançaient comme apportant à la France l'âme de la Russie. Il y eut là une minute inoubliable. Puis le sifflet des quartiers-maîtres vibra sur le *Latcuche-Tréville*, et le croiseur, s'ébranlant à son tour, commença, sous l'effort de ses puissantes hélices, à se diriger vers le port.

Comme les navires stoppaient et que les canots s'apprêtaient à mettre à terre leurs passagers grisés par la fumée, par les chants, par le soleil, par tout ce que ce féerique tableau offrait de séduction pour le regard et pour la pensée les deux jeunes gens reprirent possession d'eux-mêmes.

Ils se sourirent, et emportés par une satisfaction commune :

— Oh! la belle journée!

— Et qui laissera un souvenir ineffaçable!

— Comment vous remercier, monsieur, de toute votre amabilité...

— Mais, mademoiselle, c'est à moi de vous être reconnaissant de toute votre bonne grâce...

Ils s'arrêtèrent, étonnés d'avoir si flatteuse opinion l'un de l'autre et de se l'être avoué si spontanément. Après un silence, le jeune homme reprit :

— Vous irez sans doute, mademoiselle, au bal officiel de ce soir ?

— Mon père et moi nous y sommes invités, mais peut-être repartirons-nous pour Paris après le dîner...

Le jeune homme pensa qu'il était arrivé à l'extrême limite de la curiosité permise et, comme le député ragaillardi par la stabilité du navire s'avançait vers sa fille, il salua respectueusement et s'éloigna sans ajouter une parole.

Le député éprouva-t-il le désir de prendre sur terre une revanche du désagrément que son excursion sur mer lui avait procuré, la charmante fille blonde sut-elle persuader à son père qu'il serait vraiment fâcheux de passer la nuit en chemin de fer au lieu d'aller voir de près l'amiral Avellan et ses officiers ? Peut-être y eut-il de l'un et de l'autre, toujours est-il que vers onze heures, le jeune passager du *Latouche-Tréville*, qui se promenait mélancolique dans les salons de la Préfecture maritime, soudain devint rayonnant en découvrant dans un groupe de vieilles dames la seule personne qui fût capable de lui faire prendre de l'intérêt au bal.

Elle était très simplement habillée d'une robe blanche, elle ne portait pas un bijou, mais il vit ses jolies épaules, ses bras d'une élégance parfaite et il dut s'avouer qu'il n'avait encore jamais rencontré une personne qu'il eût autant de plaisir à regarder. Elle l'aperçut planté à dix pas, dans une pose d'admiration si manifeste qu'elle en devint confuse. Mais comme, se voyant reconnu, il s'élançait vers elle en balbutiant quelques paroles, elle comprit qu'il l'in-

vitait à danser et sans plus de façon se leva pour le suivre. Ils valsèrent—elle valsait très bien—deux fois, trois fois. Elle ne connaissait que lui, il ne connaissait qu'elle, dans cette cohue d'invités militaires et civils. Ils causèrent ensemble, échangeant leurs impressions très librement et s'amusant, se charmant, se prenant l'un l'autre au piège de cette soudaine intimité faite de leur isolement. Vers une heure du matin, cependant, le jeune Parisien rencontra l'enseigne de vaisseau qui l'avait conduit dans la journée à bord du croiseur, et tous deux s'arrêtèrent dans un coin.

— Au fait, dit l'officier de marine, vous paraissiez curieux, ce matin, de savoir le nom du député qui nous accompagnait avec sa fille à bord du *Latouche-Tréville.*

— Eh bien !

— Eh bien! Je le connais...

— Qui est-ce ?

— C'est Courcier, le député de Seine-et-Marne.

Le plafond de la préfecture en tombant sur la tête du jeune homme ne lui eût pas produit un effet plus écrasant. Il demeura stupéfait, regardant sans le voir son inter locuteur qui continuait à parler :

— Tu radical enragé, libre penseur, qui mange du prêtre dans son journal, et qui demande tous les ans à la Chambre la suppression du budget des cultes... Il n'a pas le pied marin... mais s'il se noie jamais, ce ne sera pas dans l'eau bénite !

Cette médiocre plaisanterie n'obtint aucun succès. L'interlocuteur de l'enseigne resta froid comme un

marbre. Au bout d'un instant pendant lequel il parut se consulter, il dit, d'une voix mal assurée, bonsoir à l'officier, et sans essayer même de revoir sa charmante compagne, il se rendit au vestiaire, prit son pardessus et régagna son hôtel.

III

Henri Trésorier était un aimable garçon de vingt-six ans, de cette génération un peu molle qui n'a pas connu les rigueurs de l'année terrible, mais qui, élevée parmi les difficultés, les bouderies, les violences de l'installation républicaine, a conçu une très vive répulsion pour la politique et tout ce qui s'y rapporte. Le jour où son père avait manifesté l'intention de se présenter aux élections, le jeune Trésorier, frappé d'étonnement, s'était écrié : Quelle drôle d'idée! Et comme le baron, un peu saisi de cette exclamation, répliquait qu'il était indispensable de se consacrer aux affaires publiques, ne fût-ce que pour n'en pas laisser la direction aux partis extrêmes, Henri, avec plus d'indifférence qu'il n'aurait fallu, avait déclaré que "si ça faisait plaisir à son père d'aller à la Chambre, il n'y voyait pas d'inconvénient."

— C'est encore bien heureux! avait dit le baron non sans amertume. Ces jeunes gens sont étonnants! Rien ne les intéresse, rien ne les passionne; ils sont venus au monde gelés. Nous n'étions pas ainsi nous autres, et même maintenant, moi, à cinquante-cinq ans, je m'échauffe encore très facilement.

Incontestablement le jeune Trésorier ne s'échauffait pas. Il menait une existence très réglée et fort sage avec des camarades de son monde. Il faisait des armes sans violence, de la bicyclette sans exagération, il

allait au théâtre, aux courses, il s'occupait même d'affaires et tout cela à des heures fixes, en garçon rangé. Son père s'en désespérait.

— Un de ces jours, disait-il, ce bonhomme-là prendra le mors aux dents et capitalisera toutes les fredaines, qu'il aurait dû faire, en une seule grosse sottise qui nous causera tous les ennuis de la terre. Il est impossible qu'il reste toute sa vie tranquille comme Baptiste. Et j'aimerais bien mieux qu'il s'émancipât maintenant que de se débaucher plus tard.

Mme Trésorier ne partageait pas les idées de son mari sur ce point délicat. Elle aimait la sagesse de son fils, se révoltait lorsque le baron prétendait qu'on en verrait la fin. Ce gentil garçon, doux, aimable, toujours près d'elle, lui remplaçait assez bien une fille.

— Oui, c'est bien cela! s'écriait l'agent de change, une fille! Et il a des moustaches, et il ne dépasse jamais le crédit que je lui ai ouvert à la caisse! Quelle génération! mon Dieu! Pas de sang dans les veines! Je donnerais cinquante mille francs pour le voir, seulement pendant six mois, un peu mauvais sujet!

Ce garçon si raisonnable, que son père se désolait de ne pas voir un peu plus fantaisiste, était un fils modèle. Jamais il ne manquait d'entrer chez sa mère avant de quitter la maison, et il l'embrassait comme un bébé, quand il rentrait. Jamais, pour sortir avec elle, il ne se faisait prier, et il passait des après-midi mortels, au Conservatoire, à entendre des symphonies qui l'assommaient, au milieu des gloussements d'ad-

miration de gens qui s'ennuyaient autant que lui mais sans vouloir en convenir. De même, par les plus mauvais temps il accompagnait imperturbablement son père aux battues de la Chevrolière, quoiqu'il aimât médiocrement les chasses à tableau. Mais, par de voir, il tuait ses cent faisans dans la journée, comme n'importe qui, et rentrait à Paris avec une bonne migraine, sans se plaindre. On lui aurait vainement cherché un défaut. Le seul qu'il eût, était peut-être de n'en pas avoir. Car la perfection, il ne faut pas se le dissimuler, est une infériorité, et il est souvent plus facile, en ce bas monde, de plaire par ses vices que par ses vertus.

En revenant de Toulon, par le train de luxe, Henri Trésorier, de très mauvaise humeur, contrairement à son ordinaire, se rencogna dans un angle de son coupé, s'efforçant de dormir pour occuper le temps. Il ne put y parvenir. Dans sa pensée s'évoquaient les souvenirs tumultueux de cette journée de fête. Et dans un désordre incroyable, il revoyait le port de Toulon bariolé d'étendards, grouillant de curieux, résonnant de cris, et la mer, avec ses bateaux de toutes sortes, la fumée des canons des deux flottes, les vivats, l'enthousiasme, la France et la Russie dans les bras l'une de l'autre, et, au milieu de cette apothéose, se détachant comme une apparition céleste, la figure souriante d'une jeune fille blonde à laquelle il lui semblait qu'il penserait toute sa vie. Puis, par un contraste saisissant, le visage solennel et grognon du député se montrait, faisant une tache si noire dans ce tableau ensoleillé que le charme s'en effaçait brusque-

ment, et qu'Henri, désolé n'avait plus qu'un désir, c'était de l'écarter de sa mémoire. Mais, malgre tout, l'image séduisante de la jeune fille reparaissait, et, en dépit de ses préventions il ne pouvait se défendre de revivre tous les incidents de ces quelques heures passées auprès d'elle.

Au milieu de ces alternatives de souci et de plaisir, Henri arriva à Paris, et rentré dans la réalité de sa vie ordinaire, il prit la résolution de ne plus s'occuper de sa compagne d'un jour. Il se remit aux affaires avec plus d'application, chercha des distractions avec plus d'ardeur et fit tout pour oublier la seule femme qui jusque-là eût produit une sérieuse impression sur son cœur. Il ne put parvenir à ne point penser à elle et il éprouva un vif mécontentement de ne pas même savoir son petit nom. Mademoiselle Courcier ! Nommer celle à qui l'on rêve : mademoiselle Courcier, c'est la dépoétiser en un instant. Que peut représenter à l'imagination. " Mademoiselle Courcier ? " Une lingère, une couturière, une femme de ménage, n'importe qui de vulgaire, de banal, de commercial. Elle devait cependant avoir un petit nom cette jolie blonde. Comme par un fait exprès, son stupide père ne l'avait pas appelée autrement que : " mon enfant, petite, ma fille." Henri se mit à chercher quel nom elle pouvait bien porter. Il essaya de le trouver en harmonie avec la grâce modeste et douce de sa personne. Marie ? Non. Il ne lui sembla pas la retrouver dans l'accentuation de ces deux syllabes. Mathilde ? Jeanne ? Louise ? Non, ce n'était point encore à son gré. Il ne s'arrêta

pas naturellement aux noms ridicules et surannés: Euphrasie, Noémi, Ursule. Il lui fallait quelque chose de candide, d'aimable et de fin qui donnât la sensation d'une fleur, d'un parfum délicat presque effacé. Et, chaque fois, cette recherche évoquait dans son esprit l'idée d'une branche de lilas blanc. La fleur virginale et aristocratique lui semblait personnifier merveilleusement à ses yeux l'adorable fille qui pour la première fois l'avait rendu songeur. Il prit donc l'habitude de la nommer Lilas blanc, quand il pensait à elle, et c'était presque continuellement.

Au bout d'une semaine, son humeur parut si changée à tous ceux qui vivaient auprès de lui qu'ils lui en firent la remarque et que subitement Henri eut la certitude que la crise morale qu'il subissait était beaucoup plus grave qu'il ne l'avait cru. Si son père, ses amis, l'avaient laissé à lui-même, peut-être eût-il oublié ? Mais les interrogations inquiètes: Qu'as-tu? Est-ce que tu es malade? Pourquoi parais-tu préoccupé ? donnèrent à son état toute l'importance d'une constatation publique. Il n'essaya plus de réagir et s'avoua à lui-même qu'il était tout à fait pris.

Un matin, au bureau, avant la Bourse, machinalement il feuilletait le *Tout-Paris*, lorsque ce nom lui sauta brusquement au visage: Courcier (Jules), député de Seine-et-Marne, rue Spontini, 48, et à Bizy (Seine-et-Marne). Il referma le livre avec dépit, prit une cigarette et passa dans le cabinet du fondé de pouvoirs pour se soustraire à l'irritante obsession. Mais, vers quatre heures, ayant rendu compte de ses

opérations, il prit un fiacre et se fit conduire à l'entrée de la rue Spontini, au coin de l'avenue Victor-Hugo. Il marcha lentement sur le trottoir, du côté impair cherchant le numéro 48. Il le trouva et vit devant lui une grande caserne de pierre de taille, à cinq étages, avec sept fenêtres de façade, dont le rez-de-chaussée était occupé par un café, un marchand d'oiseaux et un libraire-papetier.

Ses regards errèrent du bas au faîte de la maison, cherchant quelque indice qui lui permît de reconnaître l'appartement du député. Il pensa: qui sait, il habite peut-être au fond de la cour. De l'autre côté, on doit avoir la vue sur des jardins. Une grande tristesse le prit en se reconnaissant incapable même d'obtenir le plus simple renseignement sur M. Courcier et sa fille. Entrer chez le libraire et essayer de le faire bavarder? C'était bien usé et bien vulgaire comme moyen, sans compter qu'il risquait d'être dénoncé au député et de causer des embarras à la jeune fille. S'installer dans le café, près du vitrage de la rue et attendre? Le temps pourrait passer sans qu'il recueillît aucune indication. Et d'ailleurs que verrait-il? Sortir le père? Rentrer la fille? Et puis? La belle avance et l'heureux résultat! En réfléchissant ainsi, il s'aperçut qu'un écriteau "Appartement à louer" était collé auprès de la porte cochère. L'idée lui vint de visiter cet appartement. Il entra dans la loge du concierge et se trouva en face d'une petite femme très pâle, l'air souffrant, qui piquait à la machine. Il lui expliqua qu'il cherchait un logement. Elle se leva aussitôt, rangea son ou-

vrage et prenant plusieurs clefs accrochées près de la cheminée.

— Nous avons trois appartements à louer : deux sur la cour, un sur la rue, mille trois cents, mille cent et deux mille. Si Monsieur veut les visiter.

— Volontiers.

Ils sortirent et gagnèrent l'escalier. L'appartement sur la rue fut rapidement visité. Il était situé au second. Le propriétaire le laisserait peut-être à mille huit cents.

— C'est bien grand pour moi tout seul, dit Henri.

— Ah ! Monsieur habiterait seul ? demanda la concierge. Je dois dire à Monsieur que la maison est habitée bourgeoisement et que le propriétaire ne veut chez lui que des gens tranquilles...

— Il est bien sévère, votre patron, dit Henri en riant, est-ce qu'il habite sa maison ?

— Oh ! non, Monsieur, c'est un ancien notaire, il demeure dans son hôtel aux Champs-Elysées...

— Eh bien ! qui y a-t-il donc, chez vous, de si facile à scandaliser ?

— Mais, Monsieur, tous nos locataires, répliqua la concierge avec un air réservé.

Henri jugea qu'il ne l'entraînerait pas à des confidences et brusquement :

— Voyons les appartements sur la cour.

Ceux-là donnaient sur de charmants jardins. Un entresol tout petit parut captiver l'attention du visiteur. Il examina les plafonds, les cheminées, les papiers dans l'intention de traîner le temps et d'obtenir des renseignements sur les locataires.

— Mais, moi, reprit-il, je viendrais pour travailler, chez vous... Y est-on tranquille ? Pas d'enfants tapageurs sur la tête, pas de maîtresse de chant ou de piano ? Qui habite au-dessus ?

— Un employé de la ville, célibataire ; il part à neuf heures du matin et rentre à six heures du soir. Il vit là avec sa sœur...

— Et au-dessous ? demanda-t-il en frappant du pied le parquet...

— Un député.

Henri rougit et répéta, pour se donner une contenance :

— Un député ? Oh ! Oh ! il doit y avoir bien des allées et venues... Et quel député, encore ? Vous savez, avec les anarchistes, il faut faire attention !

— Oh ! fit la concierge avec un sourire. Celui-là serait plutôt une protection pour l'immeuble. Il est radical... quoique bien bon homme... Et du reste il ne reçoit ses visites qu'à la Chambre... A cause de sa fille qui habite avec lui... Ils occupent les deux appartements du rez-de-chaussée, avec la jouissance du jardin... Tenez, voilà justement mademoiselle qui soigne ses fleurs...

Au lieu de courir à la fenêtre Henri s'en écarta d'un air indifférent. De la place où il était, il voyait, dans l'étroite allée contournant une plate-bande, la jeune fille qui effeuillait dans un petit panier des roses fanées. Une pèlerine de drap gris lui couvrait les épaules et ses mains fines étaient gantées. Elle avait la tête nue, ses blonds cheveux simplement tordus sur la nuque, et la ligne gracieuse de son corps

se dessinait sur le fond obscur des massifs. Henri fit un effort pour se détourner de ce charmant spectacle et, d'une voix un peu altérée, s'adressant à la concierge :

— Vous dites onze cents francs, ces quatre pièces sur la cour... C'est bien cher !

— Peut-être laisserait-on l'appartement à mille... mais sans réparations...

— Peu m'importe ! Il est propre.

— Seulement il faudrait payer six mois d'avance... C'est la règle de la maison...

Henri ne put se défendre de sourire. Lui qui avait une pension de deux mille francs par mois, se savoir soupçonné de ne point payer régulièrement son terme ! Il dit :

— Cela ne serait pas un obstacle... Je verrai, je réfléchirai...

La mine soudain refrognée de la concierge lui indiqua clairement que la négociation était considérée comme manquée.

— Madame, dit-il, je reviendrai demain, ayez la bonté de ne pas louer avant de m'avoir revu. Et prenez ceci, en attendant, pour votre complaisance.

Il lui avait mis dix francs dans la main. Cette libéralité si inusitée faillit tout gâter. La concierge en un instant se fit soupçonneuse.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas un denier à Dieu. Monsieur est-il sûr de revenir demain ?

— Si je ne reviens pas, vous reprendrez votre liberté... Mais attendez-moi jusqu'à cinq heures...

La femme l'examinait, avec l'air de se dire: " Toi,

mon petit, tu m'as fait aller... Et tu me contes des histoires. Qu'est-ce que tu complotes ici ? Mais enfin tu m'as donné dix francs."

Henri jeta un dernier regard sur la jolie blonde qui paisible continuait la toilette de ses rosiers, et sortit.

— Alors, à demain, Monsieur.

— Très probablement, Madame.

Un projet commençait à se préciser dans l'imagination d'Henri. Brusquement il s'était dit : " Pourquoi ne louerais-je pas un appartement dans la maison ? C'est l'occasion de voir celle à qui je ne cesse plus de penser, de me rapprocher d'elle. Mais comment faire pour obtenir ce résultat sans qu'on sache qui je suis ? Me dissimuler sous un faux nom ? C'est bien tortueux et tant soit peu ridicule. Le moyen, cependant, de faire autrement ? " Il roulait en voiture, tout en réfléchissant ainsi. Et des objections nombreuses se présentaient à son esprit. Qu'est-ce que je serai censé machiner, dans cet entresol ? Les gens de la maison ne voyant personne me venir voir, les concierges ne recevant aucune lettre pour moi, sachant que je ne couche pas, vont me prendre pour un anarchiste qui prépare des bombes, pour un coquin qui fabrique de la fausse monnaie, ou pour un espion qui sert la triplice. Non. Je donnerai mon ménage à faire à la concierge, elle verra que je ne travaille à rien de louche. Alors je n'en serai pour elle que plus suspect : elle soupçonnera quelque affaire de femme. Et ne compromettrai-je pas ma jolie blonde ? Sans compter ce qu'elle-même pensera en me découvrant

son voisin, car il est impossible qu'elle ne me découvre point. Et alors quel ne sera pas son étonnement? Elle me jugera mal, je l'aurai sans doute effrayée, offensée peut-être, et je n'aurai plus rien à espérer d'elle. Enfin, si par hasard elle ne prenait pas au tragique ma tentative de rapprochement et se montrait disposée à être aimable, n'éprouverais-je pas la plus triste des déconvenues? Allons ! mon projet est insensé, il n'y faut pas donner suite. Ce que j'ai de plus sage à faire, c'est de ne plus songer à cette jeune fille, de ne plus m'occuper d'elle et de ne conserver de notre rencontre qu'un fugitif et charmant souvenir.

Il se félicita de tant de sagesse et s'arrêta à cette résolution. Il se sentit plus calme, plus heureux. Il dîna gaiement avec son père et sa mère, et leur montra une figure rassérénée. Mais le lendemain, à quatre heures, il était rue Spontini et louait, moyennant mille francs, dont cinq cents payés d'avance, le petit entresol sous le nom de M. Henri Gervais.

IV

Trois jours plus tard, un mercredi, jour où il n'y a pas de séance à la Chambre, M. Courcier, sortant de chez lui vers quatre heures, se croisa dans la cour avec un jeune homme qui lui tira respectueusement son chapeau. Le député fit de la main le geste noble dont il avait l'habitude de saluer les foules et passa en se disant: "Tiens ! c'est le jeune homme qui était avec nous dans le canot, à Toulon: que vient-il faire ici ?"

Par une habitude de défiance qu'il avait irrémédiablement contractée à l'époque où il conspirait, Courcier entra chez la concierge et lui dit d'un ton inquisitorial:

— Qui est le jeune homme que je viens de croiser dans la cour ?

— Ah ! c'est M. Gervais, un nouveau locataire...

— Qui est-ce que ce Gervais ?

— Un étudiant en droit qui vient d'être reçu avocat... Il est tenu d'avoir un domicile, à cause des statuts de l'Ordre, comme il dit, mais il mange et couche dans sa famille... Il a l'air bien comme il faut... C'est moi qui fais son ménage...

— Et quel appartement habite-t-il ?

— L'entresol, au-dessus de vous...

— Bien, merci.

Courcier dissimula une grimace et sortit dans la

rue en se disant : " Qui sait si ce n'est pas quelque mouchard que m'a détaché la police. Nous verrons bien ! " Le soir, en rentrant chez lui, il alla dans le jardin, et comme il faisait nuit, il examina avec attention les fenêtres de l'entresol. Elles étaient obscures. Il y avait plus d'une heure qu'Henri était parti.

Voulant savoir si sa fille s'était aperçue de quelque chose d'anormal, Courcier dit :

— Est-ce que tu savais, fillette, que l'appartement du dessus était loué ?

— Non, dit la jeune fille, je ne le savais pas, mais je n'en suis pas étonnée, car il y a trois jours on a fait beaucoup de bruit dans l'escalier en montant des meubles. A part cela, le locataire nouveau est bien paisible : on ne l'entend pas.

— Sais-tu qui c'est, ce locataire ? Le jeune homme des fêtes russes à Toulon.

Mlle Courcier manifesta une surprise si accentuée que son père ne put se dispenser de lui dire :

— N'est-ce pas que voilà une rencontre extraordinaire ?

Elle eut le temps de réfléchir, et, un peu inquiète, elle dit :

— Très extraordinaire, en effet. Est-ce que tu le connais ce monsieur ?

— Pas du tout. C'est un avocat, il se nomme Gervais, à ce que prétend la concierge. Mais je saurai promptement à quoi m'en tenir, et en écrivant un mot au préfet de police...

— Tu ne vas pas faire tourmenter ce pauvre jeune

homme... Tu sais comme les gens de la police sont maladroits et brutaux...

— Certes! J'ai eu assez souvent maille à partir avec eux autrefois... Mais maintenant, c'est différent, ils sont à ma discrétion... Et je demanderai seulement qu'on surveille ce Gervais, sans qu'il s'en doute...

Mlle Courcier ne parut rassurée qu'à demi. Cependant, elle n'insista pas. Un instinct lui disait qu'il fallait laisser tomber la conversation et détourner l'attention de son père. Elle le poussa tout de suite sur la question politique et s'enquit des incidents nouveaux de la crise ministérielle. Courcier qui, depuis deux ans, s'agitait beaucoup pour obtenir un portefeuille, se répandit aussitôt en récriminations amères contre l'ingratitude des hommes. Ce Jacquinot, qui était chargé de composer le ministère, c'était lui, Courcier, qui l'avait créé, poussé, lancé. Sans lui, que serait Jacquinot? Un oracle de buvette, un tribun de commissions, rien enfin! Et Courcier, en fondant le Groupe Utilitaire, par un grand U, avec les débris des Groupes progressistes et libertaires, dont il avait donné la présidence à Jacquinot, avait fourni à cet ambitieux le tremplin faute duquel il aurait végété, toute sa vie, peut-être, dans les bas-fonds de la Chambre. Et l'ingrat Jacquinot, devenu en quelques mois, et grâce à quelques bonnes intrigues de couloirs, l'homme nécessaire, oubliait son fidèle, son habile compagnon des heures mauvaises. Car on avait fait de la prison ensemble. Au Seize-Mai, on avait pris le même train pour se dérober, dans une épouvante dont on était

vite revenu, aux sicaires de l'ordre moral. Et il n'y avait pas un pauvre petit morceau de maroquin pour Courcier, dans la combinaison qui s'élaborait à grands renforts de fiacres à l'heure, pas même un poste de sous-secrétaire d'État! Ah! Courcier, il est vrai n'était pas orateur. C'était toujours ce que Jacquinot lui jetait dans les jambes, quand il se présentait pour le solliciter de le faire enfin arriver au pouvoir : "Tu ne sais pas tenir la tribune pendant plus d'un quart d'heure! Comment ferais-tu pour fatiguer une majorité qui résiste, et qu'il faut hypnotiser par un ronron interminable de tirades, comme une nourrice berce de ses vagues chansons un enfant qui fait ses dents et ne veut pas s'endormir?" Oui, comment? Et tout était là. Une question de platine et non une affaire de talent! On savait pourtant bien que lui, Courcier, avait les mains nettes. Il était pauvre et s'en vantait. Combien pouvaient en faire autant? Oh! son amertume était grande. Franc-maçon d'un ordre élevé car il connaissait le Cèdre, libre penseur affirmé, socialiste résolu à distribuer au peuple la fortune publique, d'autant plus facilement qu'il ne possédait rien, prêt à jouer la vie de tous ses électeurs si la République était menacée, il demeurait simple secrétaire du Groupe Utilitaire, et voyait tous les anciens du café Procope casés dans des positions importantes : gouverneurs de colonies, résidents révérés comme des vice-rois, présidents de la Chambre ou du Sénat, tous arrivés, tous brillants, gras et heureux. Lui, rien!

Il y avait des soirs où il comprenait Robespierre; et

rêvait de restaurer le tribunal révolutionnaire, avec une bonne guillotine sur la place de la Concorde, en face du pont. C'était un homme ulcéré. Il se cachait de ses mauvais sentiments à sa fille et lui dissimulait ses rancœurs, car il l'aimait tendrement, et, probité suprême du père de famille, il n'eût pas voulu troubler par des ferments de haine ce cœur chaste et doux. Mais, devant elle, il se plaignait de Jacquinot:

— Comprends-tu ça, un homme qui a si souvent dîné chez nous, quand il était à la côte, sans journal, presque sans domicile, traqué par ses créanciers, et qui me traite comme une quantité négligeable! Ah! je ne sais pas tenir la tribune plus d'un quart d'heure! Attends! je vais te préparer un discours sur la séparation de l'Église et de l'État, un de ces discours qui aplatissent une assemblée, suspension de séance, deux salves d'applaudissements à la péroraison, un discours ministre, enfin! Eh! Eh! Jacquinot, si je le renversais!

— Oh! papa!

Il passa la soirée à déblatérer contre son copain, à faire des projets d'avenir. Il entrevit la présidence de la République dans son rêve éveillé. Mon Dieu! on y arrivait si facilement à présent! Un hasard heureux, n'est-ce pas? Une belle probité constatée, au moment où tant de consciences étaient oppressées par la crainte du juge d'instruction, et il n'en fallait pas plus! Il se coucha de bonne heure, ne pensant plus au nouveau locataire.

Mais sa fille y pensait pour deux. Qui était ce jeune homme? D'où venait-il? Que voulait-il? Se

nommait-il Gervais ? Sa présence à Toulon, au moment des fêtes, sur un navire de l'État, annonçait une position privilégiée, sa tenue si élégante et si correcte témoignait qu'il appartenait à une famille aisée; ses manières polies, discrètes et douces prouvaient une excellente éducation. Et il venait habiter un petit appartement de la rue Spontini, quelques jours après leur rencontre. N'y avait-il pas là de quoi donner à réfléchir à une fille si sage, si modeste, si peu romanesque qu'elle fût ? Et, dans son lit, pour la première fois de sa vie, en proie à une agitation qui chassait le sommeil, elle réfléchissait.

Jusqu'à ce jour, son existence n'avait pas été bien heureuse, encore que son père l'aimât bien et fût bon pour elle. Mais elle avait perdu sa mère étant toute petite, et son enfance n'avait point connu les douces caresses, les soins tendres que rien ne remplace, et dont la privation met le cœur des orphelins en deuil. Le ménage, un peu bohême, de son père était tenu par une vieille bonne autour de laquelle elle trottait, désireuse d'une affection féminine, et, faute de mieux, se contentant des banales tendresses de la servante. On déménageait souvent, à cette époque-là : le terme se payait difficilement. Courcier était rédacteur dans un journal dont le directeur, pour bien démontrer ce que sont l'égalité et la fraternité, s'octroyait de gros appointements et une voiture et laissait ses rédacteurs se serrer le ventre à l'heure du dîner et tirer la langue derrière les omnibus. Heureusement Courcier avait joint à son apostolat politique une exploitation commerciale: il plaçait des cidres et eaux-de-vie de

marc, pour le compte d'une grosse maison de Caudebec. Et grâce au jus de la pomme, il avait de quoi ne pas mourir de faim dans le culte de Blanqui. Car Blanqui, c'etait son dieu, ou, pour mieux dire: son homme. Un jour que, dans une heure d'enthousiasme, il avait dit au vieux révolutionnaire lui-même: "Maître, vous êtes mon dieu!" celui-ci, le regardant de son œil de fusillade, avait aigrement riposté: "Citoyen, vous dites une double sottise: je ne puis être ni votre maître, ni votre dieu, car il n'y a ni Dieu, ni Maître!" Courcier se l'était tenu pour dit, et désormais il avait appelé Blanqui "le Père."

Depuis que ce régénérateur des sociétés avait rendu ses os à la terre, Courcier s'était emparé de sa doctrine et, dans les clubs, à son journal, dans les assemblées il la prêchait avec une conviction aveugle. La seule vraie conviction. Car qu'est-ce qu'une conviction qui examine? Courcier était sérieusement convaincu que la religion tenait les hommes sous le joug abrutissant de l'obscurantisme, et que la France ne serait pas libre tant qu'elle n'aurait pas dénoncé le Concordat. Il croyait à la possibilité du retour de la fortune publique à l'État, dispensateur unique de la richesse à chacun selon ses besoins et non plus suivant ses mérites. Il demandait la suppression des armées permanentes avec la certitude qu'en cas d'invasion il suffirait que la population se portât au-devant de l'armée ennemie, en agitant des rameaux verts et en chantant des hymnes fraternels, pour que les armes tombassent des toutes les mains et que le conflit se terminât dans une effu-

sion générale, prologue de la République universelle. Et il le disait, et il l'écrivait, et il était prêt à faire couler des torrents de sang, s'il le fallait, peut-être même le sien, pour assurer un tel bonheur à l'humanité.

Il avait élevé sa fille dans les principes de liberté intellectuelle les plus larges. Mme Courcier, qui était pieuse et raisonnable, avait eu le temps, avant de mourir, de faire baptiser la pauvre petite qu'elle allait trop tôt quitter. Mais à compter de cette première cérémonie religieuse, l'enfant avait grandi dans l'indifférence. Elle n'avait jamais été à l'église, n'avait point ouvert un catéchisme, et, par conséquent, point fait sa première communion. A vingt ans, c'était une petite Parisienne à l'état de nature, semblable à ces sauvages que les missionnaires vont arracher à l'ignorance et qui écoutent naïvement la parole sainte, surpris et charmés comme si on leur racontait une sublime histoire. La jeune fille avait sur les sauvages cette infériorité qu'elle n'avait jamais entendu parler de la religion que pour la blasphémer, du Créateur que pour le nier et des prêtres que pour les proscrire. Mais une honnêteté foncière et native l'avait protégée contre ces atroces déclamations, auxquelles son père et ses amis se livraient devant elle sans respect de son enfance. Son esprit, comme une sensitive, s'était replié sur lui-même et n'avait pas absorbé le poison. Peut-être un ange gardien avait-il étendu ses ailes sur cette âme pour la conserver immaculée. Elle ignorait la religion, elle restait indifférente, mais elle ne prenait point parti contre ceux qui croient et qui prient.

Elle avait cependant dû un commencement d'initiation à la vieille servante de son père, qui, sans être dévote, était croyante comme les femmes du peuple. La bonne créature avait, dans ses moments de loisirs, commencé à raconter à la petite fille qui montait sur ses genoux, les histoires de la Vierge et de l'enfant Jésus. Mais Courcier, un jour, avait surpris sa domestique en train "d'infecter sa fille de cléricalisme" comme il disait, et sous menace d'être chassé à l'instant même, cette naïve institutrice avait dû cesser son enseignement. Pour tout le reste l'enfant était devenue savante et son éducation s'était terminée dans un lycée de filles qu'elle venait de quitter avec son brevet. Courageuse, elle voulait gagner de l'argent et contribuer aux charges du ménage, mais son père s'y était opposé, autant par affection que par amour-propre. La fille de Courcier courant le cachet, était-ce admissible ? Que penseraient ses collègues de la Chambre qui déjà se tenaient avec lui sur la réserve parce qu'ils le savaient souvent gêné ? Non, il fallait qu'elle restât à la maison, à jouer du piano, à lire ou à broder, comme une demoiselle. Il n'était pas collectiviste pour que sa fille fût obligée de travailler. La liquidation sociale à laquelle il poussait de toutes ses forces ne tarderait pas à lui donner des rentes, et quelque bon mariage assurerait le sort de son enfant. Il la berçait de ces rêves, lui montrant l'avenir brillant. En attendant, il ne lui refusait rien des choses modestes qu'elle souhaitait, se privait pour qu'elle fût bien mise, et la conduisait dans le monde

officiel et, au théâtre, dans les loges de ministère, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion.

Elle n'était point malheureuse, étant d'humeur égale et de caractère facile. Ses journées se passaient à tirer l'aiguille et à opérer des recherches pour son père dans des recueils d'actes administratifs ou des collections de journaux. Elle sortait pour faire de l'exercice et entretenir sa bonne santé, avec la vieille Rosalie. Elle se levait de bonne heure, se couchait tôt et ne connaissait point l'insomnie. Ce produit de l'éducation purement laïque n'était vraiment pas pour inspirer l'horreur de l'institution. A cela près qu'elle n'avait aucune espèce d'idée religieuse, son état intellectuel et moral n'offrait rien de choquant. Elle comprenait ses devoirs, ne songeait pas à s'en affranchir. Son honnêteté s'affirmait complète. Il est vrai qu'elle n'avait encore été aux prises avec aucune des difficultés de la vie, qu'elle n'avait eu besoin d'aucun réconfort contre la douleur et qu'ignorant les tempêtes, elle n'avait jamais eu à lever ses yeux vers le ciel pour y chercher l'étoile qui guide, lorsque le chemin est rempli d'obscurité et de péril.

V

Aussitôt habillée, le lendemain du jour où elle avait appris l'arrivée du nouveau locataire dans la maison, la jeune fille éprouva le besoin de prendre l'air et de nettoyer une plate-bande de chrysanthèmes nouvellement plantés. Son père lisait les journaux en déjeunant dans son cabinet, et sûre de n'être pas surveillée, elle leva, sans avoir l'air de regarder, ses yeux vers les fenêtres de l'entresol mystérieux. Rien ne plus débonnaire que leur aspect. Des rideaux de mousseline d'une éclatante blancheur pendaient derrière les vitres. Rien ne bougeait à l'intérieur. Henri, à cette heure-là, ouvrait le courrier dans le cabinet de son père, rue du Quatre-Septembre, et M^lle^ Courcier pouvait librement lorgner les croisées du petit appartement. Il n'y avait pas de danger qu'elle se compromît par cet innocent espionnage.

Elle fut désappointée et ressentit même un peu d'humeur de n'avoir rien découvert. Elle ne s'attendait pas à voir, comme dans une féerie, les fenêtres s'ouvrir et un prince charmant en descendre par une échelle de soie pour tomber à ses pieds ; mais ce silence, cette immobilité, ces trois fenêtres qui restaient impénétrables sous leurs blancs rideaux, semblables à des yeux aveugles, lui firent froid au cœur. Elle rentra confusément songeuse et déjà triste.

Son père partit pour le Palais-Bourbon et elle se trouva libre de penser à son nouveau voisin sans crainte qu'on l'interrogeât sur sa préoccupation. Les soupçons que lui avait, dès le premier instant, inspirés l'étrange coïncidence de cet emménagement avec la rencontre à Toulon prenaient plus de consistance et elle n'en était déjà plus à se demander pour qui Henri venait dans la maison. Elle ne fut pas ravie de cet empressement. Il lui parut choquant et un peu suspect. Que prétendait donc ce jeune homme et quels étaient ses projets ? Elle demeura ainsi soucieuse une partie de la journée, écoutant vaguement si elle n'entendait pas au-dessus d'elle un bruit de pas, le heurt d'un meuble, le déplacement d'une chaise, un mouvement quelconque qui annonçât la présence du mystérieux habitant de l'entresol. Vers quatre heures elle eut cette satisfaction. Les portes battirent, la fenêtre grinça et il fut manifeste que M. Gervais venait de rentrer chez lui. Puis le silence se fit de nouveau et il sembla qu'il ne fût entré que pour donner de l'air à son appartement et s'en aller après. Que faisait-il ? Était-il encore là ? Peut-être à la fenêtre, guettait-il le jardin. Elle avait bien envie d'y descendre ; mais elle n'osait pas. Elle appela sa vieille bonne et lui dit :

— Rosalie, j'ai entendu marcher dans l'appartement au-dessus, le locataire est probablement chez lui... Peut-être même regarde-t-il dans le jardin... C'est bien ennuyeux pour moi qui aimais tant à m'y promener...

— Eh ! qu'est-ce que cela peut te faire, mon en-

fant ?... Les autres habitants de la maison te gênaient-ils. Ils pouvaient cependant te voir quand tu jardinais...

— Ils sont plus éloignés de moi... Vois donc si tu aperçois ce monsieur.

La servante ouvrit la porte-fenêtre, descendit le petit perron qui conduisait au jardin, fit quelques pas, leva la tête et à pleine voix se mit à crier :

— Gilberte, il n'y a personne, tu peux venir...

— Chut, donc, fit la jeune fille rouge de dépit, si on ne regarde pas, on peut écouter...

— Mais, qu'est-ce que tu as donc, mon enfant ? demanda la vieille femme étonnée de précautions si nouvelles.

— Rien ! dit la jeune fille agacée.

Et laissant Rosalie rentrer dans l'appartement, elle commença à tourner dans les étroites allées déjà jonchées de feuilles d'automne.

A l'affût derrière son rideau habilement disposé pour pouvoir observer sans être découvert, Henri avait assisté à cette petite scène. Il entendit la servante appeler M^lle^ Courcier : Gilberte et fut étonné de n'avoir pas pensé qu'elle dût se nommer ainsi. Gilberte ! oui, elle pouvait porter ce nom coquet, d'allure un peu romanesque. Il résumait bien la grâce candide et fière, le charme à la fois simple et raffiné de celle qui s'était si vite et si fortement imposée à sa pensée. Il avait eu du plaisir, dans son ignorance, à l'appeler Lilas blanc, il éprouva une délicieuse satisfaction à pouvoir lui donner son nom véritable, celui sous lequel elle vivait, aimait et était

aimée. En même temps, en constatant le trouble de la jeune fille il eut la certitude qu'elle était déjà informée de sa présence, qu'elle s'occupait de lui, qu'il ne lui demeurait pas indifférent.

Il eut cependant scrupule de troubler ce jeune esprit, et il résolut de ne pas se montrer à Gilberte, de respecter la liberté de son existence ordinaire, de ne point gêner ses distractions modestes de chaque jour. Et derrière son rideau, le cœur battant, la dévorant des yeux, il demeura immobile, silencieux, invisible. Ce fut une jouissance inexprimable pour lui de la voir marcher dans la petite allée, froissant de son pied menu les feuilles jaunissantes. Il démêlait bien son embarras, il voyait ses regards inquiets et curieux dirigés sur ses fenêtres, il sentait presque ses palpitations d'impatience. Elle ne voulait pas avoir l'air affairée, elle se donnait une allure détachée et insouciante, mais elle éprouvait une incroyable irritation de ne pas savoir si elle se promenait sous ses yeux. A le constater indifférent et nullement occupé de la suivre du regard, elle eût éprouvé un soulagement singulier fait de sécurité et de déception. Elle tourna près d'une heure, machinalement, presque inconsciente de ce qu'elle faisait, et comme le soir tombait, elle rentra un peu triste et très mécontente. Aussitôt qu'elle eut disparu, un bruit de pas légers dans l'appartement, le claquement vague d'une porte qui se fermait, puis le silence. M. Gervais venait d'abandonner son observatoire, n'ayant plus rien à y observer, et de quitter la maison.

Le soir, en rentrant après une séance tumultueuse

à la Chambre, Courcier parut plus satisfait. Jacquinot avait échoué dans sa tentative pour former le nouveau ministère. Et ne pouvant pas s'élever avec lui, son ami ne le voyait pas tomber sans plaisir. Cet échec les rapprochait l'un de l'autre. Il dit à sa fille:

— Tu sais, ce pauvre Jacquinot... Il n'a pas pu grouper douze républicains ensemble. Aussitôt que ces personnages se sont vus réunis, ils ont pris horreur les uns des autres. C'est sans doute Barouillet qui va prendre la suite des négociations. Celui-là est un homme vraiment capable... Je ne serais pas surpris qu'il me fît pressentir... Il y a des ministères où l'on n'est pas obligé de parler... Et alors...

— Mais tu parles si bien, ici, devant tes amis...

— Ah! oui, ici, en petit comité, quand on ne m'interrompt pas... Mais si je perds mon fil... c'est le diable pour le rattraper... J'interpelle remarquablement, parce que le gouvernement me laisse aller... Ca, c'est l'attaque... Voilà mon fort!... Mais pour répliquer, au milieu des cris et des apostrophes, je me trouble, et va te promener!... Ah! c'est un grand malheur! Mais je finirai par me bronzer... et l'avenir m'appartiendra...

Gilberte avait bien envie de demander à son père s'il avait fait prendre des informations sur le nouveau locataire, mais elle n'osa pas prononcer le nom d'Henri. Il lui sembla qu'elle ouvrirait son âme et qu'on y pourrait surprendre tout ce qu'elle voulait cacher. Huit jours s'écoulèrent ainsi. Courcier, tout entier aux préoccupations politiques, paraissait

avoir complètement oublié son voisin. Il ne l'avait plus rencontré dans la maison et ne se doutait peut-être même plus qu'il existât. Pourtant Henri Gervais venait assidûment et régulièrement. Il arrivait vers quatre heures et s'en allait dès que la nuit tombait, c'est-à-dire dès que Gilberte disparaissait du jardin. Il y eut quelques mauvais jours où la pluie empêcha la jeune fille de descendre dans les allées détrempées. Elle entendit pendant deux heures le locataire se promener de long en large pour occuper ses loisirs. Et, à sa façon de marcher, lente et un peu lasse, elle le devina dépité et malheureux. Elle fut sur le point de prendre un en-tout-cas et d'aller sous l'averse jusqu'à la plate-bande du fond pour donner au pauvre garçon l'occasion de l'apercevoir, mais elle jugea cette sortie par trop significative et vraiment compromettante. Elle se résigna à écouter les talons de son amoureux, rythmer leur promenade désolée. Et ce bruit monotone, régulier, ininterrompu, prenait pour elle une signification symphonique. Elle y découvrait toute une lamentation, des prières, des aveux, comme le langage d'un esprit frappeur, qui eût traduit les sentiments d'un amoureux exilé.

Courcier cependant, qui n'oubliait rien, avec une ténacité de sectaire, avait avisé le secrétaire général de la préfecture de police de l'arrivée mystérieuse d'un "nommé Gervais" dans sa maison. Le secrétaire général avait chargé d'ordonner des recherches un des jeunes attachés à son cabinet qui faisaient leur apprentissage administratif en jouissant des plaisirs de la capitale. Une enquête rapidement menée, et

si facile à suivre, car Henri ne se cachait guère, avait conduit l'agent de la rue Spontini à la rue de Presbourg et, en douze heures, les renseignements demandés avaient été obtenus: le locataire qu'on désignait sous le nom de Henri Gervais était le fils du baron Trésorier, agent de change, vice-président de la Société du Contre de Quarte, et possesseur d'une des plus grosses fortunes de Paris.

Or, le hasard avait voulu que le jeune fonctionnaire fût un camarade de collège de Henri, aimable garçon, voué par la médiocrité de ses moyens et la veulerie de son caractère à la carrière préfectorale. Avant d'agir il réfléchit: Trésorier louant un appartement de mille francs dans une maison d'un quartier perdu, il n'y avait évidemment là rien de menaçant pour l'ordre social. Quelque intrigue de femme, un mystère galant. Fallait-il déranger tout un petit bonheur clandestin et marcher, avec les grosses bottes de la police, dans les sentiers discrets où des amoureux promenaient sans doute leurs désirs? Il ne fit même pas appeler Henri, il passa à la Bourse, après son déjeuner, et emmenant son camarade dans le jardin, il lui lança à brûle-pourpoint:

— Dites donç, monsieur Gervais, qu'est-ce que vous tramez donc rue Spontini, dans un petit entresol?

Et comme le jeune Trésorier faisait un violent haut-le-corps:

— Mon cher, vous avez, depuis deux jours, la police sur les talons, et sans moi vous risquiez quelque surprise fâcheuse. Il y a peut-être des ménagements à garder, pour vous ou pour d'autres... Je ne crois

pas que vous conspiriez contre l'Etat ? J'ai donc jugé utile de vous avertir...

— Oh ! mon ami, quel service vous me rendez ! s'écria le jeune homme... Et comment vous en remercier ?... Oui, vous avez deviné juste, j'ai des précautions à prendre... Et je vous atteste qu'il ne s'agit pas de politique... Mais qui donc me fait surveiller, je vous prie ?

— Un député très avancé et qui se donne beaucoup de mouvement... Une belle barbe, derrière laquelle il n'y a rien : Courcier...

— Ah ! diable !... Mais pourquoi me fait-il filer ?

— Pour savoir ce que vous êtes, d'où vous venez, ce que vous voulez... C'est un imbécile, qui s'imagine que le monde entier s'occupe de sa mince personnalité, et qui, craignant la police comme le feu, pour lui-même, ne dédaigne pas de s'en servir contre les autres... Que lui répondrai-je ?

— Eh ! mon bon ami, que je m'appelle Gervais et que je m'enferme rue Spontini pour étudier l'économie politique...

— Bon ! mais ne faites pas d'imprudence et ne nous compromettez pas...

— Soyez tranquille, merci.

Courcier, tout à fait rassuré en apprenant que son voisin était bien M. Henri Gervais et se livrait à des études transcendantes, avait cessé de s'occuper de lui, lorsqu'un jeudi, vers quatre heures, il se croisa dans la cour de la maison avec le jeune homme qui, non content de le saluer, l'aborda d'un air plein de déférence :

— Monsieur le député, dit-il, courbé comme devant un potentat, je ne sais si j'ai l'honneur d'être reconnu par vous. J'ai déjà eu la bonne fortune de me trouver en votre présence... Et si je m'enhardis jusqu'à m'adresser directement à vous, c'est que je sais qu'un homme de votre valeur ne fait pas fi de débutants et ne méprise pas les laborieux, si modestes soient-ils...

Courcier se redressa et, de sa voix électorale, il déclara:

— Je vois que vous me connaissez, jeune homme... Oui, je m'intéresse aux travailleurs et particulièrement à ceux qui débutent. En quoi puis-je vous être utile?...

— J'ai entrepris un travail considérable sur le collectivisme, et sachant que vous êtes le dépositaire de la pure doctrine, j'aurais souhaité vous consulter sur certains points, de façon à ne pas présenter le flanc à des critiques passionnées...

L'héritier de Blanqui laissa tomber sur le jeune homme un regard plus sympathique et de sa voix radoucie:

— Ah! Ah! Vraiment, jeune homme, sur le collectivisme? Œuvre immense et qui nécessite des facultés géniales...

— C'est pourquoi j'ai eu l'idée de m'adresser à vous...

— Oui, moi, sans doute... Mais que n'avez-vous connu le Père... Ah! c'était un cerveau colossal!...

— A son défaut...

— Oui, oui, je sais bien... Sa vraie doctrine je la possède seul, je puis le dire... Oui, seul!... Car il y a

des audacieux... Mais peu importe... Je vous entendrai, je suis l'apôtre des idées collectivistes, je ne puis donc vous refuser mes conseils... Demain à la Chambre, vers onze heures, nous ne serons pas dérangés... Vous me ferez passer votre carte...

— Que de reconnaissance !

— Ne me remerciez pas... Je me dois à vous, puisque vous défendez comme moi la cause du progrès humanitaire...

Il adressa un salut protecteur à son voisin, et rentra chez lui. Le soir, à dîner, Gilberte eut la surprise d'entendre son père dire tout à coup:

— J'ai rencontré tantôt M. Gervais... Il m'a parlé... C'est un charmant jeune homme, plein de bonnes idées... Je ne serais pas étonné qu'il eût de l'avenir !...

La jeune fille pensa: Comment a-t-il fait pour amadouer papa ? Il est bien adroit et il faut qu'il m'aime vraiment, car cette démarche qu'il a risquée là, c'est pour se rapprocher de moi. Qui sait, papa le prendra peut-être en gré ? Il a l'air si bien disposé pour lui. Et toute la soirée elle fut gaie et heureuse.

Pendant ce temps-là, Henri enfermé dans son appartement de la rue de Presbourg, pâlissait sur Proudhon et Cabet, afin de s'assimiler assez de leurs idées pour pouvoir soutenir, vis-à-vis de Courcier, le rôle qu'il voulait jouer. Et dans le magnifique hôtel de son père, entouré de toutes les recherches du luxe, il lisait avec application la célèbre brochure: *la Propriété c'est le vol.*

A l'heure indiquée, le lendemain, Henri Trésorier

arrivait au Palais Bourbon et, d'huissier en garçon de bureau, parvenait à la bibliothèque où Courcier lisait des journaux en attendant l'heure de déjeuner. Le député se leva et emmenant le jeune homme dans une galerie encore solitaire, il le fit asseoir près de lui et d'un air grave :

— Avant tout, mon cher monsieur, une question. Avez-vous des moyens d'existence ?

— Mon Dieu, oui, monsieur le député... Ma famille est dans l'aisance et je dispose même d'une petite fortune...

— Voilà qui est bon! Parce que voyez-vous, dans le temps où nous vivons, la politique ne nourrit pas son homme...

— Oh! J'ai de quoi vivre...

— Et vous êtes socialiste ? dit Courcier avec un coup d'œil ironique.

Henri regarda son interlocuteur sévèrement et répliqua :

— C'est une conviction!

— Ah! Ah! j'en ai déjà connu qui étaient comme vous. C'étaient les plus enragés, des fanatiques!... Soit! Et quelle forme prétendez-vous donner à vos travaux sur la doctrine ?

— La plus efficace pour la cause et la plus retentissante pour moi...

— Ah! Ah! Vous ne craindriez pas de vous mettre en avant ?

— J'y aspire!

— Diable! Il y a des risques à attaquer l'ordre social.

— Je les braverai...

La voix de Courcier baissa d'un ton. Il eut la sensation qu'il se trouvait en face d'un énergumène. Et les façons si correctes du jeune homme, sa voix si douce, son attitude si distinguée, juraient si étrangement avec l'outrance de ses déclarations que le député éprouva comme une sorte de malaise. Il avait vu, sous la Commune, des petits jeunes gens, comme celui qui était à ses côtés, dont les violences à froid l'avaient terrifié. Il ne songeait plus à plaisanter, il observait son interlocuteur avec étonnement.

— J'avais d'abord songé à fonder une *Revue*, mais je n'ai pas l'autorité suffisante pour la diriger... Il faudrait un nom, une capacité reconnue... Ah! si un homme tel que vous...

A cette invite, Courcier devint pourpre, ses yeux étincelèrent. Le rêve de toute sa vie, ce jeune homme, cet inconnu lui en offrait la réalisation. Avoir un organe à lui, devenir une puissance, faire trembler la société, s'imposer au gouvernement, ne plus être un sous-ordre, commander! En une seconde, dans son cerveau brûlant s'évoquèrent des images enivrantes de fortune et de grandeur. Il vit la Chambre courbée, obéissante, sous le poids de sa volonté, Jacquinot retombé aux bas-fonds pour l'avoir méconnu, il entendit les applaudissements et les injures. Il fut l'homme de la situation, l'acteur en vedette, l'idole devant laquelle on se prosternerait. Cette apothéose chimérique d'une seconde compensa les vingt ans de médiocrité réelle. Il regarda son jeune compagnon avec une soudaine sympathie, mais le

doute revint dans son cœur depuis longtemps habitué aux déceptions :

— Une *Revue*, c'est bien long à lancer, bien coûteux... Pouvez-vous consacrer une somme importante à cette entreprise ?...

— Mais une cinquantaine de mille francs, pour commencer...

Courcier changea de visage. Il devint très grave. Il eut le sentiment que l'heure était solennelle et que sa carrière se décidait :

— Ecoutez, mon cher ami... Vous m'avez conquis par votre franchise et votre ardeur... Vous demandez un appui, je vous donne le mien... Nous combattrons ensemble le bon combat... Mais ce n'est pas une *Revue* qu'il faut fonder... Il y a mieux à faire... Une occasion unique se présente... Le *Parti révolutionnaire*, journal socialiste, est aux abois... Je sais que pour vingt mille francs on peut en acquérir la propriété... C'est un quotidien à un sou... Un instrument de propagande admirable... Vous en devenez rédacteur en chef... moi je prends la direction... Nous enrôlons sous notre drapeau les hommes les plus avancés du parti : Mathieu-Lérand, qui est à Sainte-Pélagie... Cabusol, qui est en Belgique... Raffinet, qui est en Angleterre... Et nous livrons à la Société tous les jours une bataille nouvelle et plus acharnée... Quel programme! L'usine à l'ouvrier, la terre au laboureur, la maison au locataire, le capital à l'Etat... La revision sociale avec un partage équitable de la fortune!... Tout pour les nôtres... Rien pour les autres! Ah! Ah! L'heure des revanches va enfin sonner!

Il s'était dressé, et, sa large barbe frissonnante d'enthousiasme, il clamait dans le vide sonore de la galerie déserte. Henri épouvanté, comme un badaud qui par curiosité aurait ouvert les portes d'une écluse, sans savoir comment on peut les refermer, restait béant devant cette débâcle, ce débordement, cette avalanche d'insanités, se demandant par quel moyen il allait pouvoir se tirer de l'aventure.

Il avait voulu user d'un stratagème pour entrer dans les bonnes grâces du père de Gilberte, mais voilà que celui-ci, le prenant au mot, menaçait de l'entraîner dans les complications les plus inattendues. Il crut nécessaire de jeter un peu d'eau froide sur l'enthousiasme du député :

— Nous étudierons la question, dit-il d'un air évasif. Je ne suis pas homme à m'embarquer sans avoir réfléchi, car une fois parti, je ne m'arrête plus...

— Etudiez, mais croyez-moi, vous ne trouverez pas mieux que le *Parti révolutionnaire*... Au surplus, voulez-vous venir en causer ce soir avec moi ?

A cette proposition, Henri sentit renaître son courage.

— Chez vous? demanda-t-il.

— Oui, chez moi, à neuf heures...

— J'accepte, dit avec feu l'amoureux de Gilberte.

Courcier, rassuré en voyant reparaître dans l'attitude d'Henri la vivacité première, trouva nécessaire de ne pas laisser son futur collaborateur à la merci d'une concurrence. Si on allait lui ravir son bailleur de fonds ! Il lui sourit d'un air engageant :

— Faites mieux, dit-il, venez dîner ce soir, tout à fait sans cérémonie... Vous referez connaissance avec ma fille, et dans la soirée nous jetterons les premières bases de notre affaire.

— C'est entendu ! s'écria Henri, ébloui par la rapidité de ce résultat à peine rêvé !

— A ce soir donc, sept heures.

— Sept heures.

Ils se serrèrent la main et Henri Trésorier s'élança hors du Palais-Bourbon, ayant fait, en une heure, plus de folies que son père imprudent n'avait jamais souhaité qu'il en commît pendant toute son existence.

VI

Gervais, vous ne prêtez aucune attention à ce que je vous lis...

— Pardonnez-moi, monsieur Courcier, je n'en perds pas un mot...

— Le piano de ma fille vous donne des distractions... Nous allons fermer la porte du salon.

— Oh ! non ! je vous en prie !

Assis devant son bureau, Courcier donnait connaissance à Henri d'un manifeste fulgurant destiné au *Parti Révolutionnaire*, pendant que dans la pièce voisine, Gilberte laissée seule, après le dîner, jouait, pour se distraire, un andante de Beethoven. Et cette musique classique qui, au Conservatoire, exécutée par le premier orchestre du monde, distillait au jeune homme un ennui profond, lui causait, tapotée par Mlle Courcier sur un piano inférieur, le plaisir le plus vif. Depuis dix minutes, il n'entendait même plus la voix du député roulant les périodes enflammées de sa prose, il n'avait d'oreilles que pour Gilberte qui, appuyant sur la pédale sourde pour ne pas gêner les deux collaborateurs, perlait son doigté, avec le vague soupçon que son amoureux pouvait tout de même l'écouter. Et il l'écoutait certes. Il s'était même placé de trois quarts pour la voir. Par la porte entrebâillée du salon, un petit bout d'épaule, un délicat profil et une main agile frappant les touches apparais-

saient. Et Henri, bercé par l'harmonie, ponctuait de mouvements de tête admiratifs le morceau joué par la jeune fille, tandis que Courcier, prenant pour lui toute cette mimique, disait de sa grosse voix :

— Pas mal, n'est-ce pas?... C'est carré!... On ne leur laisse pas d'illusions!... Si après cela ils ne sont pas fixés sur le sort qui les attend!...

Et ceux dont il était question dans ces interjections ou interrogations satisfaites, "eux," "ils," c'étaient les propriétaires, les rentiers, les hideux capitalistes, Trésorier père et fils, enfin, et tous leurs amis!

Il y avait huit jours que M. Gervais avait dîné pour la première fois chez Courcier, et dès le lendemain même, le *Parti révolutionnaire* avait été acheté. Depuis, les nécessités de l'organisation avaient bien souvent amené le rédacteur en chef chez son directeur, et la ferveur politique d'Henri avait été soutenue par l'irrésistible influence qu'exerçait sur sa résolution le doux regard de Gilberte. Sans coquetterie, sans calcul, par le seul prestige de son innocence et de sa beauté, la jeune fille avait fait du pauvre garçon le docile serviteur de son père. Il ne discutait pas les théories de Courcier, il les acceptait en bloc. Il ne voulait qu'une chose: voir Gilberte. Tant qu'il était auprès d'elle, il ne reculait pas devant les plus monstrueuses théories. Il la regardait, il l'admirait, il l'adorait, cela lui suffisait, il était heureux.

Mais hors de sa présence, il reprenait possession de son libre arbitre, et il entamait de terribles discussions avec sa conscience. Il se jugeait fou. Où cette passion le conduirait-elle? Dans quelle épouvantable

impasse allait-il, un de ces matins, se voir acculé ?... Car il était trop intelligent pour ne pas comprendre que tout le séparait de celle qu'il aimait, et qu'il lui serait plus facile d'amalgamer le Mont-Blanc avec le Vésuve que d'amener un accord entre le baron Trésorier et le citoyen Courcier. Et cependant il persistait dans son entreprise. Qu'espérait-il ? Que rêvait-il donc ? Le projet de séduire Gilberte s'était-il présenté à son esprit ? Pas une seconde il n'avait discuté avec lui-même la possibilité d'un pareil dénouement. Il n'y eût pensé que pour le repousser avec horreur. Son respect pour la jeune fille égalait son amour.

En réalité, il était très malheureux. Sa préoccupation constante, ayant mis à Courcier le pied à l'étrier, lui ayant même fourni la monture, était de ne pas caracoler et parader avec lui. Il fuyait le journal. Il tremblait à l'idée qu'on pourrait apprendre sa participation à cette œuvre malfaisante. Maintenant qu'il voyait Gilberte courramment, qu'il se promenait dans le petit jardin avec elle, il eût voulu anéantir le journal qui avait été l'entremetteur de ses joies.

Un matin, au bureau, il eut un saisissement. Sur une table, dans le cabinet de son père, un numéro du *Parti Révolutionnaire* déplié, froissé par une main irritée, s'étalait, frais encore de l'encre d'imprimerie. Comme il restait fasciné par ce papier redoutable, Trésorier lui avait dit :

— Oui, mon cher, voilà cette canaille de Courcier qui a un journal, à présent... Il faut nous attendre à

y être éreintés au prochain jour... Mais du diable si, cette fois-là, je n'embroche pas ce charlatan... Tiens! lis l'article de tête... Il y a, là dedans, un scélérat qui signe Gervais... Celui-là, le bagne le guette assurément...

Henri, le front mouillé de sueur, prit le numéro pour se donner une contenance et découvrit un affreux article signé Gervais et écrit par Courcier, car, par économie, le député rédigeait tout le journal et, pour éviter la monotonie, se servait du nom de son collaborateur comme du sien. C'était une ignoble apologie de l'indiscipline dans l'armée. Henri devint pâle, il donna sur le journal un grand coup avec le plat de sa main et bégayant de colère:

— Ah! mais!... ah! mais! c'est trop fort!... Et ça ne se passera pas comme ça!...

Il lança l'immonde feuille, roulée en boule, dans la cheminée. Il aurait voulu pouvoir en faire autant de Courcier.

— Mon cher enfant, voilà où nous en sommes, ajouta le baron, mais ne t'agite pas, va. La police correctionnelle fera, un de ces matins, justice de ces coquins-là.

Le soir il y eut une explication un peu vive entre Courcier et Gervais. Celui-ci le prit avec son patron sur un ton tellement raide que le député stupéfait ne trouva pas un mot à répondre:

— Sapristi! Je suis soldat, moi, disait le jeune homme. Savez-vous qu'avec un article comme celui du numéro de ce matin vous pourriez me faire passer en conseil de guerre... Dites tout ce que vous voudrez,

sous votre nom, mais ne vous servez plus du mien... Aussi bien, je trouve que vous menez le journal d'une façon absurde, et je ne veux plus m'en occuper. Au lieu d'aborder les grandes questions, de développer les théories, vous ne faites que des personnalités, vous ne visez que des faits... Je ne comprends pas la discussion comme vous... En voilà assez!...

Au lieu de se fâcher, le député, terrifié à la pensée de perdre un si utile auxiliaire, avait pris des engagements formels. Le nom de Gervais disparaîtrait des manchettes du journal et lui, Courcier, demeurerait seul responsable. Au fond, il aimait mieux que les choses fussent ainsi. Il n'y aurait plus de déperdition d'influence. Désormais, on ne verrait, on ne redouterait que lui. Et comme il y avait justement à la composition un article signé Gervais qui devait passer le lendemain même, et où le clergé et le pape étaient durement houspillés, Courcier, prenant en hâte son paletot et son chapeau, se prépara à courir au téléphone pour donner ordre de supprimer la signature.

— Attendez-moi: la cabine téléphonique est à deux pas, je suis ici dans un quart d'heure...

Resté seul avec Gilberte, pour la première fois, à l'abri des regards de la vieille Rosalie, débarrassé de la surveillance de Courcier, Henri vint s'asseoir auprès de la jeune fille, et silencieusement la regarda travailler. Elle avait entrepris un ouvrage de broderie au plumetis sur de la soie, et c'était charmant de voir ses doigts blancs et fins promener les couleurs sur son chatoyant canevas. Un peu penchée sous la lampe, ses yeux étaient invisibles, mais la lumière

glissait un rayon doré sur sa jolie nuque inclinée, caressait sa joue veloutée et jouait dans le creux nacré de ses petites oreilles délicieusement bordées de rose. Elle releva un peu le front et dit avec un sourire:

— Il me semble que vous n'étiez pas tout à fait d'accord avec papa... Je vous entendais parler fort, dans son cabinet... C'est encore cette vilaine politique que je déteste tant...

— Et pourquoi ?

— Parce que tous les soucis que nous avons eus, jusqu'ici, sont venus d'elle... Mon père, qui est si bon, devient terrible quand ses opinions sont en jeu, et je crains toujours qu'il se compromette dans des aventures périlleuses... Il m'a déjà inquiétée souvent. Comment se fait-il que vous, monsieur Gervais, qui êtes jeune, qui pouvez suivre la carrière d'avocat, si belle et si productive, vous vous lanciez dans la politique ?... Vous l'aimez donc ?...

Henri faillit dans un élan répondre à la jeune fille:

—Grand Dieu! Je n'aime que vous!

Il vit Gilberte si paisible, si candide, que l'aveu ne put pas sortir de sa bouche. Il dit:

— Le caractère si passionné de votre père m'a séduit et c'est pour le suivre que je me suis engagé dans son parti.

Gilberte eut soudain dans le regard une gravité un peu inquiète, elle piqua son aiguille dans la soie et très posément:

— Mon père est un homme excellent, mais s'il avait à recommencer sa vie et que j'eusse une influence à exercer sur la direction qu'il lui donnerait, je ferais

tous mes efforts pour le détourner de la voie qu'il a suivie, et où il n'a jamais rencontré que déceptions, soucis et dangers. Je serais donc désolée, si je pensais qu'il a assez d'autorité pour vous entraîner à sa suite... Que diront vos parents?... Que disent-ils?...

Devant le clair regard de la jeune fille, Henri détourna ses yeux. Il sentit pour la première fois, mais fortement, tout ce qu'il y avait de honteux dans la enpercherie qui l'avait fait pénétrer dans cette maison, sous un faux nom et dans un but qu'il ne s'avouait pas encore à lui-même. Il rougit de sa conduite, il eut une violente envie de s'écrier: "Je vous ai trompés, je ne suis pas ce que vous croyez, chassez-moi de chez vous, car je ne veux pas mentir plus longtemps." L'humiliation de l'aveu l'arrêta. Il n'eut pas le courage d'être sincère. Il demeura devant la jeune fille, troublé, malheureux, et si hésitant qu'elle lui dit:

— Vous ne nous parlez jamais de votre famille... Vous avez encore votre père et votre mère?...

— Oui, mademoiselle, un père et une mère qui m'aiment tendrement...

— Au moins ils savent ce que vous avez entrepris? Car ce serait très mal de vous cacher d'eux...

— Ce serait très mal, oui, mademoiselle, mais supposez qu'une raison puissante m'ait entraîné, qu'il m'ait été impossible de ne pas agir comme je l'ai fait, qu'enfin je ne sois pas maître de ma volonté...

Gilberte rougit et perdit un peu de son calme. Il lui sembla qu'Henri venait, en ces quelques paroles ambiguës, d'expliquer que c'était pour elle seule qu'il

s'était jeté dans les voies dangereuses dont elle essayait de l'éloigner, et que, s'il trompait les siens, s'il risquait sa tranquillité à venir, sa sécurité présente, c'était uniquement parce qu'il l'aimait. Elle n'osa pas pousser plus avant l'interrogatoire. Elle eut peur qu'Henri ne profitât de la facilité qu'elle lui offrait de s'écrier: Comment avez-vous la dureté de me blâmer, quand mon seul but a été de me rapprocher de vous? Elle sentit très nettement qu'un mystère enveloppait toutes les actions du jeune homme et qu'il n'était pas ce qu'il déclarait être, qu'il ne pensait pas ce qu'il disait. Elle le vit si coquet, si élégant, si raffiné, qu'il paraissait impossible qu'il fût un dresseur de barricades, un niveleur de société. L'aristocratie, proscrite et blasphémée par lui, protestait dans sa tenue, dans son langage, dans ses gestes; elle le trahissait, le livrait. Sa bouche avait beau crier: Vive la Sociale ! ses yeux ripostaient: Vive le Roi !

Gilberte éprouva un grand sentiment de tristesse, sa franchise s'alarma de la duplicité qu'elle devinait. Son honnêteté se révolta contre la tromperie. Mais une étrange faiblesse arrêta les protestations de sa conscience. Elle pensa: " S'il nous a trompés, mon père le chassera et je ne le verrai plus. Quel chagrin de ne plus le voir ! " Et avec terreur la jeune fille constata l'étrange modification qui s'était opérée dans tous ses sentiments depuis une semaine, pour que ce jeune homme inconnu, si peu de temps auparavant, lui fût à ce point devenu cher qu'elle considérât comme un désastre d'être privée de sa présence.

Heureusement son père rentra et elle eut le soulage-

ment de ne pouvoir continuer la conversation entamée si témérairement. Henri prit congé de son patron et de Gilberte, mais sa voix tremblante et un peu voilée semblait demander indulgence pour toutes ses impostures. Il était si visiblement désolé que la jeune fille eut pitié de lui quoiqu'elle pensât qu'il ne le méritait guère, et lui tendant la main, pour la première fois, elle lui procura le délicieux plaisir de serrer ses doigts frêles qu'il eût voulu longuement caresser de ses lèvres.

VII

Dans le petit salon de sa mère, le lendemain du jour où il avait fallu avouer ses ténébreuses intrigues, Henri, l'air résigné, achevait sa confession complète. La scène était moins mouvementée qu'avec son père. La baronne était indulgente habituellement pour le fils si tendre qui ne lui avait jamais causé une sérieuse peine. Et instinctivement elle se sentait disposée à excuser ce joli crime d'aimer. Mais la fille de Courcier! Imprudent garçon! Comment s'était-il laissé prendre à pareil piège? De toutes celles qu'il aurait pu courtiser, il allait justement choisir la seule qui fût inacceptable. Mais l'aimait-il seulement? On dit: Je l'aime! et puis six semaines après, on n'y pense plus!... Henri, Henri, n'est-ce pas?...

— Oh! maman, je ne vous tourmenterais pas tant, papa et toi, pour une fantaisie passagère... Non, c'est bien sérieux, va... J'ai lutté avant de me décider... Si j'avais eu le courage de résister, je l'aurais fait, tant j'avais la crainte de ce qui arrive... Je n'ai pas pu... non, je l'aimais déjà trop! Si tu savais comme elle est charmante!

— Je pense bien que pour avoir rendu fou mon Henri, il faut qu'elle ne soit pas ordinaire... Mais, mon cher petit, vois donc à quelles impossibilités tu aboutis! La fille de Courcier, le seul homme que déteste vraiment ton père...

— Mais elle, maman, la fais-tu responsable d'actes qu'elle ne connaît même pas?... Si tu la voyais, tu comprendrais ma folie... Blonde avec des yeux noirs, un air d'innocence qui n'est pas trompeur, une taille charmante, des mains comme les tiennes et une voix d'un timbre délicieux qui vous remue le cœur...

Il s'était mis à genoux sur le tapis devant sa mère, comme quand il était tout petit, et qu'il désirait ardemment obtenir une faveur. Et la baronne, avec un sourire qu'elle ne pouvait dissimuler, regardait complaisamment ce beau garçon courbé à ses pieds. Promenant à petits coups discrets ses doigts dans la chevelure de son fils, elle pensait: "Il me dit qu'il aime cette jeune fille, mais elle aussi elle doit l'aimer. Comment ne l'aimerait-elle pas? Si bon, si généreux, si tendre, si gentil! Et il est là au désespoir devant moi, il avoue qu'il ne se consolera jamais, si on le force à ne plus s'occuper d'elle... Mais par quel moyen ramener son père qui est buté à refuser, et qui s'entêtera si on veut lui forcer la main... Ah! la terrible complication! Et par quelle fatalité cet affreux révolutionaire a-t-il une fille si séduisante?"

— Voyons, Henri, tu crois que si tu faisais un beau voyage... Tu parlais d'aller en Egypte, l'été dernier... Cela te distrairait... On te choisirait d'agréables compagnons...

— Tu ne peux vouloir m'envoyer mourir de chagrin loin d'ici? demanda le jeune homme avec émotion. Me séparer de toi, au moment où je serais si malheureux, où j'aurais tant besoin de ta bonté et de ta tendresse... Oh! non! Si je dois souffrir, au moins que

ce soit près de ceux qui sauront me plaindre, sinon me consoler...

Les derniers mots s'étranglèrent dans sa gorge, et, gagné par les larmes, Henri montra à la baronne un visage si bouleversé qu'elle prit dans ses bras cet enfant adoré et se mit à pleurer avec lui. Sentant qu'li était à moitié de la victoire, l'amoureux de Gilberte redoubla ses efforts et parlant, la tête sur le sein maternel, comme si, tout près de ce tendre cœur, ses arguments dussent le toucher plus aisément, il dit:

— Qu'est-ce que je te demande ? De la voir seulement, de lui parler, de ne pas me condamner sans savoir si je suis excusable... Elle te charmera, j'en suis sûr, comme elle m'a charmé. Il est impossible que tu ne te rendes pas compte qu'elle n'est point née pour vivre dans le milieu où elle se trouve... Qu'importe son père ! Il ne faut voir qu'elle. Une femme prend le nom de son mari, elle se transforme en un instant. La nature l'a voulu, la loi l'exige, l'amour le facilite... Oh ! chère mère, vois-la seulement, parle-lui, et tu deviens mon alliée, et je suis sauvé, car t'ayant pour moi, je suis bien sûr de triompher de papa... Est-ce que tu n'as pas obtenu de lui tout ce que tu as voulu ?

La baronne sourit au travers de ses pleurs.

— Ah ! serpent, comme tu m'enlaces, comme tu sais être éloquent lorsqu'il s'agit de tes amours... Je ne t'avais jamais entendu en dire si long... Mais tu t'abuses et tu me flattes... Ton père a sa volonté et je ne prétends pas la vaincre. Il faudra qu'il revienne de lui-même... Et comment l'y amener ?

— Nous nous y emploierons... Mais tu verras ma Gilberte ?

— Ta Gilberte !... répéta la baronne avec un peu de jalousie. Enfin !... Il faut s'habituer à ne plus être que la seconde dans ton cœur...

— Oh ? la première toujours, chère maman, non seulement dans mon cœur, mais aussi dans le sien... Elle t'adorera quand elle te connaîtra... Et, toi-même, tu verras quelle fille délicieuse tu trouveras en elle...

— Eh bien ! je verrai ta Gilberte... Mais où et comment ?...

Henri devint grave. Il se releva et s'assit d'un air pensif :

— Il faudra prendre des précautions extrêmes et me laisser préparer le terrain, car je ne puis de but en blanc, vous mettre en présence l'une de l'autre... Gilberte ignore mon vrai nom.

— Comment, tu l'as trompée ?...

— Il le fallait bien ! Me vois-tu paraissant devant M. Courcier comme le fils de mon père. Il ne m'aurait pas toléré chez lui pendant une minute... Roméo entrant sans masque chez le vieux Capulet... La pièce était finie tout de suite... Et on y perdait de la bien jolie musique.

— Tu ris, méchant garçon... Plût à Dieu que tu eusses été mis à la porte, nous ne serions pas aujourd'hui dans un pareil embarras... Mais comment t'appelles-tu, chez ce buveur de sang ?

— Gervais. Henri Gervais...

— Mais comment t'es-tu arrangé pour pénétrer

dans la maison sans éveiller les soupçons du père et la défiance de la fille?

— J'ai pris le père par son faible: la politique... Quant à sa fille...

— Tu l'as enjôlée, comme moi, tout à l'heure...

— Oh ! non, maman, je ne lui ai jamais dit un mot qu'elle ne dût pas entendre. Je l'aime trop pour ne pas la respecter... Je ne lui ai jamais avoué que je l'aime. Elle ne le sait pas... A moins qu'elle ne l'ait lu dans mes yeux...

— Le livre est assez grand ouvert ! Eh bien ! je te laisse agir, je verrai cette jeune fille quand tu voudras.

Henri ne remercia pas sa mère, il lui sauta au cou et l'embrassa de façon à la payer de son sacrifice. Puis, jugeant qu'il avait obtenu tout ce qu'il pouvait souhaiter pour l'instant, il se disposa à aller rue Spontini pour y livrer un autre assaut beaucoup plus grave et dont le succès était beaucoup moins assuré.

Avouer à sa mère qu'il aimait Gilberte et qu'il s'était présenté chez M. Courcier sous un faux nom n'offrait que peu de difficultés, mais à éclairer Gilberte sur sa véritable identité, sur sa situation réelle, à déclarer qu'il l'avait trompée, ainsi que son père, ne courait-il pas de terribles risques ? Il s'en rendait compte et cependant il ne reculait devant aucun des obstacles qu'il lui fallait surmonter. Il était bouillant d'ardeur, plein de confiance et animé par un désir qui lui eût fait escalader les murailles sans échelle, franchir d'un bond les précipices. Il savait trouver Gilberte seule: c'était l'heure où Courcier pontifiait à la buvette, ou taillait des croupières au gouvernement

dans les commissions. La vieille Rosalie, qui voyait Henri en confiance avec le père, ne devait pas faire de difficultés pour le laisser pénétrer auprès de la fille.

Il arriva tout d'un élan et, sans avoir bien préparé son discours, il se trouva en présence de celle qu'il aimait. Elle sortit de sa chambre pour le recevoir dans le salon, sans l'ombre d'une appréhension. Le sourire par lequel elle accueillit le trompeur était plein de confiance. Seulement elle lui demanda tout de suite :

— Est-ce que c'est papa qui vous envoie ?

Il rougit à cette question, qui lui montrait si bien tout ce que sa façon d'agir vis-à-vis de la jeune fille avait de condamnable, mais il répondit bravement :

— Non, mademoiselle, je n'ai pas encore vu aujourd'hui monsieur votre père...

— Alors vous pensiez donc le rencontrer ici ?

— Non, je savais au contraire qu'il n'y serait pas...

La physionomie de Gilberte changea, une inquiétude attrista son regard, et, comme souffrant d'avoir à blâmer celui qu'elle eût tant voulu n'avoir qu'à approuver, elle dit avec fermeté :

— Alors comment se fait-il que vous y veniez ?

Henri hocha la tête avec mélancolie. Il se trouvait dès le premier instant aux prises avec les difficultés qu'il prévoyait. Il espérait avoir un peu plus de temps pour préparer Gilberte à ses embarrassants aveux. Mais il était aussi courageux qu'elle et il ne recula pas.

— C'était vous que je désirais rencontrer. C'est à vous que j'ai besoin de parler...

Elle s'épargna les simagrées ingénues, elle ne minauda pas la pudeur, elle était femme par l'intelligence et par le cœur, elle se sentit assez forte de sa vertu réelle pour entendre ce qu'Henri prétendait lui dire. Elle s'assit, et d'un geste, très simplement, lui montra un siège. Et dans le petit salon de ce modeste logis, en face de la solitude du jardin, ils restèrent une seconde en présence, oppressés par le silence, et sentant bien que les paroles qui allaient s'échanger décideraient de leur vie. Enfin Henri fit un geste de résolution, comme s'il se jetait dans un précipice, et dit d'une voix entrecoupée :

— Mademoiselle Gilberte, il faut que vous me pardonniez : votre père et vous, je vous ai trompés... Oui, j'ai abusé de votre confiance... Je ne m'appelle pas Gervais, je ne suis pas un révolutionnaire fanatique, tout ce que vous savez de moi est faux, et je m'en accuse bien humblement.

Un flot de sang monta au visage de la jeune fille, des larmes brillèrent dans ses yeux, elle respira avec effort comme si les battements de son cœur s'arrêtaient, et avec une douleur qu'elle ne cherchait pas à cacher :

— Mais pourquoi, monsieur, toutes ces tromperies ? Quelles raisons aviez-vous d'abuser des gens de qui vous ne pouviez rien attendre : car nous sommes pauvres et sans influence. Nous vouliez-vous du mal, à mon père ou à moi ?

Henri joignit les mains, suppliant :

— Oh ! vous ne le croyez pas !

Elle répondit avec simplicité :

— Non! j'aurais de la peine à la croire. Alors quel était donc votre projet ?

Il fixa sur elle ses yeux pleins de tendresse, puis de sa voix la plus pénétrante et cependant d'un ton un peu bas pour ne pas effaroucher la jeune fille, il dit:

— Mon projet unique était de me rapprocher de vous, de vous voir, de vous parler, de me mêler à votre existence, de ne pas demeurer étranger à vos joies et à vos peines, et cela, Gilberte, parce que je vous aime, et qu'il ne m'était plus possible de vivre sans vous aimer.

Elle devint pâle et sans une parole de protestation ou de reproche, sans gestes, sans appels, avec une dignité parfaite elle se leva et se dirigea vers la porte. Il y fut plus promptement qu'elle, et se plaçant résolument devant la sortie, le visage brûlant d'émotion:

— Je vous en supplie, ne sortez pas. Si vous me quittez en ce moment, sans que j'aie le moyen de m'expliquer, de me disculper, de vous convaincre, d'obtenir votre indulgence, sinon votre pardon, je suis perdu, nous ne nous reverrons jamais, et c'est me tuer! Gilberte, par grâce, entendez-moi seulement. Que pouvez-vous craindre ? N'êtes-vous pas sûre de mon respect ? Doutez-vous de ma sincérité ?

Elle ne répondit pas, mais elle leva sur lui des yeux si tristes qu'il frémit de douleur:

— Oui, je vous ai déjà menti! Voilà ce que vous pensez et que vous avez la générosité de ne point me dire. Mais maintenant est-ce que vous croyez que je trompe, lorsque je m'accuse ? Quel intérêt y aurais-je ? Vous ne me jugez pas fou ? Et si je risque de

m'aliéner à jamais votre bienveillance, en me montrant tel que je suis, en racontant tout ce que j'ai osé, c'est que je veux mettre fin à une situation qui n'est digne ni de vous ni de moi. J'aurais pu continuer à venir ici, bien tranquille et bien heureux, si j'avais conservé le silence, mais j'ai tantôt promis à ma mère de ne plus dissimuler, voilà pourquoi je risque, en ce moment, une partie si dangereuse pour moi...

De tout ce qui venait de lui être déclaré avec tant de véhémence, une seule chose frappa très nettement l'esprit de Gilberte au milieu du trouble extrême qui s'emparait d'elle, c'est qu'Henri était d'accord avec sa mère pour faire cette suprême démarche. Sans le juger, elle le trouva moins coupable, moins audacieux, par l'effet de cette intervention tutélaire de la famille dans leur débat. Elle revint, à pas lents se rasseoir près de la cheminée, et relevant soudain le front par un mouvement gracieux et mutin :

— Mais, comment vous appelez-vous, car il faut enfin que je sache qui vous êtes ?

Il dit avec humilité, pour la première fois, ce nom, véritable clef d'or, qui dans la vie ordinaire lui ouvrait toutes les portes et lui conciliait tous les bons vouloirs :

— Je m'appelle Henri Trésorier. Mon père est l'ennemi du vôtre.

Elle hocha la tête et dit :

— Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous vous cachiez de nous.

— Vous voyez que mes motifs étaient bien impérieux, reprit Henri avec vivacité, et que je ne pouvais

agir autrement que je n'ai fait. Prononcer mon nom devant votre père, c'était mettre fin à une intimité qui me semblait bien douce, et les circonstances seules m'ont réduit à tromper. Oh ! je vous l'assure ce n'est pas mon goût, et, de ma vie, je n'avais, jusque-là, dissimulé la vérité.

Elle eut un demi-sourire, puis non sans douceur :

— C'est donc moi qui suis cause de la faute ? Alors il est juste que j'en prenne ma part...

— Oh ! vous l'avez déjà prise, puisque je vous ai chagrinée, effrayée, moi qui aurais tant voulu n'intervenir dans votre vie que pour y apporter de la joie...

— Hélas ! Pourquoi ne vous êtes-vous pas détourné de moi, dès le premier instant ?...

— Il était trop tard, quand j'ai su qui vous étiez...

— Ne le saviez-vous donc pas, quand nous nous sommes rencontrés à Toulon ?

— Je ne l'ai appris que le soir, après vous avoir vue tout le jour, après avoir causé, ri, dansé avec vous, en pleine liberté d'esprit et de cœur... Bouleversé par la révélation si inattendue qui m'était faite, je suis parti, sans même m'approcher de vous pour un adieu, bien résolu à ne plus vous revoir, comprenant toutes les impossibilités que présentait l'hostilité de nos deux familles... Et vous voyez comme j'ai été conséquent avec moi-même... Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que je logeais près de vous, passant des heures à vous regarder marcher dans les allées de votre jardin... C'était mon seul bonheur...

Elle leva sur lui ses beaux yeux et dit doucement :

— Je m'en doutais un peu... Aussi ai-je quelquefois prolongé mes promenades...

Il poussa un cri de joie et saisissant la main de la jeune fille :

— Oh ! Gilberte ! Vous avez donc l'indulgence de m'excuser, vous ne me repoussez plus, vous voulez donc bien me permettre de vous aimer ?

Elle se dégagea, puis avec une grâce un peu moqueuse :

— D'abord, il faut que je sache si vous le méritez : racontez-moi ce que vous avez dit à votre mère ?...

— Eh bien ! depuis quelque temps, chez moi, on avait remarqué que toutes mes habitudes étaient changées, et aussi un peu mon caractère...

— Vous deveniez méchant ?

— Non ! J'étais préoccupé et triste... Mes parents s'inquiétaient, lorsque le hasard fit qu'au lendemain de ce bal du ministère du Commerce, où nous avions tant dansé ensemble et si agréablement, — croyez que je parle pour moi...

— Oh ! j'étais de moitié dans le plaisir... Cette soirée est un des meilleurs souvenirs de ma vie si calme et si uniforme.

— Le lendemain donc, mon père fut prévenu par un de ses collègues qui connaissait M. Courcier...

— De là, interrogatoire fâcheux...

— Et explication franche de ma part... Oh ! je brûlai mes vaisseaux, je dis tout : le passé, le présent, et j'attaquai même l'avenir... Je déclarai à mon père que je vous aimais, que je n'avais jamais aimé que

vous, et que ma seule et chère ambition était de faire de vous ma femme...

Gilberte rougit, mais son regard ne se baissa pas. Elle demeura grave, pressentant bien toutes les difficultés de l'entreprise et doutant même, au fond d'elle-même, qu'on pût les surmonter. Cependant elle était contente de l'attitude d'Henri. Elle le trouva brave, loyal tel qu'elle avait rêvé dans le secret de ses pensées celui qu'elle pourrait aimer. Comme elle gardait le silence, inquiet de son attitude préoccupée et morne Henri lui demanda :

— Et vous, Gilberte, consentirez-vous à m'accepter comme mari ?...

Elle lui tendit la main d'un mouvement résolu, et souriant avec une profonde tendresse :

— Nous aurons bien de la peine à réunir nos deux cœurs, dit-elle ; car, si vous avez eu à subir de la part de votre père une résistance dont vous ne me parlez pas, sans doute pour ne pas m'affliger, j'aurai moi, à lutter terriblement contre le mien vous le savez, et je ne vous apprends rien de nouveau. Mais si vous m'aimez fidèlement peut-être pourrons-nous triompher de tous les obstacles et alors je vous promets, oh ! oui, de toute mon âme ! que je vous dédommagerai par mon affection de ce que vous aurez enduré pour l'amour de moi.

Ils se regardèrent, très émus par la solennité des paroles échangées. Ils se tenaient debout, en face l'un de l'autre, les yeux brillants de larmes mais très heureux et très confiants. Henri attira doucement Gilberte à lui et, sans qu'elle résistât aucunement, il

effleura de ses lèvres le front de la jeune fille. Ce fut chaste et grave comme un engagement. Et ils le jugeaient tel, car Henri dit aussitôt:

— Maintenant, Gilberte, vous êtes à moi et vous ne serez qu'à moi.

Elle baissa la tête en signe d'acquiescement et répondit simplement:

— Oui.

— Eh bien! reprit Henri, écoutez à présent tout ce que je dois encore vous apprendre. Le résultat de l'entretien que j'ai eu avec ma mère n'a pas été sans importance. J'ai obtenu qu'elle vous verrait, qu'elle vous parlerait. Vous jugez combien je tenais à ce qu'elle s'y décidât. Vous mettre en présence, c'est pour moi la moitié du succès. L'influence de ma mère est immense. Quand vous l'aurez gagnée à notre cause, et c'est immanquable avec votre charme et sa bonté, nous serons inattaquables du côté de mon père. Restera le vôtre... Ah! Gilberte, si j'étais aussi sûr de vous voir triompher de ses résistances...

— Il m'aime tendrement...

— Mais il est terriblement aveugle, quand ses opinions sont en cause!... Et Dieu sait qu'il va être mis à une rude épreuve! Comment prendra-t-il ma métamorphose? Il avait ouvert ses bras à un socialiste... Ne va-t-il pas fermer sa porte au fils d'un ami des Princes?... Car, ma Gilberte, je suis de ceux qu'il rêve de supprimer...

— En théorie. Car dans la pratique il est bien incapable de vouloir du mal à qui que ce soit... Pauvre père! Il a toujours été de ceux qui ont pâti, et ne

sera, je le crois bien, jamais de ceux qui pourront opprimer...

— Enfin il aurait accordé, sans hésiter, sa fille à Henri Gervais... Mais il la refusera tout net à Henri Trésorier...

— Oh! qu'il va être contrarié d'apprendre qui vous êtes!

— Vais-je l'attendre pour le lui révéler moi-même?

— Gardez-vous-en bien. Dans le premier moment, il pourrait s'emporter en paroles inoubliables... Après avoir réfléchi il sera plus modéré et plus maniable... Je le connais bien, je l'ai tant de fois calmé dans ses colères, et consolé dans ses déceptions... Ah! quel dommage que vous n'ayez pas été vraiment Henri Gervais, tout se serait arrangé si facilement!

Il sourit et dit:

— J'espère, ma chère Gilberte, que vous trouverez plus tard quelque avantage à ce que je sois le fils de mon père...

Elle hocha soucieusement la tête:

— J'entends ce que vous voulez dire: vous serez très riche. C'est justement là ce qui me trouble et m'attriste. Si vous étiez un pauvre garçon, comme je suis une pauvre fille, je saurais mieux imposer ma volonté de vous appartenir... Je paraîtrais n'avoir d'autre mobile que mon affection pour vous... Tandis que votre fortune me gêne un peu... On pourra croire que je suis une ambitieuse et je me sentirai moins libre pour défendre mon bonheur.

— Prenez-moi riche, comme vous m'auriez pris pauvre, Gilberte, dit-il tendrement. Ce n'est pas de

ma faute s'il y a tant d'argent dans ma maison. Je n'ai rien fait pour le gagner: je ne suis pas très bon homme d'affaires, et je n'en aurais eu guère besoin, car je suis très simple, mais je vous promets que j'en donnerai beaucoup par vos mains à ceux qui souffrent, afin de me faire pardonner d'en posséder plus qu'il n'est juste.

Il se mit à rire et dit:

— Je voudrais que votre père fût là. Il verrait que je suis encore un peu socialiste!

— Oh! vous êtes généreux et bon, et tout ce que je vous entends dire me plaît... Mais voilà qu'il est tard, il faut vous en aller, car mon père pourrait rentrer, et je serais fâchée qu'il vous trouvât ici... Mais puisque votre mère désire me voir, comment ferai-je pour la rencontrer ?...

— Seriez-vous effrayée de venir demain, rue de Presbourg, dans la journée, avec votre Rosalie ?...

— Intimidée un peu, mais effrayée, non...

— Alors je vais annoncer votre visite et maman vous attendra... Ajournez votre explication avec M. Courcier jusqu'à demain soir, si c'est possible, afin d'avoir toute votre liberté d'esprit dans la journée.

— Comme vous êtes préoccupé de l'effet que je puis produire!

— Si rien ne vous trouble, si vous êtes vous-même, oh! je suis bien tranquille, vous obtiendrez tous les suffrages.

— Est-ce que votre père sera là?...

— Non. Jamais dans la journée.

— Et vous?

— Moi, je trouve plus convenable de ne pas paraître. Vous vous trouverez seule avec maman... Et vous verrez, ma Gilberte, quelle femme exquise et adorable... Encore bien belle, quoique son grands fils la vieillisse un peu... Mais surtout gracieuse et bienveillante... Vous l'aimerez, j'en suis sûr... Et elle vous aimera...

Gilberte sourit, et montrant à Henri la pendule :

— Allons, monsieur, il faut vous en aller.

— C'est vrai. Je resterais là jusqu'à ce soir, si vous ne me renvoyiez pas... Je ne m'aperçois pas que le temps passe, tant il m'est doux de rester auprès de vous... Ne plus vous quitter, Gilberte, jamais, jamais ! Ce sera un tel bonheur que je me demande si nous parviendrons à le réaliser.

— Vous doutez déjà du succès ?...

— A force de le désirer.

— Homme de peu de foi, et surtout de peu d'obéissance : il faut partir...

— Oui, et je ne puis m'y décider. Si une fois sorti d'ici j'allais n'y plus rentrer et ne plus vous revoir ?... J'ai le cœur serré comme par l'appréhension d'un malheur.

Elle fixa sur lui ses yeux calmes et francs :

— M'oublieriez-vous donc, si vous ne me revoyiez plus ?...

— Non, Gilberte, mais je serais bien malheureux.

— Moi aussi, je serais bien malheureuse, de mon chagrin et du vôtre... Peut-être consentirais-je à souffrir si je souffrais seule... Mais savoir que vous souffrez, comme moi et à cause de moi, me

donnerait, il me semble, le courage de tout braver pour mettre fin à votre peine... Aussi ne doutez plus... Si vous m'aimez vraiment, rien ne pourra nous séparer que notre volonté même.

— Je vous aime.

— Au revoir, alors.

— Au revoir.

Ils se serrèrent longuement la main et il sembla que dans cet enlacement de leurs doigts frémissants ils échangeaient leurs deux cœurs.

VIII

L'orage que Gilberte et Henri avaient résolu de retarder jusqu'au lendemain soir, après la visite rue de Presbourg, éclata à l'improviste le jour même. Comme Courcier revenait à six heures de la Chambre, rien qu'à son pas saccadé, à sa façon brusque de fermer les portes, la jeune fille devina que son père n'était pas dans son état d'esprit ordinaire. Du reste, à peine entré dans son cabinet, pour poser des dossiers, il en ressortit et passa dans le salon. Il ne prit pas le temps de dire bonsoir, et s'adossant à la cheminée d'un air tragique, il s'écria :

— Eh bien ! mon enfant, j'en ai appris de belles, aujourd'hui ! Vraiment on a beau être un vieux routier, en avoir vu de toutes les couleurs et se tenir sur la défensive, on est exposé malgré tout aux pires surprises !... Notre voisin, ce jeune homme, ce Gervais, qui se disait si bon républicain, qui subventionnait mon journal, et qui se faisait mon disciple, mon séide... Ah ! Ah ! sais-tu ce qu'il est ?

Gilberte pâlit de douleur et d'inquiétude, d'une voix qui s'étranglait, elle répondit :

— Mais, papa...

— Non, tu ne peux t'en douter ! La réalité dépasse toute croyance, toute imagination. C'est à se demander si l'on rêve... Ce jeune homme ne s'appelle pas Gervais, c'est un réactionnaire forcené, il n'a mis le

Parti Révolutionnaire à ma disposition que pour me perdre, il ne s'est attaché à moi que pour m'espionner... C'est un mouchard, une canaille, et pour tout résumer, le fils de mon pire ennemi : le baron Trésorier.

Gilberte fit un " oh " qui pouvait aussi bien passer pour une protestation que pour un blâme et, tremblante, ne bougea pas. Son père marchait à grandes enjambées, menaçant le plafond de ses bras furieusement agités :

— Comprend-on une pareille aventure! Et j'ai donné dans toutes les histoires de ce scélérat, comme un imbécile! Il avait l'air si naïf, si convaincu, et puis il payait. Imagine-t-on une chose pareille! Il payait! Je l'ai vu sortir trente mille francs de sa poche, comme je montrerais dix sous... Et pourquoi? Oui, pourquoi ? Evidemment pour m'embarquer dans quelque mauvaise affaire et me perdre! Tu penses bien qu'on ne donne pas trente mille francs comme ça, pour rien, pour le plaisir de les dépenser... Un matin, je me serais réveillé garrotté, à la merci de ces ignobles royalistes, et ils auraient essayé de me faire trahir mon parti! Ah! ils ne me connaissent pas! La mort, plutôt! oui, la mort!

Il était devenu pourpre et sa large barbe hérissée par la fureur dardait en avant ses pointes tremblantes. Il fit un geste à la Danton et éclatant d'un rire féroce :

— Ah! mais, j'ai découvert la mine! Maintenant, qu'ils y viennent : ils trouveront à qui parler!

Il se sentit un peu soulagé par cette sortie furieuse,

et marcha moins brusquement, sans vociférer. Alors Gilberte se hasarda à lui demander :

— Mais comment as-tu appris...

— Oh! de la manière la plus simple... J'avais su qu'à la préfecture de police on s'était ému du grand article que j'ai publié, il y a deux jours, sous ce titre : *La Révolution et les agents provocateurs*... Aujourd'hui, j'ai rencontré le petit Marvéjouls, attaché au cabinet du préfet, qui m'a arrêté dans la galerie de la Paix et m'a dit : Eh bien! Courcier, c'est donc la guerre à mort que vous nous avez déclarée? — Oui, ai-je répondu, vous le savez bien, point de trêve. Il a repris : Ce n'est pas gentil. Vous abusez de notre complaisance, car si nous voulions vous couler, nous le pourrions d'un mot! — Comment, me couler! — Oui. Il nous suffirait de faire publier par nos amis d'où et de qui vient l'argent de votre journal! Alors, tu me connais, le sang me monte à la tête et je me mets à crier: Il ne vient pas de chez vous, toujours. Non! Pas de fonds secrets, avec moi! Je ne mange pas de ce pain-lá! — Il se met à ricaner, ce petit imbécile, et me riposte: Vous aimez mieux l'argent des jésuites et des orléanistes. Je bondis: — Expliquez-vous, ou sinon. — Alors il me lâche que mon commanditaire ne s'appelle pas Gervais, mais Trésorier, qu'il est ceci, qu'il fait cela... toutes choses que je savais aussi bien que lui, et il me laisse pétrifié au pied du buste de Mirabeau, qui avait l'air de se ficher de moi! Voilà comment j'ai appris! A-t-on idée d'une combinaison aussi tortueuse et aussi perfide! Des jésuites, oui, il avait raison, Marvéjouls, et des

orléanistes! On reconnaît leur marque de fabrique! Mais ça ne se passera pas en conversation et lorsque Gervais, ou plutôt le jeune Trésorier me tombera sous la main, il apprendra s'il est permis de se moquer impunément d'un disciple de Blanqui!

— Mais, mon père, reprit Gilberte doucement, est-il sûr que M. Trésorier ait eu des projets aussi machiavéliques ?... Peut-être la vérité est-elle beaucoup plus simple qu'on ne te l'a dit et que tu ne le crois...

Courcier s'arrêta brusquement et se plantant devant sa fille, l'œil sévère et le sourcil froncé :

— Qu'est-ce que signifient ces paroles ?... Explique-toi, sans réticences... Saurais-tu quelque chose ?... Ce Gervais t'aurait-il parlé ?

— Oui, mon père... Aujourd'hui même...

— Et il t'a dit ?...

Gilberte demeura silencieuse, mais son silence était si plein de révélations que Courcier en un instant fut au fait et vit se déchirer les voiles. Toute la conduite d'Henri lui fut expliquée. Elle devint claire, logique, rationnelle, mais elle n'était pas plus satisfaisante pour le père de famille et tout aussi compromettante pour l'homme politique. Après un instant de réflexion, pendant lequel toute cette situation se développa jusque dans ses plus extrêmes conséquences, Courcier jugea nécessaire d'interroger sa fille. Il demanda avec beaucoup de calme :

— Ainsi, c'était pour toi qu'il s'était rapproché de nous ?

— Oui, mon père.

— Eh bien! mon enfant, pour changer de but, la

conduite de ce jeune homme n'en est pas moins répréhensible, car en plus du tort que son ingérence dans mes affaires peut me causer à moi, il y a le tort que son intrusion peut te causer à toi-même. Mais est-ce qu'il a eu l'audace de te déclarer ses sentiments ?...

— Il l'a bien fallu. Je dois dire qu'il s'est expliqué avec une convenance parfaite...

— Et quelle a été sa conclusion ?

— Mais, mon père, la seule qui fût admissible: il m'a exprimé son désir de m'épouser...

Il s'écria avec fureur:

— Toi! La fille de Courcier, épouser cet aristocrate ?

— Est-ce que vous vous y opposeriez, mon père ?

— Je n'aurai pas besoin de m'en mêler pour que ces beaux projets tombent à l'eau, dit Courcier amèrement. Tu verras ce qu'en pensera la famille Trésorier! Gilberte Courcier, la belle-fille de Madame la baronne ?... Une femme qui a des armoiries sur les panneaux de sa voiture, qui est l'amie de la mère du prétendant et qui préside l'œuvre de la Propagande du Sacré-Cœur. Ah bien! ma pauvre enfant, tu apprendras ce que nous sommes pour ces gens-là! Leur fils, un petit Trésorier, mais ils lui cherchent une princesse. Sais-tu que le baron a plus de douze cent mille francs de rentes, gagnées à la Bourse à faire suer la pièce de cent sous, ce qui du reste est bien le métier le plus dégradant qui existe ! Et tout cet argent serait pour la fille de Courcier ? Allons donc ! D'abord je ne le voudrais pas ! Mais je

n'aurai pas la peine de refuser: on ne nous offrira rien !

— Alors, mon père, que signifieraient les paroles de M. Trésorier et que cacherait sa demande ?

— Un piège ! Un piège ignoble et usé à force d'avoir servi. Celui de tous les séducteurs qui promettent le mariage avant, et qui, après... Mon enfant, je t'ai donné une éducation virile, tu connais les difficultés et les dangers de la vie, j'ai voulu fortifier ta vertu de clairvoyance... Je puis donc parler sans te blesser... N'aie aucune confiance dans les promesses qui t'ont été faites... Ce sont autant de mensonges... Propos de roué, subterfuges d'ancien régime... Ce jeune gentilhomme a daigné remarquer une fille du peuple, et, vis-à-vis de cette petite prolétaire, tout est permis, ce sont jeux de seigneur !... Prends garde, ne te laisse pas convaincre, tu n'aurais pas assez de larmes pour pleurer ta déception... Du reste, je suis averti et je me charge de mettre en route ce galant hobereau, s'il ose seulement passer devant la maison. Et, aussi vrai que tous les hommes sont égaux, le jour où je l'attrape je lui casse les reins !

Gilberte aurait pu, pour ramener son père à un sentiment plus juste de la situation, lui révéler les intentions de M^me^ Trésorier, mais elle jugea sage de ne rien dire. Etant donné son état d'esprit, Courcier ne pouvait qu'apprécier fâcheusement l'intervention rassurante pourtant de la baronne. Qui sait même s'il ne se serait pas opposé à l'entrevue projetée et n'aurait pas ainsi rendu très improbable la réalisation

des projets formés par Henri. La jeune fille fit ce qu'elle avait l'habitude de faire quand son père, mécontent de son sort, aigri par le succès d'un camarade, ou exaspéré par ce qu'il considérait comme un passe-droit, fulminait rageusement, dépensant sa colère en paroles violentes. Elle tendit le dos à l'orage et le subit sans se plaindre. Elle avait une occupation délicieuse qui lui permettait de ne plus prêter attention aux amères amplifications de son père: elle repassait dans son souvenir cette heure charmante pendant laquelle Henri lui avait avoué son amour. Elle voyait le visage ému du jeune homme. Elle écoutait ses caressantes paroles, elle notait ses gestes, ses impatiences, ses accablements, le contemplait à genoux devant elle et sur sa main sentait encore la douceur de ses lèvres. Courcier pouvait tonner, menacer, elle ne l'entendait plus. Elle était partie dans les espaces enchantés du rêve, emportée sur les ailes de son caprice heureux.

Le lendemain, à deux heures, M^me^ Trésorier était dans son petit salon, au premier étage, celui où elle ne reçoit que les intimes et où sont ses célèbres collections d'ivoires chinois, la *Vierge* d'Holbein et le *Saint Michel* de Francia, lorsque sa femme de chambre, qui avait reçu des ordres, vint prévenir discrètement que M^lle^ Courcier était là. La baronne donna ordre de l'amener et, non sans une émotion qui l'étonna elle-même, car son grand usage du monde l'avait déshabituée depuis longtemps de semblables agitations, elle attendit l'apparition de la jeune fille. Mise avec simplicité, mais non sans élégance, déli-

cieusement coiffée d'une petite capote noire qui mettait en valeur son teint rose et ses cheveux blonds, Gilberte s'avança d'un air timide qui ajoutait à sa grâce. Son sourire un peu inquiet semblait implorer, mais ses yeux limpides et doux rayonnaient déjà d'espérance.

Mme Trésorier marcha de deux pas audevant de la visiteuse, lui tendit la main et l'attirant vers un canapé, la fit asseoir auprès d'elle, la couvrit de son regard attentif comme pour la pénétrer intimement, puis d'une voix qui rappela à la jeune fille le timbre de celle d'Henri :

— Je vous remercie, Mademoiselle, d'avoir pris la peine de venir à moi, je suis bien heureuse de vous voir, de causer avec vous, car tout inconnue que vous me soyez, de très près cependant, vous devez vous en douter, vous me touchez au cœur...

— Oui, Madame, je le sais, dit Gilberte, et croyez que c'est avec confiance que je m'approche de vous, protégée que je suis par une affection à laquelle vous ne pouvez rester indifférente.

Pendant qu'elle parlait, Mme Trésorier l'observait et admirait la naturelle distinction de la jeune fille. Aucune dissonance dans ses paroles, le ton répondait à la forme, sa tenue était exquise, point de gestes et une placidité de physionomie qui annonçait une conscience claire et un esprit droit. Cette petite est vraiment extraordinaire, pensa la baronne. Quel miracle a fait pousser ce lis princier sur le terreau démocratique du citoyen Courcier ? Nos filles de bonnes maisons ont souvent une tournure et des

façons de giletières. Et voici cette petite plébéienne qui ne paraîtrait déplacée que chez son père ! Je ne m'étonne plus de l'ardeur de mon diable d'Henri: son amoureuse est ravissante. Mais voyant que la jeune fille restait un peu décontenancée par ce silencieux examen, elle reprit le conversation :

— Quel âge avez-vous, mon enfant ?

— Vingt ans, Madame.

— Et vous vivez seule auprès de Monsieur votre père ?

— Oui, Madame, avec la vieille bonne qui m'a élevée... J'ai eu le malheur de perdre ma mère étant toute petite... Mon père l'a remplacée de son mieux, et m'a aimée véritablement pour lui et pour elle... Nous ne nous quittons guère.

La baronne trouva bien que Gilberte fît l'éloge de Courcier, devant elle, et dans cette maison où l'on ne pouvait que lui être hostile. Elle vit cette petite fidèle et brave, et elle l'approuva du regard.

— C'est à cette circonstance qu'a été due, sans doute, votre présence aux fêtes de Toulon...

— Oui, Madame, mon père n'a pas voulu me laisser plusieurs jours loin de lui. Et c'est ainsi que...

Elle rougit et n'acheva pas, mais Mme Trésorier finit la phrase pour elle :

— Que s'est produite votre rencontre avec mon fils... Vous ne saviez pas l'un l'autre qui vous étiez... C'est ce qui a favorisé votre mutuelle sympathie...

Mme Trésorier sourit, puis très doucement :

— Mais je vous prête peut-être à tort des senti-

ments. Henri m'a dit qu'il vous aimait, je ne sais pas si vous aimez Henri...

Gilberte devint soucieuse, elle baissa la tête et avec une gravité mélancolique :

— Ce sera peut-être pour moi un très grand malheur. Mais il n'a pas dépendu de ma volonté de l'éviter.

Deux larmes coulèrent sur les joues de la jeune fille et la voix tremblante elle continua :

— Déjà, j'ai mécontenté gravement mon père, je ne suis pas sûre, Madame, de ne point vous déplaire. En tout cas, si vous m'accueillez avec tant d'indulgence, ce n'est pas de votre plein gré... Jugez si je dois avoir plus de joie que de tristesse, et dites s'il n'eût pas mieux valu, pour nous tous, que votre fils ne me connût jamais.

— Non, mon enfant, je ne le crois pas, répondit Mme Trésorier. Et tout ce qui dépendra de moi pour vous éviter un regret, je le ferai, je m'y engage. Par affection pour mon fils, j'étais disposée à vous accueillir favorablement, mais maintenant que je vous ai vue, que je vous ai parlé, que j'ai commencé à pénétrer dans votre pensée, je sens que vous allez me plaire pour votre propre compte... Si cela peut vous rassurer et vous réjouir, je vous le déclare en toute franchise : je vous trouve très gentille, Mademoiselle Gilberte, et si vous étiez la fille de n'importe qui, je ne verrais qu'avantage à ce que vous entriez dans ma famille... Ne protestez pas, ma mignonne, je ne veux rien dire contre M. Courcier... Je constate seulement que les affreuses dissensions politiques, qui se sont

élevées entre lui et nous, sont les seuls obstacles que nous aurons à surmonter, car pour le reste, question de monde, de fortune, cela ne compte pas à nos yeux et nous vous prendrions volontiers telle que vous êtes, avec votre jeunesse et votre beauté... Or, je sais bien à quoi j'amènerai mon mari, mais j'ignore ce que nous pouvons attendre de votre père ?

— Hélas! rien de bon, je le crains, Madame. Et cela me désole d'autant plus que je suis à même d'apprécier votre largeur d'idées et votre générosité de cœur!... Il est vrai qu'il m'a parlé dans le premier feu de sa colère contre votre fils et qu'il est facile à calmer. Cependant, la question est de celles qui le touchent au plus vif et sur lesquelles il est disposé à faire le plus de résistance.

La baronne eut un geste d'humeur et avec une commencement d'irritation :

— Il serait cependant plaisant qu'il se défendît là où nous capitulons et qu'ayant eu tant de torts à notre égard, il voulût encore se donner celui de nous tenir à distance.

— Vous voyez, Madame, dit Gilberte, comme le terrain sur lequel nous nous engageons est brûlant puisque déjà, vous, si bonne et si résolue à la conciliation, vous y perdez de votre calme.

— C'est vrai, mon enfant, et c'est fort ridicule à moi, dit la baronne déjà rasserénée. Est-il juste de vous faire une scène, á vous qui êtes l'innocente victime de toutes ces discordes, si vaines et si misérables !...

— Oh ! Madame, j'entendrais bien des remontran-

ces et j'accepterais bien des rebuffades, s'il en devait résulter une pacification finale. Je ne croirais pas trop payer un bon accord au prix de beaucoup d'ennuis... Mais je me vois bien impuissante à agir efficacement.

— Cependant votre père vous aime.

— Tendrement.

— Il vous a bien élevée...

— Je le crois, Madame, aux soins dont il m'a entourée; vous pouvez mieux que moi juger du résultat.

— Il est excellent, ou je me trompe fort. Eh bien! Ce père attentif et affectueux doit vouloir que vous soyez heureuse... Et, à moins qu'il ne mette le triomphe de ses principes, la satisfaction de ses rancunes, au-dessus de votre bonheur, il me semble qu'il lui sera difficile de vous priver d'un établissement que tous les parents souhaiteraient pour leur fille...

— Je l'espère, Madame.

— Enfin, ma chère enfant, jusqu'à présent il n'a pas contrarié vos idées? Il ne vous a imposé aucune des siennes?...

— Non, Madame, il m'a laissée absolument libre, il ne m'a jamais parlé ni politique, ni religion, me disant: "Je veux, quand tu seras grande fille, que tu puisses choisir en connaissance de cause et te décider pour ce qui te plaira le mieux..."

M^me^ Trésorier à ces mots parut envahie par une inquiétude soudaine. Elle fit entendre un "hem" nerveux, elle sourit, mais non plus avec expansion.

Une contrainte crispait les traits de son visage, elle eut l'air d'hésiter comme si elle craignait de formuler ce qu'elle avait dans l'esprit. Enfin elle demanda d'une voix un peu étouffée:

— Cependant il vous a laissé la faculté d'accomplir vos devoirs envers Dieu ?

Gilberte leva vers Mme Trésorier un regard où rayonnait la candeur et répondit simplement:

— Madame, j'avais un an, quand j'ai perdu ma mère, et de la religion j'ignore tout. A l'exception de ma vieille bonne, nul ne s'est jamais occupé de guider ma conscience. Je suis une ignorante complète. J'en rougis devant vous, mais je suis trop sincère pour vouloir vous le cacher.

— Quoi, s'écria Mme Trésorier avec stupeur, pas de religion, pas de croyance, l'indifférence absolue?... Mais, mon enfant, les petits sauvages que les missionnaires rencontrent dans les déserts n'ont pas l'âme plus fermée! Vingt ans! Et pas de religion, est-il possible ? Mais c'est un crime!

— Madame! supplia Gilberte dont les yeux s'emplirent de larmes.

— Pardonnez-moi, pauvre petite. Je m'anime... C'est que la surprise est si grande et si douloureuse pour moi!... Mais voyons, il n'est pas possible que vous soyez complètement hors de l'Eglise... Vous avez été au moins baptisée ?

— Oui, madame...

— Ah ! Le ciel soit loué ! s'écria Mme Trésorier avec soulagement. C'est déjà un sacrement ! Et vous n'êtes pas comme un petit chien ou un petit

chat ! Mais jusqu'à vingt ans, loin de la lumière, sans croyance bonne ou mauvaise.. Pas même hérétique !.. Enfin, tout peut se réparer !.. Voyons, racontez-moi et expliquez-moi..

— Il est bien certain, madame, que si ma pauvre maman avait vécu, j'aurais suivi sa religion sans que mon père y mît obstacle.. Elle était pieuse et papa la laissait libre de ses actions. Pour moi il aurait fallu qu'il rompît la neutralité, il ne l'a pas voulu..

— Et vous, ma chère petite, vous n'avez jamais demandé à faire votre première communion, à suivre le catéchisme, comme vos petites amies ?

— Je n'avais pas d'amies, Madame, j'ai toujours vécu très isolée... Mon père, qui est de province, ne nouait que des relations de politique ou d'affaires. Ce n'est qu'à quinze ans que j'ai eu des camarades, au lycée où j'allais comme externe pour compléter mon éducation.

— Au lycée ! s'écria la baronne en fixant sur Gilberte des regards consternés. Naturellement, cela ne pouvait manquer !.. Au lycée de filles !..et que vous a-t-on appris, dans cette maison mon enfant ?

— Oh ! ces dames étaient bien bonnes, dit la jeune fille, et tout ce qu'elles nous enseignaient était excellent.. Ce serait de l'ingratitude de ne pas le déclarer.

— Mais quels principes vous ont-elles donnés ? Quoi, l'école sans Dieu ! Des filles sans religion ! Mais quelles femmes deviendront-elles ? Et quelles mères ? Oui, ces malheureuses pourront à leur tour avoir des enfants et elles ne leur apprendront pas à joindre les mains pour dire leur prière, elles ne leur

montreront pas le ciel, elles ne leur parleront pas de la Vierge et de Jésus... Les plus beaux exemples de dévouement et de charité que la terre ait connus leur seront cachés... Ma chère petite, c'est monstrueux ! Non ! voyez-vous, il m'est impossible de discuter de pareilles choses avec calme... Ah ! je m'attendais à de bien grandes difficultés, à de terribles surprises, mais ce que je viens de découvrir dépasse tout ce que nous pouvions craindre... Pas de religion !... Mais au moins, voyons, dites, vous n'en avez pas horreur ?

Elle était revenue à Gilberte, elle l'avait presque prise dans ses bras, l'interrogeant avec une ardeur où déjà le prosélytisme avait sa part.

— Comment en aurais-je horreur ?... La tombe où dort ma mère porte une croix gravée dans la pierre et je m'agenouille toujours devant elle quand j'y vais porter des fleurs... La vieille Rosalie, lorsque j'étais toute petite et que je commençais à parler, m'avait appris une prière, la seule que je connaisse, pour demander que ma chère disparue reposât en paix... Cette prière s'adressait dans le ciel, à un maître que j'ignorais, mais que j'invoquais pour qu'il fût indulgent à celle que je regrette. Vous le voyez, Madame, la religion ne saurait m'inspirer d'éloignement, puisqu'elle a été mêlée à mes ferveurs instinctives et à mes plus tendres souvenirs.

— Dieu soit béni ! Nous vous sauverons donc, et vous n'en serez que plus chère à mon cœur. Mais, mon enfant, il faut que vous réfléchissiez à tout ce que nous venons de dire d'imprévu. Tout cela est grave et ne doit pas être traité légèrement. Une

modification morale considérable se présente à vous, et il faut que vous l'acceptiez, que dis-je, que vous la souhaitiez avec ardeur. Je ne veux pas vous parler plus longtemps, je craindrais de ne pas vous laisser assez de liberté...

M^me^ Trésorier avait repris tout son sang-froid, elle toucha de sa main blanche la joue de Gilberte et lui parlant très affectueusement :

— Ah ! païenne, vous n'avez jamais adoré que la nature... Et celui qui l'a créée vous est demeuré étranger... Mais à qui donc vos maîtres faisaient-ils honneur de son œuvre ? Au hasard ?

Gilberte sourit et un éclair de malice pétilla dans son regard :

— Oh ! le hasard, non, Madame. Qui pourrait le croire ? Mais des transformations successives de la matière...

La baronne lui mit la main devant la bouche et riant :

— Petit monstre ! Taisez-vous ! Vous blasphémez ! Hélas ! On ne leur parle pas de Dieu et on leur prêche Darwin ! Allons ! quittez-moi : nous n'avons que trop causé pour notre repos de ce soir... Espérons que notre repos de demain sera mieux assuré.

La baronne s'était levée et reconduisait Gilberte, lorsqu'en passant devant une de ses belles vitrines un objet attira ses yeux. C'était un petit livre couvert en maroquin violet, fleuronné d'or. Un fermoir en forme de croix serrait sa tranche jaunie. M^me^ Trésorier s'arrêta, ouvrit le meuble et prenant le volume, le tendit à la jeune fille :

— Tenez, mon enfant, je ne veux pas que vous partiez les mains vides... Emportez ce livre, il a une valeur historique que vous apprécierez, car il appartint à Mme Elisabeth, sœur de Louis XVI, et elle le lisait au Temple, en attendant la mort... Mais il a une bien autre valeur morale. C'est l'*Imitation* de Jésus-Christ... Lisez-le, vous y trouverez encore la trace des larmes de la noble martyre qu'il aida à souffrir avec résignation... C'est l'ouvrage le plus beau qui soit sorti de la main des hommes... Il vous apprendra à connaître celui qu'on vous a laissé ignorer.

Gilberte reçut le précieux volume d'une main un peu tremblante. Interdite elle balbutiait un remerciement, lorsque Mme Trésorier, l'attirant sur sa poitrine d'un mouvement maternel, l'embrassa avec tendresse. La porte s'ouvrit, la jeune fille toute troublée aperçut sur une banquette de l'antichambre la vieille Rosalie qui l'attendait, et adressant à la mère d'Henri un dernier geste d'adieu, elle s'éloigna.

IX

Caché derrière un rideau de la fenêtre de sa chambre, Henri avait assisté à l'arrivée de Gilberte. Il avait, le cœur palpitant, joui de ce spectacle délicieux pour lui : l'entrée de celle qu'il aimait dans sa maison. Cette première prise de possession, qui, dans sa pensée, devait être définitive, car il n'admettait pas que Mlle Courcier pût ne pas être à lui, il l'avait préparée et amenée avec une ténacité qui ne lui était pas habituelle. Son indifférence et sa mollesse s'étaient changées en décision et en hardiesse. Il se sentait prêt à la lutte et ne doutait point de la victoire. Écoutant le bruit étouffé des allées et venues dans l'hôtel, il se disait : La voilà qui monte le grand escalier, elle arrive au petit salon, elle entre et se trouve en présence de maman. Pourvu qu'elle ne soit pas trop effrayée ! Il eut beau prêter l'oreille, il n'entendit plus rien. Il marcha avec agitation pour tuer le temps, allant de la porte à la cheminée, l'œil à la pendule et constatant avec joie que l'entrevue se prolongeait. Au bout de trois quarts d'heure, un mouvement vague, le bruit d'une porte refermée, des pas légers dans le vestibule lui annoncèrent que la visite prenait fin. Il s'approcha de la fenêtre et, traversant la cour, accompagnée de sa vieille bonne, il vit repartir Gilberte. Elle marchait la tête un peu baissée, comme absorbée par de graves réflexions. Le concierge

ouvrit la petite porte près de la loge et Gilberte disparut. Henri, soudainement triste sans savoir pourquoi, resta devant la vitre regardant le sable de la cour, avec une sensation de froid au cœur. L'impression qu'il ressentit là fut si pénible qu'il voulut s'y arracher et que s'élançant hors de sa chambre, il courut chez sa mère.

La baronne était assise songeuse, au coin de la cheminée à la place où l'avait trouvée Gilberte. Elle leva la tête et voyant entrer son fils, devinant l'impatience qu'il avait de savoir :

— Elle sort d'ici, cher enfant... Hélas! qu'elle est charmante!

— Pourquoi hélas! maman ?

— Ah! mon ami, parce que tout ce que nous pouvions craindre de son horrible père est dépassé par ce que je viens d'apprendre.

— Mais quoi donc ?

— Eh bien! elle n'a pas de religion!

Henri fit un geste qui signifiait si bien: ce n'est que cela ? que sa mère riposta aussitôt:

— Que pourrait-il y avoir de plus grave !

— De grâce, maman, n'exagérons rien! Évidemment c'est très sérieux, mais ce n'est pas irrémissible. Et c'est infiniment préférable à une jambe cassée!

— Quelle horreur! s'écria la baronne scandalisée. Voilà comment vous pensez aujourd'hui ? Et c'est mon fils qui parle ainsi...

— Voyons, maman, dit Henri, je t'en supplie, ne prenons pas les choses par le côté Torquemada... Tu sais très bien que je n'ai pas d'idées subversives, mais

que cependant j'ai marché avec mon siècle... Un peu de libéralisme ne messied pas... Soyons tolérants...

— Mais enfin, tu ne songes pas à te marier seulement à la mairie, n'est-ce pas ? Et avec une fille qui n'est que baptisée, et encore l'est-elle ?... Elle le dit, mais...

Mme Trésorier ne termina pas sa phrase, la parole expira sur ses lèvres. La porte du salon venait de s'ouvrir et son mari entrait. La mère et le fils échangèrent un regard anxieux. L'apparition du chef de la famille les avait mis instantanément d'accord.

— Eh bien ! Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le baron en s'avançant. On se tait quand j'arrive ? Vous aviez l'air de vous quereller... Est-ce que ce sont encore les histoires de cet absurde garçon qui mettent le trouble ici ? Voyons ! que se passe-t-il ? Je veux qu'on s'explique...

Ce fut la baronne qui s'exécuta.

— J'ai eu, mon ami, la curiosité, que tu excuseras, j'en suis sûre, de connaître cette jeune fille... Tu sais...

— Mlle Courcier ?

— Oui. Et je l'ai fait prier de venir me voir... Elle sort d'ici...

— Bon ! Comment l'as-tu trouvée ?

— Ravissante, mon ami. Tout à fait ravissante !...

— Voyez-vous ça !

— Seulement, et j'en suis absolument bouleversée, au cours de notre entretien j'ai appris qu'elle n'avait accompli aucun de ses devoirs religieux...

La baronne attendait un éclat. Son mari ne sourcilla pas. Il la regarda tranquillement et dit :

— Eh bien ! Qu'est-ce qui t'étonne là dedans ?

— Comment ! balbutia Mme Trésorier, tu n'es pas révolté ?...

— Révolté de quoi ? Mais je m'y attendais bien ! Est-ce qu'il en pouvait être autrement ? Vous allez chercher la fille d'un malandrin et vous vous montrez stupéfaits qu'elle ne soit pas un ange ? Vous m'amusez beaucoup ?

A cette conclusion, Henri, qui déjà reprenait courage en trouvant son père beaucoup plus modéré qu'il ne s'y était attendu, se laissa tomber sur un fauteuil et serra désespérément sa tête entre ses mains.

— Henri ! cria Mme Trésorier. Puis se tournant vers son mari : Tu ne vois donc pas la peine que tu fais à cet enfant !

— Penses-tu que je vais lui cacher la vérité ? Je le traite en homme. Il s'est embarqué dans une aventure où il ne récoltera que des déboires... Je voudrais l'en sortir avant qu'il soit trop tard !

Henri abaissa ses mains et montra son visage dont la pâleur et la tristesse affectèrent douloureusement ses parents, et d'une voix ferme :

— Mon père veut me traiter en homme et je l'en remercie. C'est donc en homme que je parlerai. Sans qu'il y ait eu de ma faute, par l'effet du hasard seul, j'ai rencontré Mlle Courcier, je l'ai aimée et je la considère comme innocente des torts que vous pouvez reprocher à son père. Je vous demande donc, à tous deux, si vous voulez contribuer à assurer mon bon-

heur en faisant tout ce qui dépendra de vous pour que les difficultés auxquelles je vais me heurter s'aplanissent. Sans vous, je ne puis réussir à rien, avec vous je puis tout espérer. Vous avez eu en moi un fils respectueux. Je ne vous ai, jusqu'ici, jamais causé un chagrin, je le crois. En tout cas, ce serait involontairement et je vous en demanderais pardon bien sincèrement. Vous m'aimez, je n'en dois pas douter, car vous m'en avez donné bien des preuves et vous ne pouvez vouloir que je sois malheureux. Ayez donc la bonté de m'aider à sortir cette jeune fille du mauvais milieu où elle se trouve, de m'enseigner à faire l'éducation de son âme comme on a fait celle de sa pensée, de la rendre enfin aussi accomplie moralement qu'elle l'est physiquement. Je vous en prie, ne repoussez pas la prière que je vous adresse, oubliez vos préventions, rejetez vos préjugés. Soyez pour celle qui j'aime aussi indulgents que vous l'avez été pour moi, et toute ma vie se passera à vous témoigner, par plus d'affection encore, la reconnaissance dont vous aurez empli mon cœur...

Gagné peu à peu par l'émotion, Henri eut à peine la force d'articuler les derniers mots. Des larmes coulèrent de ses yeux et, étouffé par ses sanglots, il resta muet devant son père et sa mère bouleversés. Assis l'un près de l'autre, M. et M^me^ Trésorier regardaient avec une stupeur désolée ce beau garçon dont ils étaient si fiers et qui semblait au dernier degré du désespoir. Leur existence si bien échafaudée, si heureuse, si brillante, leur paraissait tout d'un coup en ruines. La mère ne put pas supporter plus long-

temps un pareil spectacle. Elle tendit la main à son fils et, l'attirant auprès d'elle:

— Voyons, Henri, dit-elle, il ne faut pas te rendre malade... Te voilà tout tremblant... Embrasse-moi... Est-ce que nous t'avons jamais fait du chagrin, ton père ou moi ?... Nous n'avons que toi au monde, tu le sais bien... Qu'est-ce que nous deviendrions si tu étais malheureux ?... Ton père va trouver un moyen d'arranger tes affaires, sois tranquille... Tu sais bien que c'est un homme auquel on ne résiste pas, quand il veut fortement quelque chose... Il aura pitié de nous: il est si bon...

En voyant sa femme passer ainsi à l'ennemi sous ses yeux, et le laisser tout seul dans son camp, le baron fit un geste de mécontentement:

— Là ! voilà comme cela devait finir! La mère et le fils ligués contre moi ! Au diable! ma femme, tu n'as pas de caractère! Tu n'es pas capable de laisser pleurer ce grand dadais-là pendant cinq minutes sans devenir folle! Qu'est-ce que je peux entreprendre maintenant pour résister à son entraînement ? J'aurai l'air d'un tyran! Et Dieu sait que je n'en ai pas la vocation!

Il marcha dans le salon, maussade, perplexe, mais déjà calmé. Au bout d'un instant il s'arrêta devant la mère et le fils qui s'embrassaient pour se consoler de leurs récentes et communes angoisses et demanda d'un air bourru:

— Elle est donc bien jolie, cette petite ?

— Oh! papa ! si tu la voyais!

— Mauvais sang! Je n'ai pas confiance! Elle nous

fera tous tourner en bourriques. C'est déjà commencé, du reste!

— Mais elle est douce, bonne, charmante.

— Avant, c'est toujours comme ça ! Mais après!...

— Quand tu auras causé cinq minutes avec elle, tu l'adoreras... Vois, maman...

— Mais maman n'est pas si enthousiaste! C'est toi qui la mets à l'envers...

— Si, mon ami, intervint Mme Trésorier. Elle est vraiment délicieuse... Elle nous ferait honneur... Et toi qui aimes tant tout ce qui est joli...

— Ah ! bon ! Voilà une autre chanson maintenant... Vous verrez qu'il faudra que je la prenne dans ma famille à titre d'objet d'art !

— Le plus précieux de ta collection!

— Le plus cher, surtout ! Sapristi ! La fille d'un Courcier ! Quel effet dans le monde ! On va en dire !

— Tu sais bien qu'on n'osera pas et discuter... Un homme tel que toi !...

Le baron ne put s'empêcher de sourire, il prit un air dégagé :

— C'est vrai, on me ménage généralement... Il faudra cela, car c'est, en vérité, d'une déraison !...

— Ah ! Tu ne dis plus non!

— Et le moyen, quand vous me tourmentez là tous les deux!

Henri lui sauta au cou d'un tel cœur qu'il faillit l'étouffer. Et pendant qu'il le tenait sans résistance :

— Il faudra que tu prennes sur toi de voir M. Courcier...

— Mais...

— C'est indispensable ! Tu penses, s'il sera flatté, au fond, de ta démarche...

— Moins que je n'en serai ennuyé !

— Tu ne voudrais pas que ce fût maman qui y allât ?

— Non ! J'irai... Là ! J'irai... Ah ! Ce Courcier ! Mais qu'il soit convenable, sinon...

— Voyons ! Tu ne vas pas le voir pour lui chercher querelle !... Veux-tu que je t'accompagne ?

— Ça ne serait pas correct. Et puis je préfère que tu n'assistes pas à mon humiliation...

— Alors tu iras demain ?...

— Pourquoi sitôt ?

— Parce qu'il est inutile de réfléchir... Tu te refroidirais...

— Ah ! Henri, tu m'en donnes à avaler des couleuvres ! Moi qui te mijotais un si beau mariage avec la petite d'Hennecourt...

— N'en parle pas ! Je t'en prie...

— Deux millions de dot et une des plus belles chasses de France !...

— Oui, mais laide comme les sept péchés! J'aime mieux ma Gilberte avec rien!

Le baron Trésorier regarda sa femme avec une expression d'étonnement navré :

— Et quand je pense que j'accusais ce garçon-là d'être trop raisonnable! Ah! Il a vivement rattrapé le temps perdu !

Henri dit gaiement :

— Ce n'est pas pour rien que la mythologie a donné des ailes à l'amour.

— Et lui a mis sur les yeux un bandeau ! répliqua son père.

Ces deux traits inoffensifs terminèrent une bataille si violemment commencée, et la soirée se continua paisible.

Le lendemain, vers six heures, comme M. Courcier lisait dans son cabinet les journaux du soir, la vieille Rosalie entra prévenir son maître qu'un monsieur demandait à lui parler.

— Le connaissez-vous ? demanda le député, devenu défiant depuis l'intrusion du faux Gervais.

— Voici sa carte, dit la servante. Et elle posa sur le bureau un carré de bristol sur lequel Courcier lut: Baron Trésorier, agent de change. Il s'y reprit à deux fois, tant sa surprise était grande. Enfin il dit d'une voix changée :

— Où est cette personne ?

— Dans l'antichambre.

— Introduisez-la au salon.

Il se leva, retira son veston, endossa sa redingote, et plus ému qu'il n'aurait voulu, il sortit de son cabinet et passa dans la pièce voisine. Debout, à trois pas de lui, il aperçut le baron Trésorier, l'air grave et solennel. Les deux ennemis se toisèrent un instant, sans parler. Puis Courcier, désignant un fauteuil à son visiteur, s'assit et cérémonieux demanda:

— A quoi, Monsieur, dois-je l'honneur de votre présence chez moi?

Le baron s'inclina légèrement et avec un regard rien moins qu'aimable, il dit:

— Monsieur, je viens accomplir vis-à-vis de vous

une démarche dont l'énoncé me dispensera d'explications plus complètes. Vous avez une fille... charmante... que mon fils a eu le bonheur de rencontrer... Il n'a pu la voir sans l'aimer... Et je viens vous prier de nous faire l'honneur de la lui accorder pour femme...

Courcier eut un sourire amer. Il passa sa main dans sa barbe et la serra sur sa poitrine, puis regardant Trésorier d'un air railleur:

— Rien ne m'avait préparé à une si flatteuse démarche, dit-il, mais avant tout il conviendrait d'éclaircir un point: Monsieur votre fils est bien un nommé Gervais qui s'introduit dans les familles sous de fausses qualités, et qui demeure au-dessus de chez moi, dans cette maison ?

Le baron devint très rouge, puis très pâle. Il fit un mouvement brusque pour se lever, mais il se contint et avec sang-froid il répondit:

— Mon fils est en effet celui dont vous parlez... Il vous exprimera lui-même ses regrets de sa supercherie... Son excuse est qu'il ne pouvait peut-être pas agir autrement qu'il n'a fait... En tout cas, j'espère que vous considérerez que sa demande efface ces légers torts en prouvant la loyauté de ses intentions...

A ses mots Courcier se dressa et de sa voix de réunion publique, il tonna avec de grands gestes:

— Qu'est-ce que j'entends ? S'agit-il d'une réparation ? En avons nous besoin ? Et y a-t-il quoi que ce soit à effacer ? Nous avons eu affaire à un imposteur, en sommes-nous responsables ? Les injures qu'on nous a faites exigent-elles qu'on nous dédommage ? Nous dédaignons vos offres ! Nous ne vous

connaissons que sous de faux dehors très répugnants et très méprisables ! Nous voulons nous en tenir là !

Trésorier, assis, avait écouté impassible cette violente sortie. Il pinça les lèvres avec dédain et sèchement riposta :

— Monsieur, je crains que vous ne soyez fou !

— Fou, cria Courcier. Qu'êtes-vous donc, vous qui venez chez moi faire ces étonnantes avances ? Est-il, peut-il être quoi que ce soit de commun entre nous ?

— Je commence à le craindre.

— Vous êtes des aristocrates, des jouisseurs, des repus... Vous croyez nous faire grande faveur en nous offrant de partager votre corruption...

— Pardon, interrompit froidement le baron, il y a un petit malentendu. Ce n'est pas votre main que j'ai l'honneur de vous demander... C'est celle de votre fille.

— Monsieur !

Je sais depuis longtemps ce que vous pensez, et je connais le fond de votre rhétorique. Laissez-moi vous rappeler qu'il ne s'agit pas de vos sentiments, mais de ceux de Mlle Gilberte... Vous, vous nous abhorrez, c'est convenu, mais elle, êtes-vous bien sûr qu'elle nous déteste ?...

— Elle ne peut que mépriser votre fils...

Trésorier eut un léger sifflottement qui le soulagea :

— Peuh ! Les femmes sont souvent bien illogiques !

— Elle rougirait, je l'espère, de se vendre pour des millions...

— C'est mieux que de se vendre pour quelques écus !

Courcier blêmit. Il vit dans ces paroles, dites par le baron sans arrière-pensée, une allusion aux vingt mille francs du *Parti Révolutionnaire* et, touché à la fois dans son intérêt et dans son amour-propre :

— Croyez bien, Monsieur, que je rendrai le prix d'achat du journal et que pas un sou de l'argent de votre fils ne restera dans mes mains.

— Quel argent ? Quel journal ?

— Eh ! le *Parti Révolutionnaire* que votre fils dirigeait sous le nom de Gervais...

Le baron, à cette révélation énorme, demeura bouche béante. Instantanément, les articles féroces signés Gervais, et qui l'indignaient tant, lui revinrent à la mémoire. Il oublia où il était, devant qui il parlait, et frappant dans ses mains :

— Ah ! ça, par exemple, c'est trop fort ! Il a été jusqu'à faire une politique d'incendiaire et de buveur de sang !... Lui, mon fils ! Et après une pareille preuve d'amour, vous faites des façons pour lui donner votre fille ?

— Ma fille ne sera jamais à un pareil sauteur !

— Votre fille sera à qui elle voudra... Elle ne se laissera pas tyranniser... Il y a des lois, Monsieur, pour les pères aveuglés par les préjugés !

— Il n'y en a pas qui autorisent le rapt, et je vous le prouverai !

— Monsieur, je suis venu chez vous décidé à tout supporter avec patience, cependant il y a une limite à tout...

— Ah ! ah ! votre Dauphin, ricana Courcier, a daigné honorer ma famille de ses preférénces... Ah !

il consent à nous faire la faveur de renoncer à toutes ses visées nobiliaires. Mais ira-t-il, ce pieux jeune homme, jusqu'à se contenter d'un mariage civil ? Ma fille n'a pas été élevée sur les genoux de l'Église ! Elle est indépendante et libre !

Il exultait en parlant ainsi, croyant porter à son adversaire le coup décisif, mais le baron resta impassible et dit :

— Eh bien ! nous la convertirons, ce sera une admirable conquête à offrir à Dieu !

A cette réplique inattendue, Courcier cessa complètement de se maîtriser. Et les yeux hors de la tête, bavant de fureur, il bégaya :

— Ah ! voilà donc quel est votre plan ! Me voler mon enfant pour la livrer aux prêtres... Me perdre aux yeux de mes amis qui me croiront votre complice ! Mais j'y mettrai bon ordre ! Et sachez-le : jamais ma fille ne sera à votre fils, ni à votre Dieu !

Il trépignait et, le bras levé, menaçait Trésorier. Brusquement, il s'arrêta. Une porte venait de s'ouvrir et Gilberte se montrait sur le seuil. Elle était très pâle, mais si belle que le baron, saisi d'admiration, demeura à sa place sans saluer, sans parler, les yeux attachés sur cette enfant dont le visage resplendissait à la fois d'énergie et de douleur.

Gilberte s'avança entre les deux hommes et parlant avec lenteur, comme pour être sûre de ne point aller au delà de sa pensée :

— Mon père, le bruit de cette discussion est venu me troubler jusque chez moi... Malgré ma volonté de ne pas me mêler à ce débat, il m'a fallu entendre tes

dernières paroles et j'en suis pénétrée de douleur. Tu as, pour satisfaire tes rancunes, trafiqué de mes sentiments, abusé de mon cœur, c'est mal !

— Ma fille ! cria Courcier épouvanté.

Elle s'était tournée vers Trésorier et avec une fermeté qui parut invincible :

— Monsieur, il faut que vous rapportiez d'ici une réponse à votre fils. Dites-lui que je lui ai donné mon cœur et que si je ne puis être à lui, car pour cela je dépends de mon père, rien ne m'empêchera d'être à son Dieu, car pour cela je ne relève que de ma conscience.

— Gilberte ! cria de nouveau Courcier. Tu me trahis, tu m'abandonnes...

Elle ne lui répondit pas. Droite, immobile au milieu du salon, sa jolie tête blonde hardiment levée, elle avait si grande allure et si fière mine que Trésorier en demeurait ébloui. Cependant il s'arracha à sa contemplation et, saluant Courcier d'un signe de tête hautain, il s'inclina devant Gilberte, plus bas qu'il n'avait coutume de le faire pour les princesses.

X

M. de Brossard, second grand vicaire, était dans son cabinet, à l'archevêché, occupé à relire les épreuves d'une instruction adressée aux curés du diocèse, lorsqu'un ecclésiastique entra sans frapper, vint à pas discrets se pencher sur l'épaule de son supérieur et murmura d'une voix sans sonorité :

— Vous conviendrait-il, monsieur l'abbé, de recevoir une jeune fille qui se présente, sans lettre d'audience, pour parler à son Eminence ?

— Seule, cette jeune fille ? demanda le grand vicaire, sans détourner les yeux de son travail.

— Non, monsieur l'abbé, accompagnée d'une servante et l'air fort respectable...

— Si elle veut parler à son Eminence, elle n'a point affaire à moi... Dites-lui d'écrire...

— Je crois à son insistance qu'elle a une demande urgente à adresser...

— Eh bien ! faites-la venir.

Le grand vicaire repoussa ses papiers et se leva. C'était un homme maigre, très brun, d'aspect ascétique, le front vaste et l'œil étincelant d'intelligence. Sur sa soutane noire, il portait le camail liseré de rouge, et sa maigreur le faisait paraître plus grand qu'il n'était en réalité. De ses mains longues et fines il tourmentait un petit crucifix de cuivre suspendu sur sa poitrine. L'air pensif, il marcha dans le

cabinet sévère, pauvrement meublé d'un bureau de bois noir et de trois chaises garnies de cuir usé. Sur le tapis fané, son pas glissait sans bruit, et seule la pendule de marbre troublait de son tic tac le silence de la pièce. La porte s'ouvrit mystérieusement et, guidée par l'abbé, Gilberte apparut. D'un signe de tête, le vicaire renvoya l'introducteur, et désignant un siège à la jeune fille il resta debout devant elle, adossé à la cheminée la regardant avec intérêt, mais sans ombre de curiosité mondaine.

— Mademoiselle, dit-il, et sa voix résonna musicale et sympathique, on m'a prévenu que vous désiriez voir son Eminence le Cardinal-Archevêque..., mais j'ai le regret de vous faire observer que vous n'avez point demandé audience.

— C'est vrai, monsieur, répondit Gilberte, je suis fort ignorante des usages... Je venais lui demander secours dans ma peine, tout naturellement comme au guide et au consolateur. Excusez-moi...

— Je n'ai pas à vous excuser, mon enfant, reprit le prêtre avec douceur, bien au contraire... Et si Monseigneur était présent au Palais, je n'hésiterais pas à manquer à la règle pour vous conduire à lui... Il m'en remercierait, car il est tendre pasteur... Et les affligés ont ses préférences... Mais, ma chère fille, voulez-vous revenir demain ?... Ou, s'il ne vous convient point d'attendre, un autre moins sage et moins inspiré, à coup sûr, mais aussi bienveillant et aussi sincère, ne peut-il vous donner l'assistance que vous veniez chercher ?...

La grâce et l'onction du discours étaient si par-

faites que Gilberte se sentit rassérénée et que, prenant son parti aussitôt, elle résolut de se confier à celui qui l'accueillait si paternellement. Elle leva sur lui ses beaux yeux qui imploraient et un peu plus bas elle dit:

— Je vous ferai mon juge, s'il vous plaît de m'entendre.

Le prêtre baissa la tête en signe d'acquiescement et, avec un peu d'étonnement, demanda:

— Est-ce donc une confession que vous voulez faire?

— Une confession? Oh! non, monsieur...

Il l'interrompit avec beaucoup de bienveillance et dit:

— Appelez-moi: mon père...

— Eh bien! mon père, c'est un procès: celui de mon bonheur, que je viens plaider ici... Et j'ai besoin d'être biencomprise, pour être équitablement jugée... Ah! ma situation est si cruelle que seule je ne puis me décider à prendre une résolution. Vous-même oserez-vous me la dicter?

— Je vous répondrai en toute conscience... Et si j'ai lieu d'hésiter, je prierai Dieu de m'éclairer. Avant de parler, mon enfant, voulez-vous que nous le priions ensemble... Joignez les mains avec moi et dites votre *Pater*...

Gilberte rougit, et des larmes brillèrent dans ses yeux. D'une voix sourde elle répondit:

— Je ne sais pas prier.

Le prêtre eut un geste d'étonnement apitoyé:

— Quoi! mon enfant, ne seriez-vous pas chrétienne?

— Je ne suis rien, mon père, qu'une pauvre âme troublée. L'obscurité est dans mon esprit et le doute est dans mon cœur. On ne m'a rien appris et c'est de là que vient tout mon mal...

— Vous paraissez être d'une condition aisée. D'où vient donc que vous avez été élevée hors de l'Église...

— Mon père la hait et fait profession de la combattre... Oh! mon Dieu! s'écria Gilberte avec désespoir, après ce que je suis obligée de vous avouer, n'allez-vous pas avoir horreur de moi et voudrez-vous continuer à m'entendre?

— Plus paternellement encore, ma fille, car je vous juge plus à plaindre... Voyons rassurez-vous, mettez de l'ordre dans vos idées. Si l'effort à faire pour m'exposer votre situation est trop grand, voulez-vous que je vous interroge?

— Oui, mon père, interrogez-moi et je vous répondrai en toute franchise...

Alors, entre le prêtre qui sondait cette pure conscience avec une respectueuse précaution et la jeune fille qui versait ses chagrins dans cette âme consolatrice se déroula le récit du roman d'amour commencé dans la joie, et près de s'achever dans la tristesse. Gilberte ne cacha rien, ni ses naïves tromperies vis-à-vis de son père, ni les artifices d'Henri pour se rapprocher d'elle. En entendant le nom de M^me^ Trésorier, le vicaire demeura impassible. Le nom de Courcier ne parut pas l'émouvoir davantage. Il écoutait gravement, religieusement, posant une question qui donnait aux incidents leur véritable valeur, négligeant les personnes comme si elles n'avaient à ses

yeux aucune importance Il demeura un instant pensif lorsque Gilberte eut terminé son exposé, et comme délibérant avec lui-même. Enfin il dit:

— Ma fille, si je vous ai bien comprise, vous venez ici demander quels sont, vis-à-vis de votre père, vos droits moraux, car pour vos droits matériels, ils ne relèvent pas de notre juridiction. Eh bien! les commandements de Dieu vous répondent: Tes père et mère honoreras... Vous devez donc avant tout l'obéissance aux ordres de votre père, et, dût-il vous en coûter le bonheur pour les respecter, vous devez vous incliner devant sa volonté. Si donc il désapprouve le mariage que vous désirez conclure, ne résistez pas à son autorité et ne cherchez que dans votre soumission et dans votre tendresse les moyens de le faire revenir sur sa décision.

Gilberte courba la tête avec humilité et pâle de sa douloureuse contrainte:

— C'est bien ce que je pensais moi-même, et vous me confirmez dans ma résolution. Je veux, quoi qu'il puisse arriver, ne pas accepter pour mari celui que mon père repousse... Mais qui me donnera la force du sacrifice?

Le front du prêtre se redressa, ses yeux s'illuminèrent et d'une voix ardente:

— Dieu, dit-il, notre divin Sauveur que vous ne connaissez pas et dont toute gârce émane. Priez-le, aimez-le, servez-le, il vous accordera la résignation et la paix. Et, avec d'autant plus de force que je viens de vous conseiller d'obéir à votre père, je vous commande de vous tourner vers le Créateur qui, lui, est

notre père à tous. Vous seriez coupable de vous soustraire à la loi paternelle, mais que seriez-vous si, maintenant qu'elle vous a été révélée, vous méconnaissiez la suprématie divine ? Si votre père terrestre vous fait pleurer, votre père céleste vous consolera. L'un vous fera subir l'épreuve de la douleur, l'autre saura vous récompenser de l'avoir bien supportée.

Il y eut un silence. Dans la pièce nue et pauvre, devant la fenêtre par laquelle se montrait un coin bleu du ciel, Gilberte assise pleura amèrement, comprenant bien que pour elle tout espoir de bonheur était perdu. Le prêtre la regardait, triste, mais ferme, ayant parlé selon sa conscience. Gilberte se leva, essuya ses yeux et sourit à son rude conseiller sincère :

— Mon père, je vous remercie de m'avoir parlé comme vous l'avez fait. Je ne sais ce que l'avenir me réserve, mais dans les heures de doute ou de souffrance, peut-être aurai-je besoin d'un appui contre ma faiblesse. Pourrai-je venir vous voir ?

— Vous me trouverez, mon enfant, toujours prêt à vous plaindre et à vous consoler.

— Au revoir donc, mon père.

Elle s'inclinait. Il leva la main, d'un geste auguste il la bénit.

— Allez, mon enfant, dit-il, et espérez en Dieu.

Dans le vestibule, Gilberte retrouva la vieille Rosalie qui attendait patiemment en tricotant de la laine, et navrée, mais résolue, elle sortit de l'Archevêché.

Le soir, après un dîner silencieux, troublé seulement par les allées et venues de la servante, Gilberte

et son père se trouvèrent en tête à tête au salon. Le député était un homme ardent qui ne craignait pas les bagarres. Sa carrière électorale en fournissait la preuve. Et cependant, depuis une heure, sous les regards calmes de sa fille, il se sentait mal à l'aise. Ils ne s'étaient pas revus depuis la veille. Exaspéré, il était allé dîner hors de chez lui, après la scène qui avait terminé la visite de Trésorier. Et le matin il avait déjeuné à la buvette de la Chambre. Il comprenait bien qu'entre sa fille et lui une explication était nécessaire et le sang-froid très marqué de Gilberte la faisait prévoir périlleuse. Il ne songeait cependant pas à s'y dérober. Avec un peu de crispation nerveuse il l'attendait. Comme il saisissait un journal du soir et en déchirait la bande, Gilberte, au lieu de prendre son ouvrage, s'approcha de la cheminée et dit :

— Je pense, papa, que tu ne verras pas avec mécontentement que je revienne sur les événements d'hier, afin d'en discuter raisonnablement avec toi les conséquences possibles.

Elle le regardait bien franchement. Il ne baissa pas les yeux et répondit:

— Je pense que c'est indispensable. Il faut savoir exactement à quoi nous sommes disposés l'un et l'autre... Tu m'as fait des menaces...

— J'ai eu tort, dit la jeune fille avec soumission, et je t'en demande pardon.

— Ah ! fit Courcier d'un ton satisfait. C'est déjà un progrès. Si tu as seulement compris tout ce que la démarche de l'outrecuidant personnage, qui a jeté

le trouble dans notre intérieur, avait de blessant pour moi...

— Je ne vois pas en quoi elle pouvait te blesser...

Courcier bondit. Il s'était cru vainqueur sans combat, et voilà que la lutte s'engageait. Il cria:

— Comment, ce vieux drôle, qui a l'audace de venir me braver, dans ma propre maison, et qui m'offre son arlequin de fils pour gendre...

— S'il n'avait pas fait cette démarche, qu'aurais-tu pensé de lui et de son fils? Tu disais toi-même, la veille, qu'il ne consentirait jamais à ce mariage et que son fils n'avait que des intentions mauvaises. Et tu n'avais pas trouvé de paroles assez méprisantes... Aujourd'hui, ce mariage, improbable selon toi, t'est proposé : tu n'en veux pas !

La logique de sa fille exaspéra Courcier :

— Non ! Je n'en veux pas ! Je n'ai pas envie d'avoir l'air du domestique de mon gendre ! Je sais ce que ces gens-là pensent de moi ! Une alliance avec eux ! Moi, Courcier, que les plus soupçonneux ont jugé incorruptible ! Allons donc ! Et d'ailleurs que dirait mon parti?

— Voilà le grand mot prononcé ! dit froidement Gilberte. Tu me sacrifies à ton parti. Tu crains les critiques de tes amis, qui te sont si fidèles qu'en toute circonstance ils t'ont abandonné, quand ils pouvaient te servir, et sont revenus à toi, quand tu pouvais leur être utile !

— Ça c'est bien vrai ! déclara aigrement Courcier. Et je suis plus dévoué à mon parti que mon parti n'a été dévoué à ma cause... Mais c'est mon honneur

d'être ainsi, et je ne changerai pas. Et puis, ma fille, vois-tu, je t'éviterai bien des soucis en te tenant tête. Si tu savais ce qu'un mariage avec ce Trésorier te réserverait de déceptions... Tu ne seras jamais de son monde, tu n'auras jamais ses idées, ses goûts, ses tendances... Ces gens-là ne pensent qu'à leur plaisir, à leur roi et à la messe ! Jouisseurs et fanatiques ! Ils te garderaient un an, deux ans, et puis le temps ayant fait son œuvre, le mari se détacherait de toi, le père et la mère te traiteraient comme une Cendrillon, et tu aurais trahi et délaissé ton père, pour rien ! Il ne te resterait qu'à revenir pleurer auprès de lui ! Je t'en prie, ne te bute pas, réfléchis... Aie confiance en moi... D'ici à deux ans, mes amis et moi nous serons au pouvoir et tu épouseras quelque brave garçon d'avenir, qui tiendra un jour sous ses pieds la France et tous les Trésorier avec. Fais-moi crédit, pendant ce temps-là seulement, et tu verras quel sort je te prépare.

La jeune fille secoua la tête :

— Mon père, nous ne nous comprenons plus. Je te parle tendresse, tu me réponds ambition. Je préférerais une vie misérable, avec celui que j'aime, à une existence brillante, avec quelqu'un qui me serait indifférent. J'aime Henri Trésorier. Je te supplie de me le laisser épouser.

— Tu es en état de démence !... Je dois te défendre contre toi-même.

— Si ma mère était là, elle te prierait avec moi...

— Ta pauvre mère avait beaucoup d'idées fausses !

— Elle croyait en Dieu.

— Tu vois bien. Infirmité d'esprit!

De toutes les paroles qui avaient été échangées, et dont beaucoup étaient bien cruelles, celle-ci fut la plus grave et la plus décisive. Elle blessa Gilberte au cœur:

— Je serai donc infirme comme elle, dit la jeune fille avec un douloureux sourire, et puissé-je, si j'ai le malheur de ne pouvoir obtenir de toi ce que j'espère, m'en aller de la vie jeune aussi pour n'avoir pas à trop souffrir.

Cette réponse navrée rendit pour un instant Courcier à lui-même. Il vit la fille qu'il aimait désolée devant lui et à cause de lui. Il eut un retour de bonté et saisissant Gilberte dans ses bras:

— Mon enfant, tu me désespères... Je te jure que je suis malheureux de te résister, mais j'ai la conviction que c'est pour ton bien... Vas-tu donc te donner à ceux que j'ai combattus toute ma vie, et que je considère comme mes pires ennemis?... Fais-moi une concession... Attends... Patiente... Tu verras que j'ai raison... Il t'oubliera, ce jeune homme... Alors que te restera-t-il en dehors de moi?

— Dieu.

Courcier eut un accès de fureur:

— Dieu! Voilà Dieu, maintenant! Où ça, Dieu? Parmi les nuages, dans un temple de féerie, sur un trône d'or, prétentieux, fulgurant, barbu, entouré de ses anges qui jouent du luth!

— Non, mon père, simple, grand, miséricordieux, ayant pour temple ce cœur désolé, et mon unique recours puisque tu repousses mes prières.

Courcier passa la main sur son front d'un air accablé. Il sentait qu'une discussion énorme serait nécessaire pour combattre les superstitions de sa fille et qu'il ne réussirait peut-être pas à la convaincre. Il la voyait lui échapper, en un instant, emportée par des croyances dont il connaissait la vigoureuse ténacité. Il alla lentement s'asseoir près de la cheminée et resta à réfléchir douloureusement. Il pensait: "Qui a pu si promptement changer les idées de cette enfant, hier si calme, si pondérée, si dégagée de tout fanatisme? Ce n'est pas d'elle-même qu'elle en est venue à ce mysticisme exagéré." Il se retourna violemment et examinant sa fille avec des yeux soupçonneux:

— Tu es sortie, aujourd'hui, Gilberte; où as-tu été?

Comme elle gardait le silence, il se dressa et la figure empourprée par la colère:

— Tu as vu un prêtre? Allons, avoue-le-moi... Tu as vu un prêtre!

Incapable de mentir, elle répondit:

— Oui, mon père.

— Ah! c'est donc cela! s'exclama Courcier, j'aurais dû m'en douter! Et quels infâmes conseils t'a-t-il donnés?

— Un seul: celui de t'obéir respectueusement.

— Tu t'y conformes bien! Je reconnais là Layola et sa casuistique! Obéir sans obéir! Duplicité, hypocrisie! Et qui est le vil scélérat qui aide à me voler ma fille? Nomme-le que je le poursuive de ma haine, que je le dénonce au mépris des honnêtes gens!

— Ne m'as-tu pas déclaré que j'étais libre et que, quand j'aurais l'âge de raison, tu me laisserais suivre l'inspiration de ma conscience. Eh bien! ma conscience a décidé: si tu me refuses à celui que j'aime, tu seras obligé de me laisser à Dieu.

— Ton conseiller, ricana Courcier, ne t'a-t-il pas dit que bientôt tu serais majeure et que tu pourrais me faire des sommations et te passer de mon consentement ?...

— Il m'a ordonné de subir ta volonté, si dure fût-elle, et de ne compter que sur ton indulgence...

— Oui, et de me faire une vie infernale au logis, jusqu'à ce que je cède!

Gilberte jeta à son père un regard de reproche:

— Dans huit jours, si tu n'as pas changé d'avis, je compte te demander la permission de me retirer dans un couvent.

Courcier devint pâle et la voix étranglée:

— Tout de suite, si tu veux! Je vois bien que nous ne pouvons plus vivre l'un près de l'autre.

La jeune fille eut un geste d'angoisse; ses yeux s'agrandirent, terrifiés:

— Oh! papa! C'est donc possible! Tu ne m'aimes plus ?... Tu me verras partir sans un regret ?... Moi, j'ai le cœur déchiré... Oh! par grâce!... Ne me rends pas si malheureuse! Que t'ai-je fait, papa ? Tout d'un coup, pour quelques idées contraires, pour une résistance si excusable, tu me chasses de ton cœur... Aie pitié de moi...

Ses genoux sonnèrent sur le plancher, elle s'abattit devant son père, prosternée à ses pieds. Il fit un

mouvement comme pour la repousser et tremblant de douleur et de rage:

— Non! Tu es une ingrate. Laisse-moi? Je ne veux plus te voir!

Et sans pitié pour la pauvre enfant qui sanglotait, éperdue, il rentra dans son cabinet.

XI

A la suite de l'entretien qu'avait eu son père avec M. Courcier, Henri faillit devenir fou de désespoir. Trois jours de suite il alla rue Spontini guetter une occasion de parler à Gilberte, sans réussir à rencontrer la jeune fille. Il n'osait pas se présenter à l'appartement de M. Courcier. Il resta des heures dans son entresol à espérer que celle qu'il aimait se montrerait dans le jardin, qu'il pourrait échanger quelques mots avec elle pour apprendre ce qui se passait. Gilberte ne se montra pas. Elle devait cependant entendre sur sa tête le bruit de la marche fiévreuse d'Henri. Etait-elle malade de chagrin ? Son père l'enfermait-il ? Le malheureux garçon ne savait plus que croire et que supposer. Il espérait rencontrer Rosalie dans l'escalier, mais il n'osait pas trop s'y aventurer, dans la crainte de se trouver nez à nez avec le père de Gilberte. Il se décida à écrire. Sa lettre lui fut renvoyée sous enveloppe. Elle avait sans doute était remise à Courcier et son amie ne l'avait pas lue. Henri au désespoir s'enferma dans son appartement, rue de Presbourg, et passa ses journées couché sur un canapé, changé comme s'il avait fait une grave maladie, inquiétant son père et sa mère, qui perdaient leurs paroles à essayer de le raisonner.

M. Trésorier se montrait très affecté. Ce sceptique

avait été fortement impressionné par l'intervention de Gilberte. L'attitude si nette, si fière de la jeune fille lui avait procuré une sensation rare dont il savait la valeur. Il la notait ainsi, le soir même, dans une conversation intime avec sa femme:

— Je n'ai éprouvé que trois secousses pareilles dans ma vie: le jour où j'ai été présenté à M. le comte de Chambord, quand je suis arrivé à Venise sur la place Saint-Marc et quand j'ai vu le premier pantalon rouge de l'armée de Versailles reprenant Paris aux communards. Vois-tu, ma chère amie, cette petite fille, c'est quelqu'un. Si elle ne devient pas ma bru, j'en aurai un cuisant regret. Je crois qu'elle honorerait notre famille.

Lorsque M^me^ Trésorier rapporta cette déclaration à son fils, elle eut l'étonnement de ne pas le voir bondir de joie, comme elle s'y attendait, car cette attestation du baron était un laissez-passer officiel. Et nanti d'un tel assentiment Henri aurait dû ne plus rien redouter. Il resta cependant immobile, sur son divan, le nez du côté du mur. Et comme sa mère le pressait de parler, d'exprimer ce qu'il sentait:

— Le silence de Gilberte est pour moi, dit-il, le symptôme le plus alarmant. Ou bien elle est malade, ou bien elle renonce à lutter contre son père, et dans tous les cas, je me vois sacrifié. Qu'importe le consentement de papa, s'il ne peut dénouer la situation. Lui, je ne doutais pas de le gagner à ma cause. C'était affaire de temps, manière de s'y prendre. On devait réussir. Mais si M. Courcier demeure intraitable et si Gilberte ne lutte pas, que deviendrai-je ?

— Veux-tu que j'aille rue Spontini ? demanda la baronne.

Henri se dressa, il sauta au cou de sa mère, il l'embrassa avec des larmes, il lui répéta vingt fois :

— Que tu es bonne ! Comment te remercier ? Toi, t'exposer aux impertinences de ce manant de Courcier... Mais je ne puis le permettre... Oh ! Je t'en suis bien reconnaissant tout de même... Es-tu bonne !... Une femme comme toi, habituée à tous les respects, non, c'est impossible ! Promets-moi que tu n'iras pas... Je serais plus malheureux encore de te savoir mal reçue par ce grossier personnage.

La baronne promit, mais elle prit un biais et envoya chez M^lle^ Courcier sa première femme de chambre, parisienne délurée qui ne devait pas facilement se laisser interloquer et qu'elle chargeait de porter un petit billet, de rapporter une réponse et surtout d'avoir des renseignements. Enfin à cinq heures du soir, le quatrième jour, M^me^ Trésorier, rayonnante de satisfaction, entra en coup de vent chez son fils et lui cria dès la porte :

— Henri, j'ai des nouvelles.

D'un bond il fut près d'elle, la fit asseoir et se mit à genoux à ses pieds, les yeux avides :

— Eh bien ! Ta Gilberte d'abord n'est pas malade...

— Ah !

— Mais elle est bien malheureuse...

— Qui l'a vue ?

— Clémence, ma femme de chambre, il n'y a pas une heure.

— Brave fille!

— Sois tranquille, je l'ai récompensée. Et d'ailleurs elle m'a vue si contente qu'elle était payée.

— Alors son horrible père lui fait la vie dure?

— Ils ne se parlent plus... Et il paraît que cette chère enfant va entrer au couvent...

Henri fit un geste de désespoir.

— Mais alors je ne la verrai pas davantage.

— Si, tu la verras demain. Elle t'attendra au saut-de-loup de la Muette, à l'entrée du bois, vers deux heures. Elle s'échappera, pendant vingt minutes, avec sa bonne...

— Oh ! chère mère ! Quel bonheur ! Lui parler, savoir ce qu'elle pense, ce qu'elle désire... Je suis sauvé !

— Mais moi, terrible garçon, vois ce que tu me fais faire ! Obtenir d'une jeune fille un rendez-vous pour mon fils ! Quel rôle !

— C'est la faute de ce monstre !

Ils finirent par en rire gaiement. Lui, ranimé par l'espérance. Elle, heureuse de la joie de cet enfant auquel elle eût sacrifié toute la terre.

Le lendemain, à deux heures, Henri, qui marchait de long en large le long des fortifications, vit par l'avenue Victor-Hugo arriver M^lle^ Courcier, escortée de Rosalie. Il s'élança au-devant d'elle les bras tendus. D'un regard ferme et doux elle contint les transports de son amoureux. Elle lui donna sa main qui frémissait, démentant le calme de son visage. Il la prit et la passa sous son bras, et derrière les maisons du Ranelagh, dans un endroit solitaire, ils com-

mencèrent à se promener à petits pas, pendant que la vieille servante s'asseyait paisiblement sur un banc au soleil. Pour la première fois ils se voyaient ainsi librement, en plein air, sous le ciel, et ils se sentaient mieux l'un à l'autre. La tristesse de leur séparation ne leur en parut que plus amère. Et, même dans cet instant heureux, ils ne purent oublier qu'ils avaient eu bien de la peine à se rencontrer et que, même avec de la peine maintenant, ils ne se rencontreraient peut-être plus jamais. Henri, avide de connaître son sort, ne sut se retenir de questionner et serrant doucement le bras de la jeune fille :

— Eh bien ! chère Gilberte, sommes-nous donc arrivés au dernier degré du malheur ?

— Je vous sais beaucoup de chagrin, mon ami, mais que direz-vous de ma peine ? Vous, au moins, vous avez des parents qui vous aiment et vous consolent. Moi, mon père s'est détourné de moi, et c'est de lui que me vient tout ce que je souffre.

Henri jeta à la jeune fille un regard navré :

— Et c'est moi qui suis cause de tous vos soucis. Avant de me connaître vous étiez tranquille, heureuse. Il a suffi que je paraisse pour que tout change, et cela me désespère.

— Ne regrettez rien, dit doucement Gilberte. Même au prix de ma tranquillité et de mon bonheur passés, je ne voudrais pas ne point vous avoir connu.

— Vous m'aimez donc, ma Gilberte ?

— Oui, Henri, autant que vous m'aimez.

Ils se regardèrent, comme en extase. Mais Henri pensa aussitôt qu'un si grand bonheur allait être im-

médiatement détruit et toute sa joie se changea en fureur. Il s'écria :

— Alors, qui donc pourrait nous séparer ?

Elle répondit avec beaucoup de calme :

— Rien que notre volonté.

— Voudrez-vous donc me quitter, Gilberte ?

— Oui, mon devoir m'y oblige.

— Et vous prétendez que vous m'aimez!

— Je le prouve en ne consentant à vous donner qu'une femme digne de vous.

— Mais c'est de la folie! Vous allez permettre à la tyrannie affreuse de votre père de produire tous ses effets. Tant que nous serons séparés, il sera tout-puissant contre nous. Soyons réunis, il n'aura même plus d'intérêt à résister.

— Ce que vous me proposez, c'est de quitter la maison de mon père ?

— Oui, s'écria Henri avec exaltation, pour vous confier à moi. Oh! comprenez-moi bien, soyez assurée du respect sans borne que j'ai pour vous, comptez sur ma loyauté absolue... Jamais sœur n'aura été plus chérie, plus attentivement choyée que vous ne le serez par moi... Vous serez libre de me voir ou de ne pas me voir, à votre gré... Vous vivrez avec votre bonne Rosalie et je ne me présenterai jamais chez vous sans y être appelé... N'êtes-vous pas assez rassurée par ce que je vous offre ? Voulez-vous que ce soit ma mère qui vous garde?... Je la connais, elle partira avec vous, si vous le voulez... Vous irez toutes les deux dans le Midi... Je ne paraîtrai pas. Mais l'important, c'est que vous ne

soyez plus sous la domination de votre père... C'est le seul moyen de salut pour nous. Il n'y en a pas d'autre... Le comprenez-vous ?

— Je le comprends, dit Gilberte, mais je ne dois pas faire ce que vous me demandez, non pas que je manque de confiance... Je suis d'ailleurs trop sûre de moi-même pour redouter aucun danger... Il ne convient pas de compromettre votre mère dans une aventure qui, de l'humeur dont est mon père, pourrait se terminer par un scandale judiciaire. Il m'a rendu ma liberté, mais il a le droit de juger que j'en abuse et de vouloir me la reprendre. Je sortirai de chez lui, puisqu'il m'a presque chassée, mais ce ne sera point pour vous suivre, ce sera pour aller dans un couvent. Là, nul ne pourra me suspecter, ni dans ma conduite, ni dans mes intentions. Je serai sous une tutelle qui défiera toute critique de bonne foi... Je n'aurai point l'air d'une fille qui se fait enlever pour conclure un beau mariage, mais d'une enfant qui cherche le calme et l'instruction, guidée seulement par sa conscience. Là, mon ami, je serai inattaquable. Et si, quelque jour, mon père se relâche de sa rigueur, alors je pourrai vous tendre la main dignement, et, sur notre union, aucun doute, pas une ombre, tout sera clair, franc et pur. Voilà ce que je voudrais, Henri, pour que nous n'ayons jamais de regret ni l'un ni l'autre, et que, séparés ou réunis, nous puissions nous estimer autant que nous nous aimons.

— Oh! Je sais bien que c'est la fin de tout espoir, murmura Henri, et que vous venez de prononcer

notre arrêt, mais tout ce que vous avez dit est si fier, si noble, que je ne trouve pas, dans mon cœur désolé, un mot pour vous contredire. Il faut donc vous perdre, Gilberte, quand je vois que vous êtes à moi, au moment où vous m'apparaissez cent fois plus désirable par votre sagesse et votre courage... Ah! Je n'en ai pas tant que vous, et je suis déraisonnable, je suis lâche, et je ne sais que pleurer mon bonheur perdu...

Il s'était arrêté, n'osant regarder Gilberte, il laissait couler ses larmes. Elle, près de lui, dans ce lieu désert, n'ayant d'autre préoccupation que la douleur de son ami, le regardait pâlissante et muette, car elle craignait, si elle prononçait une parole de ne pouvoir elle aussi contenir ses sanglots. Il resta là, pendant un long instant, appuyé contre un arbre, le front contre l'écorce rude, oubliant tout, abîmé dans son désespoir. Enfin, elle lui prit la main, la serra entre les siennes et se hasarda à dire:

— Henri, je vous en prie, vous me déchirez le cœur... Est-ce donc moi qui dois vous encourager?... Moi qui ai tant besoin de forces pour accomplir ma lourde tâche...

Il se calma presque aussitôt:

— C'est vrai, mon amie, excusez-moi, je suis indigne de vous... De nous deux je suis le moins à plaindre et je me montre le plus faible... Oh! chère Gilberte, quelles joies l'avenir pourra-t-il nous réserver pour compenser les douleurs présentes?

— Nous nous souviendrons un jour de nos larmes, dit Gilberte avec un sourire ému, et notre bonheur nous paraîtra cent fois plus précieux.

— Alors vous espérez encore ?

— Oui, Henri, car j'offrirai à Dieu ma foi, en faisant appel à sa miséricorde. Et il doit être si bon et si grand qu'il acceptera ma modeste offrande, et nous rendra, en échange, le bonheur.

Ils marchèrent pendant quelques secondes sans parler, accablés sous le poids de leur pensées. Enfin Henri demanda :

— Et dans quel couvent vous retirez-vous ?

— Je ne sais pas encore. Je ne voudrais pas qu'il fût à Paris et cependant pas trop loin, à portée de mon père...

Elle n'ajouta pas : Et de vous, mais son regard l'exprima clairement.

— Qui vous conseillera ?

Elle agita la tête d'un air entendu :

— Ah ! quelqu'un de très puissant et de très sage... Quand la décision sera prise, je trouverai moyen de vous en informer...

Ils étaient revenus près du banc où Rosalie assise travaillait à son tricot inamovible. La vieille servante dit :

— Gilberte, il y a déjà plus de temps de passé que nous nous en étions accordé... Il faut rentrer, ma fille...

Comme Henri pâlissait, mais sans discuter, sans se révolter, Gilberte dit :

— Ma bonne, encore cinq minutes seulement ?

Et reprenant d'un mouvement vif le bras de son amoureux, elle repartit dans l'allée solitaire. Ils ne parlaient plus, ils se regardaient avec des yeux bril-

lants, et une étreinte plus forte les serrait l'un près de l'autre. Arrivés à l'extrémité de leurs parcours, ils s'arrêtèrent un instant comme pour retarder le moment du retour. Le soleil descendait déjà dans le ciel et éclairait le bois de ses rayons obliques. Un silence profond régnait, troublé seulement par le chant des oiseaux.

— Il faut se dire adieu, Henri, dit Gilberte.

Il la prit dans ses bras, pour la première fois, sans qu'elle fît de résistance, et la pressa sur sa poitrine en la dévorant des yeux, comme pour bien graver les traits de ce cher visage dans sa mémoire, puis, chastement, il l'embrassa sur le front, dans ses cheveux d'or pâle.

— A toujours, Gilberte.

— A toujours, Henri.

Ils se reprirent le bras, et d'un bon pas, sans tricherie, sans marchandage, sûrs d'eux, ils retournèrent vers la vieille servante et, avec un sourire, ils se séparèrent.

Le surlendemain, Henri reçut un papier sur lequel étaient tracés ces mots d'une écriture malhabile: "Monsieur Henri, je suis chargée de vous prévenir que M^lle^ Gilberte est au couvent des Dames de la Compassion, à Neuilly. Monsieur ne s'est pas opposé à son départ, mais il n'est pas content. Je vous salue : ROSALIE."

XII

Comme le disait si bien la servante, il n'était pas content, Monsieur! Jusqu'au dernier moment, il n'avait pas cru à l'exécution des projets de Gilberte. Il s'était dit: Vaines menaces! Quand elle verra que je tiens bon, elle se résignera. Qu'est-ce qu'un caprice de jeune fille ? Une légère fumée, un nuage, autant en emporte le vent. Mais quand Gilberte se présenta dans son cabinet et très posément lui annonça que, forte de son autorisation, elle entrait, le soir même, au couvent de la Compassion, il reçut un coup en pleine poitrine. Suivant sa détestable habitude, il se répandit en sarcasmes sur le compte des religieuses qu'il accusa des plus honteux calculs, insinuant que c'était uniquement pour capter les quelques mille francs que Gilberte possédait de l'héritage de sa mère, qu'elles l'attiraient dans leur maison. La jeune fille répondit froidement que ces calculs ne pouvaient exister par la raison que les sœurs ignoraient que leur pensionnaire possédât quoi que ce fût, que bien au contraire elles la prenaient par charité et sans rémunération aucune, eu égard à une importante recommandation...

— Celle de M^me^ Trésorier, sans doute, qui paie pour t'arracher à moi...

— M^me^ Trésorier ne connaît même pas le nom de

l'établissement qui me recueille et n'a pu faire aucune démarche pour m'en faciliter l'entrée...

— Et à quoi vas-tu passer ton temps dans ce béguinage ? ricana Courcier. A des génuflexions, à des adorations, à toutes les pratiques de la plus inepte idolâtrie ?...

— Non, mais à travailler pour vêtir les pauvres, et leur préparer à manger, matin et soir...

— Tu vas être servante des loqueteux! Rincer l'écuelle des faux mendiants! Toi, ma fille, cria le socialiste avec indignation.

— C'est la fraternité, mon père.

Il la regarda de travers. Il sentait une forte envie de revenir sur les déclarations qu'il avait faites dans un moment de colère, et de défendre à Gilberte de sortir de chez lui:

— Tout ce que tu me dis ne me plaît guère, commença-t-il. Et tu vas tout à fait mal tourner dans ce milieu-là... Pourquoi y vas-tu ?

— Pour faire ma première communion ?

Courcier lacha un juron à faire crouler le Sacré-Cœur en bas de la Butte-Montmartre, et marchant, en furie:

— Qu'est-ce qui a pris à cette fille-là, si sage, si raisonnable jusqu'à ce jour, de tomber dans une pareille aberration ? Je l'ai élevée philosophiquement et la voilà qui se jette dans la bigoterie! Il faut donc que les femmes aient ce vice-là dans le sang! Eh bien! je te résisterai. Tu n'iras pas chez tes religieuses!

— Voudras-tu donc me contraindre, après m'avoir

laissée libre ? Est-ce ainsi que tu respectes les droits de la pensée ?

— Elle a raison ! clama Courcier. Je démens toutes les affirmations de ma vie politique. Je ne peux pas me donner un pareil soufflet à moi-même ! Et cependant la livrer à mes ennemis... Ah ! Quand il s'agit des autres, il est facile de trancher, mais quand il faut décider pour soi-même... Gilberte, tu vois mon angoisse... Je ne me résigne pas à te perdre... Que faut-il pour te garder ?

— Ne pas t'inspirer de ton amour-propre, mais de ton amour paternel, n'être plus dirigé par l'ambition de l'emporter sur des ennemis imaginaires, mais par le désir de rendre ta fille heureuse... Oh ! papa, veux-tu me voir à genoux devant toi, te remerciant, te bénissant, t'adorant ?... Laisse-moi épouser celui que j'aime ?

— Tu me quitteras tout de même !...

— Mais je passerai tous les jours de ma vie à t'être reconnaissante de ta générosité, au lieu de me désoler de ta dureté...

Courcier respira bruyamment, comme un homme qui étouffe, puis il dit d'une voix sourde :

— Je t'aime encore mieux au couvent que chez les Trésorier !

— Adieu donc, mon père, dit Gilberte, le visage inondé de larmes.

Il ne voulut pas la voir et lui tourna le dos. Elle poussa un profond soupir et, brisée par cette dernière lutte, elle partit.

Lorsque le soir, pour la première fois, Courcier se

trouva seul dans sa salle à manger, il fut pris d'une soudaine tristesse. Il mangea vite et mal, sous le regard hostile de sa servante, et se réfugia dans son cabinet où il se mit à fumer pour se distraire. Mais dans les spirales bleues, qui montaient de son cigare vers le plafond, il vit se dessiner la physionomie railleuse du baron Trésorier, le visage attristé du faux Gervais, et un pauvre petit profil de religieuse, à robe de bure, à bonnet navrant, qui lui rappelait sa fille, et il sentit son mécontentement s'accroître. Il pensa: J'aurais dû déjà rendre à ces Trésorier l'argent du *Parti Révolutionnaire*. Ils le recevront demain. Il avait des offres d'achat d'un groupe politique et le seul retard qui était apporté à la vente venait de ce qu'il voulait se faire réserver par traité la direction du journal, pendant trois ans, et que ses collègues prétendaient la conserver pour eux. On lui proposait de le garder comme rédacteur en chef, sans engagement. Il sentait bien que sa situation ne serait pas du tout assurée et jusque-là il avait résisté. Mais la nécessité de rembourser cet argent empoisonné ne lui laissait plus le droit de reculer. Il en voulait d'autant à Henri et son père. Il eut un moment l'idée d'aller trouver Jacquinot, qui venait enfin de décrocher le portefeuille des travaux publics dans un ministère de concentration, et de lui demander, sur les fonds secrets, de quoi payer son journal. Mais un scrupule l'arrêta: Il avait passé sa vie à réclamer la suppression des fonds secrets, et victime de sa droiture, il ne voulut pas légitimer l'existence de ces fonds corrupteurs en y puisant pour lui-même. Et

puis il n'était pas sans inquiétude sur la réponse que lui ferait Jacquinot. Il l'avait un peu picoté, la veille, dans son premier Paris, et il savait que son camarade était susceptible. Enfin si le ministre accueillait favorablement sa proposition, il serait à ses ordres, devrait le défendre sur un signe, et la pensée de dire du bien de son ami dans le journal, le mettait au supplice. Il vendit le *Parti Révolutionnaire* et eut la joie d'envoyer à Henri Trésorier un chèque de vingt mille francs en exigeant un reçu motivé. Le courrier le lui apporta le soir même et il le lut avec une âpre satisfaction. Il se dit: Ils ont tout de même pris mon argent ! Je n'ai rien à eux. Et eux ils ont mon argent. Il lui semblait que ses vingt mille francs à lui valaient bien plus que les vingt mille francs d'Henri et que le jeune homme lui redevait quelque chose.

Il n'eut pas longtemps cette illusion. Le lendemain matin, en tête d'une souscription ouverte par les journaux pour l'*Œuvre du chauffage parisien*, il découvrit cette mention : Gilberte vingt mille francs. Il en frémit de colère. Il balança s'il écrirait à Henri Trésorier pour lui déclarer qu'il le considérait comme un drôle. A la réflexion, il s'avoua à lui-même que ce que le jeune homme avait fait était très bien. Il se cantonna dans son isolement et sa misanthropie. Il fut très malheureux. Retombé des hauteurs de sa direction de journal dans la foule des simples députés, il essuya l'humiliation des lâchages vils. Des gens, qui le saluaient très bas la veille pour obtenir un mot dans les *Echos parlementaires*,

affectèrent de ne plus le connaître. Il ne fut pas réélu président de son bureau. Il fut battu à la commission du Commerce par un petit député du centre gauche, qui n'avait pas vingt-six ans. Un bambin ! Et lui, lui le disciple de Blanqui... Un des piliers de l'extrême gauche ! Il remarqua que tout tournait à son désavantage et qu'il ne réussissait plus dans rien de ce qu'il entreprenait. Après dix ans de vie parlementaire, il se vit moins puissant qu'au premier jour. Son humeur devint tout à fait sombre, il ne parla plus et changea physiquement.

Pendant ce temps-là, Gilberte, installée à Neuilly, s'instruisait religieusement avec joie et travaillait matériellement avec courage. La maison où elle avait demandé à entrer, sur le conseil de son directeur de conscience, n'était pas un de ces établissements où les pieuses femmes vivent dans l'oisiveté et la prière. Un ouvroir, une crèche et un réfectoire populaires étaient installés dans la maison. Fondée par une bienfaitrice admirable, qui l'avait construite à ses frais et dotée de ses deniers, dans le principe, la maison avait pris rapidement un tel développement qu'il avait fallu rechercher des secours plus considérables et un conseil de dames très riches administrait l'œuvre, de concert avec la sœur Thérèse qui faisait preuve de capacités hors ligne. Les religieuses logeaient dans des bâtiments, avec quelques novices et pensionnaires, qui remplissaient l'emploi de sœurs converses en s'occupant de tous les gros ouvrages. Tour à tour employées au service des cuisines, des cellules, de l'ouvroir, de la crèche, faisant la soupe,

balayant les couloirs et les cours, soignant les enfants ou dirigeant les travaux de couture, ces vaillantes femmes se dépensaient, du matin au soir, dans un labeur interrompu seulement par les exercices religieux que leur profession leur imposait. Encore y en avait-il de dispensées pour cause de surveillance et chargées de continuer la besogne en train, pendant que les autres priaient à la chapelle.

Dès le premier jour, Gilberte sans hésiter les imita, quoique les antécédents de son éducation ne l'eussent pas disposée à des travaux si vulgaires. Sans récriminer, elle fit office de servante parmi ces sœurs qui, pour la plupart, étaient des filles de la campagne, sans aucune distinction, simples et naïves. Deux fois par semaine, l'abbé de Brossard venait instruire sa pénitente. C'était pour Gilberte un repos, une véritable récréation. Le soir, elle apprenait son catéchisme quand ses compagnes dormaient, car si elle se pliait à se lever avec l'aurore, il lui était insupportable de se coucher sitôt la nuit venue. Sa santé demeurait excellente au milieu de toutes ces occupations. Elle n'avait pas le temps de penser à sa situation et c'était fort heureux. Cependant elle n'oubliait pas son père. Chaque semaine elle lui écrivait un mot pour lui demander de ses nouvelles et l'assurer que, de loin, elle l'aimait toujours. Aucune réponse ne lui arrivait jamais. On eût dit que Courcier avait arraché sa fille de son cœur. C'était le gros chagrin de Gilberte.

Deux moi se passèrent ainsi pour la jeune fille en labeurs excessifs, qui la laissaient rompue le soir,

mais calme et décidée à persister. Un matin qu'elle était à la lingerie occupée à ranger des piles de draps ourlés à l'ouvroir, la sœur Thérèse parut accompagnée d'une dame à qui elle faisait les honneurs de la communauté, et avec un saisissement violent Gilberte reconnut dans la visiteuse la mère d'Henri. La baronne, impassible, parcourut la vaste pièce, écoutant les explications que lui fournissait la supérieure, puis elle se dirigea vers Gilberte et s'adressant à elle comme si elle l'avait vue la veille :

— Bonjour, mon enfant, je suis ravie de vous voir... Vous êtes très gentille avec votre petit bonnet... Ma sœur, ne puis-je dire deux mots à M^lle^ Courcier...

— Comment, Madame la baronne, mais quatre, s'il vous est agréable... Ah ! vous connaissez notre chère petite ?... Je vous la donne pour un modèle de douceur et de sagesse... Écoutez, Madame la baronne, ma fille... C'est une de nos bienfaitrices. Nous allons lui devoir le nouveau bâtiment...

Et agitant son trousseau de clefs, qui sonna un clair carillon, la supérieure passa dans la pièce voisine. A peine seule avec la pensionnaire, M^me^ Trésorier l'attira à elle, l'embrassa tendrement et lui dit :

— C'est pour vous que je suis ici, Gilberte, je pense que vous vous en doutez... Quelqu'un que j'aime devenait fou à l'idée de ne pas savoir ce que vous deveniez. Il a donc fallu bouleverser tout le Comité des Dames patronesses pour m'y faire donner la situation qui me permettrait de venir dans cette maison quand je voudrais, et aux heures qu'il me plairait... J'y ai réussi, vous le voyez...

— Ce qu'a dit la sœur Thérèse, à l'instant, me montre à quel prix...

La baronne sourit :

— C'est indifférent, mon enfant. Et d'ailleurs c'est pour les pauvres... Mais, vous, comment êtes-vous ? Ne souffrez-vous pas trop de privations... Cette existence n'est-elle pas trop dure pour vos forces ?

— Je me porte très bien, madame, et si je recevais des nouvelles de mon père, je n'ambitionnerais rien...

— J'en ai de toutes fraîches à vous donner... Ma femme de chambre a vu votre Rosalie, hier soir... La santé de M. Courcier est satisfaisante, mais son humeur, hélas! n'est pas changée...

— Que vous êtes bonne, Madame, d'avoir prévu mon désir!... Ainsi il n'est pas malade, par ce mauvais hiver si froid ?

— Non, mon enfant, il est au chaud, à la Chambre ou chez lui... Mais votre cellule, à vous, doit être glaciale ?...

— C'est très sain...

— Et vos pauvres petites mains sont toutes rouges.

La baronne prit entre ses doigts gantés les mains charmantes de Gilberte, à peine durcies par les grossiers ouvrages auxquels elle s'adonnait, et émue du courage, de la résignation de cette enfant, elle la regarda avec une tendresse inquiète.

— Ah! Madame, dit gravement la jeune fille, si je ne souffrais pas, je serais sans excuses, car mon père souffrirait seul, et à cause de moi.

M^me^ Trésorier posa ses lèvres sur le front de la jeune fille, et rejoignant la supérieure dans la pièce

voisine elle continua sa visite. Le nom d'Henri entre les deux femmes n'avait pas été prononcé. Mais le cœur de Gilberte était plus gai ce soir-là, et avec étonnement la sœur Thérèse la surprit à fredonner en travaillant.

Rue de Presbourg, la rentrée de la baronne avait été attendue avec impatience. Henri bouillait, sentant sa mère auprès de Gilberte, et M. Trésorier lui-même n'était pas allé à son bureau. Attirée dans le petit salon, sans même avoir le loisir de défaire son chapeau, Mme Trésorier dut s'expliquer, donner des détails :

— Voyons, Henri, laisse-moi respirer, dit la baronne en souriant par avance du plaisir qu'elle allait causer. Eh bien ! oui, elle se porte comme un charme, elle est plus jolie que jamais avec son bonnet à trois pièces et ses gros bas bleus... Et dans sa robe de laine grise elle a une taille qui fait tort à la religion... Quand je l'ai vue, elle était en train de ranger des piles de draps, mais la veille on m'a dit qu'elle balayait la cour...

— Balayait ! s'écria M. Trésorier suffoqué.

— Oui, mon ami et très bien. Il paraît qu'elle manie ce grand balai de bouleau avec une vigueur étonnante...

— Comme les malheureuses de la rue, alors? gémit Henri. Comme ces pauvres créatures, que nous voyons grelotter, le matin, en partant pour la chasse et que nous plaignons tant, papa et moi? Ah! mon Dieu!

— Et encore, elle, c'est pour rien qu'elle le fait !

Henri ne partagea pas le riant optimisme de sa mère. Il était révoltée à l'idée des fatigues qu'endurait sa Gilberte et il devint tout à fait taciturne.

— Ainsi, dit-il, voilà où un père féroce et stupide a conduit cette ravissante fille ! Et quand finira cette épreuve? On ne peut le prévoir ! Elle fait son noviciat: rien ne prouve que la rigueur de M. Courcier s'adoucira et alors elle prononcera ses vœux... Et, après la torture de la savoir misérable comme elle est, j'aurai la douleur de la voir séparée de moi pour toujours. Car les vœux ont beau ne pas être éternels, une fille du caractère de Gilberte ne revient pas sur ses engagements et, une fois au couvent, elle y restera !... Et moi, qu'est-ce que je de viendrai ?

M^me^ Trésorier parut consternée. Elle s'attendait à causer de la joie en annonçant que la jeune fille se montrait vaillante d'esprit et robuste de corps, et bien au contraire elle provoquait la désolation et les regrets. Son mari lui-même demeurait abattu. Il dit:

— Je me mets à la place de ce Courcier. Il doit être accablé de chagrin.

Alors Henri bondit :

— Ce Courcier est un monstre ! Tu le plains? Moi j'ai envie d'aller au Palais-Bourbon, de l'empoigner par sa belle barbe d'imbécile, de le traîner tout autour de la galerie de la Paix à coups de bottes dans les riens ! Je le hais cet homme ! Je voudrais le tuer ! Ah ! s'il n'était pas le père de Gilberte !

M. et M^me^ Courcier regardèrent avec effarement le doux Henri qui, pour la première fois de sa vie, se mettait en colère devant eux, et blême, les yeux

rouges, trépignait comme un égaré. Enfin il se calma et dit :

— N'importe, il est impossible que cela dure ! Je ne le supporterais pas !

— Mais, mon pauvre enfant, qu'est-ce que tu peux faire ? Tu te heurtes à des obstacles insurmontables : la résistance du père et la volonté de la fille.

— Si je ne les surmonte pas, je les tournerai, mais cela ne continuera pas ainsi !

Il avait l'air si résolu que M. et Mme Trésorier ressentirent une vive inquiétude. Le baron dit :

— J'imagine que tu ne prépares pas quelque extravagance.

— Non, papa.

— Ne risque rien qui puisse compromettre cette jeune fille. Tu sais, ça, c'est sacré !

— J'aimerais mieux mourir que de lui faire du tort.

— Oui, mais il ne s'agit pas de mourir, non plus, interjeta Mme Trésorier.

Eh bien ! sois donc gentil et raconte nous, à ta mère et à moi, quels sont tes projets...

— Je n'en ai qu'un : je vais aller trouver M. Courcier et m'expliquer, une bonne fois, avec lui. Je ne l'ai jamais rencontré; depuis qu'il a appris qui je suis... Il faut que je voie sa figure et que j'entende le son de sa voix...

— Mais tu annonçais tout à l'heure des intentions d'une violence...

— J'ai eu tort. Mes paroles n'avaient aucun sens, puisque je ne pouvais pas leur donner une suite effective... Sottises échappées à la colère !

— Mais si tu te mets de nouveau en colère, quand tu causeras avec M. Courcier...

— Je penserai à Gilberte et je resterai calme.

— Enfin, qu'est-ce que tu comptes lui dire ?

— Tout ce que mon désespoir m'inspirera.

— Et s'il ne veut pas l'écouter ?

— Alors je saurai qu'il n'y a plus rien à espérer de lui. Mais jusque-là je doute encore...

— Eh bien! mon enfant, dit Mme Trésorier, suis ton inspiration. En tout cas, tu peux nous engager, ton père et moi, vis-à-vis de M. Courcier; nous ne te désavouerons pas, quoi que tu promettes... N'est-ce pas, mon ami ?

— Assurément, dit le baron. Avant tout, faire le bonheur de ces deux enfants... Fallût-il même renoncer à jamais me présenter contre Courcier à Bizy... Et Dieu sait que cela me coûtera!

Henri prit un temps, et dit gravement:

— Me permets-tu d'aller jusqu'à renier, pour mon compte, tes opinions politiques ?

Trésorier fit un haut-le-corps, sa physionomie exprima un singulier malaise moral:

— Je constate avec chagrin, Henri, que tu n'as aucune espèce de conviction... C'est inouï, ma chère, combien tous ces jeunes gens sont atteints d'indifférence!... La monarchie, la république, et n'importe quelle république même, peu leur importe! Il n'y a plus que les vieux qui soient fidèles!...

— Oh! papa, pour moi, il n'y a qu'une fidélité importante, c'est celle que j'ai vouée à Gilberte.

La mère sourit et dit au père:

— Il est jeune, que veux-tu, il est épris, et il n'est pas heureux!...

— Enfin, écoute mon enfant, concéda le baron, ne dépasse toujours pas le centre gauche !

Henri saisit son père dans ses bras, et avec une furie de tendresse:

— Ah! Je vois que tu m'aimes vraiment, car c'est un réel sacrifice que tu me fais! Mais sois tranquille, je n'en abuserai pas, et maintenant je veux tout obtenir de M. Courcier, sans rien lui accorder.

— Eh bien! allons déjeuner, dit le baron ragaillardi.

Il prit le bras de sa femme et ajouta:

—Cette petite ne saura jamais toute la peine que nous nous serons donnée pour la faire millionnaire et baronne.

XIII

Il était trois heures lorsque Henri Trésorier descendit de voiture rue de Bourgogne et pénétra dans la cour du Palais-Bourbon. Il se dirigea vers l'entrée, mais un huissier l'arrêta et lui demanda s'il avait une carte. Il n'en avait pas. Mais il ne perdit pas sa présence d'esprit et pria l'huissier de bien vouloir faire avertir le marquis de Cerneuil, député de la Vendée que M. Trésorier désirait lui parler. Au bout de très peu de temps, le marquis parut lui-même :

— Eh ! quoi ! mon cher ami, c'est vous dit le légitimiste, j'avais cru que c'était votre père. Que diable venez-vous faire ici ? Avez-vous un carnet de chèques dans votre poche ?

— Non ! Je ne prétends corrompre personne. J'ai quelqu'un à voir à la Chambre mais comme on me refusait l'entrée...

— Oui, c'est à cause des bombes, dit le député. Depuis l'attentat, nous ne laissons plus entrer ici les gens inoffensifs sans carte, mais avec carte on ouvre les portes à tous les coquins... C'est ce qu'on appelle garder l'Assemblée.

Ils montaient l'escalier, tout en causant, et arrivés dans la galerie :

— Vous voilà dans la place, dit le marquis, vous n'avez plus besoin de moi...

— Si, j'ai besoin que vous fassiez dire à M. Courcier que quelqu'un l'attend ici...

— Courcier ? Ce braillard ?...

— Oui, Courcier... Et surtout ne me nommez pas: s'il savait que c'est moi, il serait capable de ne pas sortir...

— Oh! Oh! Voulez-vous donc lui faire du mal et s'en doute-t-il ?

— Non certes!

— Eh bien! Je vais le prévenir moi-même...

— Marquis, que de reconnaissance!

— Mes compliments à votre cher père.

Il s'éloigna et Henri resta seul, marchant à petits pas, écoutant la rumeur confuse qui sortait de la salle des séances, quand une porte s'ouvrait. C'était comme le bourdonnement des élèves, dans une classe mal tenue, et les éclats de voix de l'orateur semblaient les cris du pion réclamant le silence. Puis quelques tintements de cloche du président, qui rappelaient vaguement l'arrivée de la course en char, à l'hippodrome. Évidemment, c'était une utile discussion d'affaires qui se poursuivait en séance, car personne ne paraissait écouter. Deux reporters de journaux passèrent. L'un dit:

— Ce Cazagnaire est-il rasant avec sa question agricole !... Qu'est-ce que ça nous fait que le blé se vende dix-huit francs, puisque le prix du pain ne bouge pas ?...

— Ah! l'agriculture manque de bras, ricana l'autre, mais elle ne manque pas de langues !

— Du reste, à moins qu'ils ne se prennent aux che-

veux, ou qu'ils ne s'insultent, tout ce qui se fait là dedans est sans intérêt pour nous.

— Il paraît qu'il y a une nouvelle instruction ouverte...

— Oui, on ne parle que de ça, en séance... On dit que Jacquinot est compromis...

— Tous, les uns après les autres !

Henri dressait l'oreille, mais il n'eut pas le temps de compléter son information, Courcier venait de paraître. A la vue du jeune homme, il s'arrêta interdit et fit même un mouvement pour rentrer, mais Henri ne lui en laissa pas le temps. Il s'approcha et avec un ton d'autorité il dit :

— Monsieur Courcier, il faut que je vous parle...

Le député prit un air contrarié et répliqua :

— Monsieur, ce n'est ni le lieu ni le moment de nous expliquer...

— Je n'ai ni le choix du lieu ni celui du moment, reprit sèchement le jeune homme, vous voudrez donc bien m'écouter... A moins que vous ne redoutiez la discussion...

— Moi ! s'écria Courcier. Jamais, monsieur, je n'ai redouté une discussion... Et avec vous moins qu'avec tout autre.

— A merveille, dit Henri en souriant du succès de son argumentation. Ecoutez-moi donc alors.

Ils se mirent à l'écart, dans une embrasure de fenêtre, et là Courcier regardant l'amoureux de sa fille avec une menaçante ironie :

— Les choses ont bien changé, depuis le jour où,

pour la première fois, nous avons causé ici, *monsieur Gervais*...

— Il n'a pas dépendu de moi qu'elles ne changeassent bien davantage, monsieur Courcier...

Le député examina Henri, stupéfait d'un tel aplomb. Il devint rouge de colère et, pinçant les lèvres, il demanda :

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas très bien...

— Vous me comprenez parfaitement, Monsieur, reprit le jeune homme avec encore plus de fermeté, mais je vais dissiper toute équivoque : à l'heure qu'il est, si vous n'aviez pas été aveuglé par un fanatisme qui, du reste, vous barre tout avenir, je devrais être votre gendre, et vous ne verriez pas vous monter sur les épaules des scélérats comme ce Jacquinot que guette le juge d'instruction...

— Monsieur, cria Courcier, l'homme dont vous parlez si légèrement est mon ami...

— Un concussionnaire ne peut pas être votre ami, déclara nettement Henri. Je m'étonne que vous vous attardiez à des banalités comme la camaraderie politique. Mais, monsieur, en politique, il n'y a pas d'amis, il n'y a que des concurrents. Comment, depuis le temps que vous voyez évoluer ceux que vous appelez vos amis, vous n'avez pas encore remarqué leurs successifs déplacements d'opinion... Partis du socialisme pur, ils se sont acheminés vers le radicalisme intransigeant, puis ils ont bifurqué sur le radicalisme de gouvernement, et les voilà arrivés au ministère... Vous seul n'avez pas bougé... Ils ne vous

le pardonnent pas... Car vous accusez, par votre immobilité, leur déplacement, vous permettez d'en mesurer l'importance... Voilà pourquoi vous n'arrivez à rien !

Courcier, pétrifié de s'entendre expliquer, en trois phrases, ce que, depuis six mois, il commençait à discerner confusément, demeurait muet devant Henri. Il se demandait par quelle supérieure clairvoyance ce jeune homme se rendait si nettement compte de la situation. Il en oubliait Gilberte, sa colère, ses préventions, il jugeait son interlocuteur très fort, se sentait, comme autrefois, dominé par lui. Il s'oublia jusqu'à lui dire :

— Mon cher monsieur, c'est mon honneur de n'avoir pas varié...

Puis, tout à coup, l'idée lui revint qu'il avait devant lui le fils de son ennemi, le séducteur de Gilberte, il crispa ses poings, secoua sa longue barbe et cria :

— Et puis, ça ne vous regarde pas!

— Comment! ça ne me regarde pas! répliqua Henri avec une furieuse énergie. Vous moquez-vous du monde ? Ma vie entière dépend de votre aveuglement, et vous me déniez le droit de vous ouvrir les yeux... Monsieur, je ne partirai pas d'ici avant de vous avoir convaincu... De nous deux, l'un raisonne comme un enfant, et je vous atteste que ce n'est pas moi!

— Monsieur, rien ne vous autorise à prendre avec moi de telles libertés, balbutia Courcier...

— Je ne vous cache pas que je compte en prendre

bien d'autres, dit froidement Henri. Si vous m'y forcez... Et cela, non seulement dans mon intérêt, mais aussi dans le vôtre... Car, si je ne me mêle pas de vos affaires, vous êtes un homme à la mer... Voyons, vous ne vous apercevez donc pas que, dans votre parti, on vous considère comme une quantité négligeable. Et ces esprits forts, qui vous jugent avec tant de désinvolture, vous les valez bien... Je le sais, moi, qui ai travaillé avec vous...

Cette imprudente allusion faillit faire perdre à Henri tout le terrain qu'il avait gagné. Courcier secoua la tête avec amertume:

— Ah! si vous aviez été vraiment Gervais... Mais vous m'avez trompé... Vous essayez de me tromper encore!...

— Qu'en savez-vous? Êtes-vous sûr de m'avoir bien jugé? Je voulais m'attacher à vous, mais en toute loyauté. Vous n'ignorez pas pourquoi... J'étais venu chez vous, comme Jacob chez Laban, pour vous servir, afin de mériter votre fille... Si j'avais eu trois mois devant moi pour pénétrer dans votre pensée, j'aurais accompli l'œuvre décisive... Je vous aurais amené à l'évolution indispensable pour assurer le triomphe de votre carrière... Quel a été mon premier acte? Vous donner un journal... Peu à peu, le courant des opinions devait vous conduire à des concessions pratiques, non pas sur la doctrine, mais sur les moyens de l'appliquer... Vous passiez immédiatement au rang d'homme sage; je ne dis pas modéré, je dis sage! Vous entriez dans la réserve de ceux avec lesquels il faudra compter un jour. Et c'est dans cette réserve

que se recrutent les ministrables... Tous vos amis, pourtant si médiocres, eux, y sont déja... Et alors le parti socialiste, en vous voyant prendre de l'autorité, de l'influence, de se dire: "C'est Courcier, un pur, celui-là, dont les mains sont nettes, qui nous dotera des réformes tant promises et jamais obtenues..." Le temps passait, les hommes tombaient, — ils tombent si vite, — et votre heure à vous arrivait... Oui, vous deviez, dans ma pensée, être le maître de la situation. Ce que l'exagération de vos opinions si avancées avait d'effrayant, moi, je l'atténuais... On disait: "Courcier est un homme impitoyable!... Il fera table rase de l'ordre ancien!... Il reconstruira l'édifice social à nouveau!" Mais aussitôt on ajoutait: "Ne craignez rien: il a auprès de lui Trésorier, son gendre, qui obtiendra grâce pour le vieux monde... Courcier sera un régénérateur, mais ce ne sera pas un destructeur..." Et quelle destinée devait être celle d'un homme politique, sur lequel l'opinion aurait formulé de tels jugements!... Quel rôle il jouait dans l'histoire!... Il pouvait être le Washington de la France... Et voilà ce que j'avais rêvé pour vous!

Il se tut un instant, pour respirer. Courcier, muet, regardait ses souliers, d'un air songeur, et ne faisait même plus un simulacre de résistance. Henri pensa: "Je me suis montré, biblique avec Jacob et Laban; j'ai cité Washington, j'ai enlevé mon ambitieux sur le sommet de la montagne, pour lui montrer le monde à ses pieds, tout cela est bel et bon; en ce moment, mon homme est sous l'influence de sa chimère orgueilleuse, mais que je prononce le nom de Gilberte et il

retombe sur la terre, il ne pense plus qu'à ses rancunes, il retrouve toutes ses préventions, et je suis perdu. Il faut cependant arriver à la question. Il reprit :

— Comment m'avez-vous récompensé de tant de confiance en votre talent ? Quel traitement m'avez-vous fait subir ? Sans me donner le temps de m'expliquer, emporté par une colère indigne de vous, et qui inspirerait des doutes sur vos capacités à un autre que moi, vous me chassez, vous ruinez mon œuvre commencée, le journal est vendu, tout l'échafaudage construit s'écroule. Et pourquoi ? Pour de mesquines considérations de personnes, pour des désaccords de religion, comme si vos amis hésitaient à fréquenter chez les réactionnaires et se gênaient pour se marier, quand il le faut, à l'église ! Mais, dupe de votre droiture, vous croyez devoir ne pas faire une concession, vous écartez de vous un allié fidèle, et vous traitez votre fille avec la dernière rigueur.

L'effet qu'Henri redoutait se produisit. Courcier releva son front incliné, il lança un regard chargé de colère sur le jeune homme et dit :

— Oui, vous aviez gagné jusqu'à ma fille ! Et, à cause de vous, elle m'a abandonné !...

— Vous l'avez renvoyée de chez vous !

— Croyez-vous que je voulais changer ma maison en sacristie ?

Henri cria :

— Vous n'êtes et ne serez jamais qu'un sectaire ! Vous vous gargarisez avec des mots, au lieu de discuter des idées. Je commence à croire que vos amis

ont raison et que vous n'avez que de la façade et pas de profondeur !

— Ils disent ça ?

— Sans se gêner. Et vous faites tout ce que vous pouvez pour leur donner raison !...

Le jeune homme se leva et ébaucha un vague salut. Courcier crut qu'il s'en allait.

Il se leva aussi :

— Est-ce là tout ce que vous comptiez me dire? Je ne suppose pas que votre unique dessein était de récriminer !... Quelles propositions vouliez-vous me faire ?

A ces mots, Henri frémit jusqu'au fond de lui-même. Il fut comme un général qui, au plus fort d'une bataille, lorsqu'il désespère d'enfoncer l'ennemi, découvre tout à coup, dans le centre adverse, une ouverture par laquelle il va pouvoir pénétrer et vaincre. Il prit son air le plus froid et regardant Courcier de haut :

— Des propositions, moi, à vous? Vous vous méprenez, monsieur. Mon père vous en a fait, que vous avez repoussées avec la dernière brutalité... Cela suffit, tenons-nous-en là.

— Mais vous déclariez, tout à l'heure, que vous prétendiez me convaincre...

— J'avais tort. Je désespère d'éclairer votre fanatisme. Il n'y a rien à tirer de vous...

— Mais enfin, pourquoi êtes-vous venu me relancer jusqu'ici ? cria Courcier exaspéré.

— Uniquement pour vous avertir que mademoiselle votre fille est dans la condition la plus misérable, à

l'asile des Dames de la Compassion, où on la charge des plus viles besognes... Hier, elle épluchait les légumes pour le repas de la communauté, et, avant-hier, elle balayait la cour... Voilà à quoi vous l'avez réduite...

— Monsieur, ma fille fait ce qu'elle veut, vous n'avez rien à y voir...

— Eh bien! allez-y donc voir vous-même! Ce doit être un spectacle flatteur, pour un apôtre tel que vous. Allez voir Mlle Courcier réduite en servitude... Allez compter si, par jour, elle ne travaille que huit heures! Allez voir ça! C'est aussi intéressant qu'une grève! C'est aussi meurtrier, vous savez!

— Monsieur, hurla Courcier, comment osez-vous me tenir un pareil langage ?

— Mon langage n'exprime que très faiblement ce que je pense de votre conduite!

— Si la moitié seulement de ce que vous me racontez est vrai, bredouilla Courcier tremblant de fureur, je ferai fermer cette caverne cléricale...

— Allons donc! C'est une œuvre philanthropique! On y nourrit douze cents pauvres par jour...

— J'interpellerai le ministre...

— Vous savez bien que vous n'avez aucune autorité... On se moquera de vous!...

Courcier pâlit. Vaguement il sentit que Henri avait raison.

— Monsieur Courcier, reprit le jeune homme, vous avez cru être très fort... Et vous vous êtes pris à votre propre piège... Pour ne pas me donner votre fille, vous l'avez donnée à l'Église... Allez voir ce qu'elle en fait!

Certainement que j'irai, gronda le père de Gilberte avec un geste furieux.

Henri n'attendait que cette déclaration pour rompre l'entretien. Il jeta sur le député un coup d'œil de reproche :

— Adieu, monsieur Courcier... Vous regretterez un jour de ne m'avoir pas mieux compris!

Et, sans ajouter un seul mot, il s'éloigna. Courcier le suivit du regard, et méditatif rentra dans la salle des séances.

Le soir, il dîna de mauvais appétit. Il s'enferma dans son cabinet et essaya de classer les idées que lui avait suggérées son entretien avec Henri Trésorier. Tout d'abord il s'arrêta à ce soupçon qu'il était arrivé à cinquante ans sans distinguer autre chose que les apparences de la comédie humaine qui se jouait sous ses yeux, et sans pénétrer les secrets ressorts de l'intrigue. Était-ce donc vrai qu'il était aveuglé et que, ballotté par les événements, il servait de jouet aux habiles qui savaient en tirer parti? Il repassa les dernières années de sa vie et fut surpris de juger certaines résolutions qu'il avait prises tout autrement qu'à l'heure où il les avait arrêtées. Y avait-il donc, pour les idées comme pour les faits, une incontestable opportunité? Il s'était toujours flatté de ne varier jamais et d'être immuable dans ses principes. Il disait volontiers de lui-même : Une barre de fer. Il en vint à se demander si le fer, métal rigide, pesant, brutal, n'était pas une matière bête. Tous ceux qu'il avait vus s'entêter, se buter, manquer de souplesse étaient restés en

route et marquaient les étapes parcourues, bien en arrière comme des bornes. Les autres, les accommodants, les ductiles, les malléables, avaient pris les devants et se prélassaient sur les sommets. Il eut une révolte d'orgueil et dit: Ceux-là sont des sauteurs! Et, instantanément une voix murmura à son oreille: Qui sait si ce ne sont pas les autres qui sont des jocrisses? Arrivé là, il se trouva désorienté, il ne vit plus clair dans sa conscience. Toute cette discussion se cristallisa pour lui en cette seule question: Avais-je le droit de sacrifier ma fille à des principes contestables? Un subit attendrissement s'empara de lui. Cette pauvre petite, qu'avait-elle fait d'autre que d'aimer un homme qui ne plaisait pas à son père? Etait-ce un si grand crime? Jamais auparavant elle ne lui avait causé un chagrin, un souci. Elle avait grandi près de lui, dans une magnifique indifférence religieuse, qui n'avait été troublée que par la nécessité de mettre d'accord sa culture morale avec les exigences mondaines. N'avait-il pas outrepassé ses pouvoirs en combattant sa résolution? Car, elle le lui avait dit: Il devait la laisser libre de prendre une religion, ou de n'en pas prendre, à son choix. Et il était sorti de la neutralité qui lui était commandée. En somme, il proscrivait la religion, il la jugeait mauvaise pour l'humanité, mais il n'aurait pas donné sa tête à couper qu'il avait raison. Les grands ancêtres étaient fort divisés sur ce point. Robespierre tenait pour un Être suprême. Et Camille Desmoulins écrivait dans le *Vieux Cordelier* " qu'on n'aurait pas dû retirer à l'humanité souffrante l'oreiller de l'es-

pérance d'une autre vie." Oui, mais restait la question de l'éducateur, du prêtre, et là Courcier n'hésitait plus. Sa haine reprenait le dessus et il se sentait prêt à toutes les violences. La doctrine, condensée dans cette formule connue: "A bas la calotte!" qui avait été le credo de sa vie entière, lui bouchait de nouveau le cerveau. Et il oubliait tout ce qu'il avait pu penser de sage, pour retomber dans son insanité. Il songea: Est-ce possible que ma fille soit traitée par cette clique cléricale comme une mercenaire? Je l'en avais menacée, mais de là à tolérer que cela soit, il y a loin. Ma Gilberte est-elle faite pour balayer leur communauté? Cette idée le mit en fureur, et il commença à trouver que Gilberte était une victime et les prêtres des tourmenteurs. Toujours l'Inquisition! Il s'abstint de qualifier son propre rôle: il avait pour lui de ces indulgences. Et très las il se mit au lit.

Il passa une nuit agitée par des cauchemars affreux, dans lesquels il se vit en chemise, un cierge de dix livres au poing, faisant amende honorable devant la grille de la Madeleine, pendant que sa fille, en robe de mariage, descendait les marches au bras d'Henri Trésorier. Puis le décor changea, il se trouva à la Chambre, et ministre, développant à la tribune un projet de loi qui décuplait les droits d'accroissement pour les communautés religieuses. Un de ses anciens amis du socialisme, rhéteur verbeux et confus, l'interrompait violemment en lui parlant de "la vieille chanson qui berçait la misère humaine," et il lui répliquait: "Tout ça est vieux!...

Vous démarquez les anciens de la Convention!" Et la voix triste de Jacquinot modula ce reproche: — "Pendant que j'étais à Mazas, il est devenu ministre! C'est un vendu! La barre de fer a plié!" Il voulut répondre, s'indigner, le souffle lui manqua et, tout autour de lui, il vit des affiches sur lesquelles était imprimé en lettres énormes: *Le Parti révolutionnaire:* trois cent mille lecteurs! Il tomba dans une prostration profonde, et au petit jour, se réveilla, trempé de sueur.

XIV

Dix heures venaient de sonner. La sœur Thérèse était dans son bureau penchée sur un formidable registre qui contenait la comptabilité de l'œuvre, lorsqu'une novice entra et dit:

— Ma mère, M. Courcier est au parloir et demande à voir sa fille...

La supérieure leva sa tête intelligente, posa son doigt sur la colonne de chiffres qu'elle vérifiait, pour savoir où se retrouver, et répondit:

— Mon enfant, priez M. Courcier de venir jusqu'ici, je serai bien aise de lui parler...

Restée seule, elle continua son addition, avec un calme parfait, comme si elle n'avait point le soupçon qu'un loup dévorant venait d'entrer dans la bergerie. Après un court instant, un bruit de pas se fit entendre, la porte s'ouvrit et le député parut. Il était d'aspect plus sombre encore que de coutume et toute sa personne trahissait la défiance. La sœur repoussa son grand livre, se leva, et l'air riant, faisant tinter ses clefs, elle dit au visiteur:

— Ah! Monsieur le député... prenez donc, je vous prie, la peine de vous asseoir...

Il inclina légèrement la tête, comme pour exprimer que ces prévenances ne le touchaient pas, mais son front s'éclaircit un peu à se voir reconnaître la qualité qui le rendait redoutable.

— Madame, déclara-t-il d'un ton rogue, je désire être mis en présence de ma fille.

Il semblait dire: "Conduisez-moi à son in-pace." La religieuse sourit et répliqua:

— Rien de plus facile. Elle doit être à la crèche. Si vous voulez prendre la peine de m'accompagner...

Elle remua son trousseau sonore et gaiement:

— Il y a beaucoup de clés, mais ce ne sont que des clés d'armoires...

Courcier se sentit deviné et se troubla. La sœur s'effaçant le fit passer devant elle dans une grande salle très claire, aux murs peints en gris, où une cinquantaine de femmes, devant des tables de chêne polies par l'usage, travaillaient avec activité.

Sœur Thérèse étendit le bras et s'adressant à Courcier:

— Ceci est notre ouvroir, Monsieur le Député... Toutes les femmes, que vous voyez là, sont des indigentes que nous occupons à la tâche, sans distinction de culte ou de nationalité... Nous ne voulons rien savoir d'elles, si ce n'est qu'elles sont malheureuses et qu'elles ont besoin de travailler pour vivre.

Courcier poussa un grognement sourd. La sœur l'accueillit comme une marque d'approbation et poursuivit:

— Quand, chez l'une d'elles, nous découvrons des aptitudes supérieures, du goût, de l'intelligence, nous la plaçons dans des maisons de confection... Tenez en voilà une petite, là-bas, qui va entrer chez un passementier... Elle gagnera quatre francs par jour... Et, il y a une semaine, on l'a menée chez le commissaire

de police, parce qu'elle était sans asile et mourait de faim...

Courcier fit un geste vague et dit avec un peu d'impatience.

— Mais, j'avais demandé à voir ma fille.

La sœur sourit, et montrant le bout de la salle:

— Par ici, Monsieur le Député...

A ces mots, les têtes des ouvrières se levèrent avec curiosité et Courcier se trouva le centre de tous les regards. Il eut la sensation qu'il inspirait, à la fois, du respect, de l'admiration et de l'envie. Il ne fut pas mécontent. Ses yeux s'arrêtèrent avec bienveillance sur ces humbles femmes. Il prit l'attitude officielle des visites dans les établissements scolaires, les musées, et les concours agricoles. Arrivé au dernier banc, il saisit machinalement un fragment d'étoffe, qui dépassait la table, et le froissa entre ses doigts.

— C'est de la toile que nous achetons dans la Somme, expliqua la supérieure, nous en faisons des torchons qui se vendent au *Bon Marché*.

Elle toucha du doigt l'épaule de l'ouvrière qui était près d'elle, petite femme chétive, l'air timide, et lui dit d'un air important:

— Lève-toi, Marie, et demande à M. le Député de s'intéresser à toi... C'est un personnage puissant... Il te fera rendre justice...

— De quoi s'agit-il, demanda Courcier intrigué.

— D'une pension de retraite, dont on ne peut obtenir la liquidation... C'est pour son père, ancien ouvrier de la manufacture de Sèvres... Ce vieux est

aveugle et sa fille est obligée de le nourrir... Elle ne se plaint pas... mais c'est de la misère...

— Envoyez-moi une note, je verrai, j'étudierai...

— Remercie, Marie, tu vois, il ne faut jamais désespérer de la bonté et de la justice...

Courcier étonné pensa: cette sœur est évidemment une femme de premier ordre. Comme elle est simple, claire, pratique. Et quelle absence de préoccupation religieuse ! Elle serait laïque qu'elle ne parlerait et n'agirait pas autrement...

Il sortit de l'ouvroir et entra dans une sorte de réfectoire, vide à cette heure, où cent personnes pouvaient manger en même temps et à l'aise. Au bout, deux énormes marmites dans lesquelles un homme se fût noyé, bouillaient sur de larges fourneaux en briques pareils à ceux des lavoirs publics. Deux sœurs, en tablier blanc, surveillaient la popote. Sur une desserte, des piles de gamelles en fer-blanc s'étageaient reluisantes, attendant la clientèle.

— Voici notre réfectoire populaire, dit la sœur. Ici, tous les jours, à midi et à six heures, nous distribuons douze cents gamelles de soupe, de la viande, aux nécessiteux qui se présentent, sans leur demander aucune référence, aucun renseignement sur eux-mêmes, quoi que ce soit...

Courcier tendant le bras vers un grand Christ de bois peint, qui se dressait au mur de la salle:

— Si ce n'est, sans doute, de faire leur prière avant de manger ? dit-il d'un ton railleur.

— Même pas, répliqua la supérieure en souriant.

Une de nous dit le *Benedicite* à haute voix, en profite qui veut...

Une gravité soudaine donna au visage de la religieuse toute sa valeur de haute et expressive intelligence. Elle ajouta:

— Notre-Seigneur a laissé Judas manger à sa table, sachant qu'il le trahissait... Nous qui sommes ses humbles servantes, nous ne devons pas être plus sévères que lui.

Courcier baissa le nez d'un air contraint et ne répliqua pas. En lui était entrée la certitude que l'œuvre qu'on lui montrait était utile et que les femmes qui s'y consacraient étaient bonnes.

— Je ne vous propose pas de goûter à la soupe, reprit sœur Thérèse de sa voix gaie, elle n'est pas encore à point... Mais, avant de vous en aller, si vous voulez déjeuner avec les pauvres, vous verrez que nous les nourrissons bien...

— Je n'en rougirais pas, dit Courcier. Je suis du peuple et tout ce qui le touche m'intéresse... Et les abandonnés sont mes préférés...

— Votre fille est comme vous, répliqua la sœur avec un fin regard, vous allez la voir à la crèche...

Ils sortirent du réfectoire et entrèrent dans un petit bâtiment, où vingt berceaux contenant des enfants étaient rangés dans la grande clarté des larges fenêtres. Quatre sœurs les gardaient, on n'entendait point de cris, mais seulement le chantonnement vague d'une des saintes filles qui berçait un petit souffrant sur ses genoux et s'efforçait de l'endormir. Sur la pointe du pied, Courcier, plus ému qu'il

n'aurait jugé de sa dignité de le paraître, traversa la salle et, sur le seuil de la pièce voisine, s'arrêta stupéfait. La porte avait été entr'ouverte par la supérieure, et Courcier, devant lui, aperçut sa fille, vêtue du costume de la communauté et coiffée du petit bonnet. Elle lui tournait presque le dos, penchée vers la table, où, entourée de trois gamins, elle traçait, sur du papier, un modèle d'écriture. Un tableau noir cloué au mur, couvert de lettres à la craie, témoignait que la leçon de lecture venait de finir.

— C'est elle, murmura la sœur, qui a eu l'idée de prendre ces petits, qui polissonnaient dans la rue, pendant que leurs mères sont à l'ouvroir, et de les instruire. "Papa, a-t-elle dit, assure que l'instruction est plus précieuse encore pour les hommes que le pain quotidien... Je prendrai cette peine, en pensant à lui...

Courcier sentit dans le coin de ses yeux un fourmillement singulier, son gosier se contracta et il resta à regarder sa fille, sans faire un pas, sans dire un mot. Il la voyait bien maintenant, car elle avait relevé le front et les traces de ses fatigues, de ses chagrins aussi sans doute, étaient imprimées sur ses joues un peu tirées, et autour de ses yeux cernés dont le regard paraissait plus lumineux. Il entendit qu'elle disait à ses petits élèves :

— Formez bien les *o* et les *a*, soignez les pleins. Vous n'avez qu'une page à copier, après vous irez jouer dans la cour...

Au même moment il entra. Elle tourna la tête, reconnut son père, poussa un cri de joie et d'un élan

fut dans ses bras. Les écoliers avaient été silencieusement emmenés par la supérieure et, dans la petite salle, le père et la fille étaient seuls. Ils se regardaient comme s'ils avaient peine à croire qu'ils fussent réunis. Gilberte joignit les mains avec saisissement, et dit :

— Oh ! papa ! Quel bonheur de te voir !

Et ce cri lui jaillissait si passionnément du cœur que Courcier pensa : Comment ai-je pu rester si longtemps sans venir ? N'étais-je pas fou ? Puis en l'examinant avec attendrissement il remarqua ses vêtements et une amertume nouvelle le troubla. Le souvenir de ses griefs reparut, il dit :

— Etait-ce sous un costume pareil que je devais te retrouver ?

— Elle le reprit par le cou et tout près de son oreille, répondit :

— En suis-je moins ta fille ? Va, je n'ai appris ici qu'à te mieux chérir. Et ma seule consolation était de parler de toi, avec la bonne sœur Thérèse... Elle m'encourageait, quand j'étais trop triste d'être privée de toi, et elle m'assurait que nous te verrions arriver un jour...

Courcier fronça le sourcil. La supérieure lui parut avoir trop peu de confiance dans la fermeté de ses résolutions.

— Je suis venu parce que j'ai appris que tu étais astreinte à des besognes grossières...

— Astreinte ? Oh ! non ! Je suis bien libre, ici... C'est moi qui ai demandé à faire comme tout le monde... Et puis, vois-tu, j'avais trop de chagrin... Je

ne dormais plus, je ne mangeais plus... Alors, j'ai voulu me fatiguer, m'écraser de fatigue, et j'ai retrouvé le sommeil et l'appétit...

— C'est donc que tu pensais moins à moi ? dit Courcier ironiquement.

— Oh ! non ! Au contraire. Je me suis rappelé ce que je t'avais entendu dire si souvent que, dans ta jeunesse, tu travaillais de tes mains, et que jamais tu ne t'étais mieux porté... Alors j'ai suivi ton exemple... Il me semblait que c'était encore une façon de te plaire...

Courcier poussa un soupir :

— C'était avant de me quitter qu'il fallait songer à cela ! Ah ! tu m'as fait bien de la peine...

Gilberte laissa retomber ses bras avec accablement :

— Papa, ne me parle pas ainsi, s'écria-t-elle. Tu me déchires le cœur. J'ai trop souffert de la pensée de t'avoir causé du chagrin... Je ne supporterais pas tes reproches... Oh ! non ! Te savoir aussi malheureux que je l'étais moi-même, c'est impossible. Tant qu'on ne connaît pas la douleur, on est forte, mais quand on a souffert, on ne peut plus accepter l'idée de faire souffrir les autres...

Courcier la regarda fixement :

— Si je te disais que ma vie a été tout à fait troublée par ton départ et que je ne puis m'habituer à la solitude, reviendrais-tu près de moi ?

Elle baissa la tête et répondit :

— Ce serait mon devoir et je ne m'y déroberais pas...

— Pourtant, c'était aussi ton devoir, il y a quelques semaines...

— Je le connais mieux, maintenant...

Les lèvres de Courcier tremblèrent:

— Eh bien ! Gilberte, je veux que tu reviennes avec moi... Tu seras libre de suivre ta religion, mais tu ne me quitteras plus. Je suis trop abandonné...

Gilberte s'approcha de son père et l'embrassant tendrement:

— Je t'obéirai, papa. Et je te demande pardon de t'avoir affligé...

Il l'écarta de lui, la regarda jusqu'au fond de l'âme :

— C'est bien vrai ? Tu ne me trompes pas ?

Elle agita la tête, en souriant d'un air résigné:

— Oh ! non, papa. Je n'ai pas appris à mentir.

Il l'attira à lui, la serra sur sa poitrine, l'embrassa avec force et ne cachant plus son émotion:

—C'est bien, Gilberte... Tu es une brave fille... Reste ici, puisque c'est ton désir, je te le permets...

Le visage de la jeune fille s'éclaira d'un rayon de joie :

— Mais tu viendras me voir ?

— Souvent, je te le promets...

— Je te remercie, papa, je suis bien contente!...

Il était assis près de la table. Elle s'était approchée et, un peu penchée, elle roulait doucement sa tête sur l'épaule de son père. Il lui dit au bout d'un instant, et d'une voix qui s'attendrissait:

— Tu vois, Gilberte, je suis dans un jour où tu

obtiens de moi tout ce que tu veux... Profite du moment... Ne désires-tu rien de plus ?

Elle ne répondit pas. Mais il sentit soudain le cœur de sa fille qui battait contre sa poitrine et il vit des larmes qui tombaient lentes, lourdes, sur le drap de son paletot. Il comprenait qu'elle mourait d'envie de parler, mais qu'elle était bâillonnée par la crainte de lui déplaire. Et cette résignation, cette douceur, comparées à sa fermeté ancienne et à sa résolution, le touchèrent plus que des supplications nouvelles et des prosternations. Il sentait Gilberte palpiter d'angoisse et de douleur dans ses bras, il pensait qu'il dépendait de lui de la rendre au calme et à la joie.

Sans une parole, il allongea la main vers une des feuilles de papier, dont sa fille se servait pour donner aux enfants leur leçon d'écriture, il trempa la plume dans l'encrier, et d'un trait il traça ces mots: "J'autorise ma fille Gilberte à épouser M. Henri Trésorier." Et il signa. Puis il tendit le papier en disant:

— Tiens! Prends! Je ne pourrai plus me dédire!

Elle lut, poussa un cri de reconnaissance, et plus pâle de sa joie qu'elle n'avait été de sa douleur, elle se laissa glisser aux pieds de son père, appuya la tête sur ses genoux, et se mit à sangloter éperdument. Lui, la voyant presque inanimée, voulut la réconforter et ne trouva pas une parole. Etourdi de ce qu'il avait fait, mais ne le regrettant pas, il resta là, à caresser doucement les cheveux blonds de sa fille, comme quand elle était toute petite et qu'elle s'endormait sur ses genoux...

Henri Trésorier et Gilberte se sont mariés à Saint-Honoré d'Eylau. M. l'abbé de Brossard officiait, et Courcier assistait à la cérémonie. Toute la Chambre était présente : la gauche pour le père de Gilberte, la droite pour le père d'Henri. Le président du conseil est venu à la sacristie serrer les mains de son "cher député," et tous les amis de Courcier l'ont chaudement complimenté d'un mariage qui, sans doute à leurs yeux, avait cette excuse d'être une reprise sur le capital. En sortant de l'église, le député radical donnait le bras à la baronne Trésorier et, derrière sa fille et son gendre, suivait le suisse galonné d'or qui ouvrait la marche, sa hallebarde sur l'épaule. Courcier ne paraissait ni emprunté, ni gêné. Il portait beau, sa barbe noire avait un pli conciliant. Cheminant parmi les rangs pressés des assistants, au passage, il surprit ce court fragment de dialogue entre deux collègues :

— Eh bien ! Il paraît qu'il a racheté le *Parti révolutionnaire.*

— Oui, mais il ne l'appelle plus que le *Parti républicain.*

— Oh ! Courcier a le sens de la politique réalisable... C'est un homme à ménager...

— Lui ? Avant six mois il sera au banc des ministres !

Courcier tressaillit de joie et passa, escortant Henri et Gilberte, qui marchaient dans l'auréole de leur jeune bonheur. Comme les nouveaux époux montaient dans leur voiture pour se rendre à l'hôtel de la

rue de Presbourg, où un lunch était préparé, Mme Trésorier s'adressant à son cavalier :

— Monsieur Courcier, vous venez avec moi dans le coupé, n'est-ce pas ?

Et l'héritier de Blanqui, avec son plus aimable sourire, répondit :

— De grand cœur, Madame la baronne.

NOTES

The heavy-face figures refer to pages, ordinary figures to lines.

1.—2. **hôtel**, here "mansion."

4. **petit salon**, private sitting-room.

15. **direz . . . qu'elle vienne**, verb of command governing the subjunctive. The same idea could be expressed by *direz . . . de venir*.

2.—4. **liquidation de quinzaine**, "fortnightly liquidation."

5. **la Bourse**, the Stock Exchange.

7. **mettait sur les dents**, "tired out." A horse is said to be *sur les dents* when, being tired, he rests his teeth on the bit.

7. **tout le personnel de la charge**, "all the employees of the office."

11. **dans le monde**, "in society."—**l'Opéra-Comique** is an opera-house in Paris devoted to light opera.

19. **sybarite**. The inhabitants of ancient Sybaris were pleasure-loving and effeminate to a proverbial degree.

21. **l'aménagement de son hôtel**. The arrangements in the rooms and halls, the quality of the furniture, etc., is what the author means. But there is no sufficient authority for that meaning. *Aménagement* is the regulation of the felling and replacing of trees, and of all that belongs to the preservation of a forest.

24. **capitonner**, to line with *capitons*, as an easy-chair. *Capiton* is the loose, furry substance of the silk cocoons.

25. **décor**, "scene," "surroundings,"—a figure borrowed from the stage. Usually the plural is used for this sense of the word.

28. **ordonnateur de fêtes**, director, manager of parties.

3.—4. **légitimiste**. A term applied originally to the adherents of the elder branch of the Bourbon family. The last member of that branch to occupy the French throne was Charles X., who was banished in 1830. He was succeeded by Louis Philippe, Duke of

Orleans, representing the younger branch, whose partisans were called Orleanists. When in 1883 the Comte de Chambord, grandson of Charles X. died without heirs the right of succession passed to the younger branch. When the term *légitimiste* is used at all now, it means simply royalist.

5. **les gens les plus qualifiés**, "the most titled people."

23. **empressement inquiet**, "troubled eagerness."

25. **bougonne**, "peevish." Littré says of this word that it is used only in the most careless styles.

4.—1. **C'était . . . enfant**, "it was at least so much saved for the child." *Ça* for *cela*.

12. **Il . . . duel?** "He hasn't fought a duel?"

16. **Plût au ciel!** "Would to God (he had)!"

25. **flair** metaphorically means a subtle power of "intuition."

31. **mon gaillard** = "the fellow."

5.—2. **ordres du carnet de la rente**, memoranda of stocks or bonds.

3. **le 3 p. 100**, "the three per cents."

7. **cercle**, "club."

7. **filait**, "slipped away."

11. **marivaude**, "flirts," "coquets." *Marivaudage* (from Marivaux, a writer of the eighteenth century) is a term applied to a style of excessive refinement or affectation.

13. **narquois**, "bantering."

19. **l'Elysée** is the palace of the French President.

22. **n'y était pour rien**, "had nothing to do with it."

26. **ton tombeur**, "the man who threw you!" *Tombeur* is a vulgar word from the wrestling-ring.

30. **fort à propos** "very opportunely."

30. **Tu penses**, "you can imagine."

6.—1. **sans trop savoir**, "without knowing very well."

5. **à brûle-pourpoint**, "point-blank."

24. **Le monde officiel se forme**, "The official world is improving."

7.—6. **il n'en menait pas large**, "he was not proud." In the language of the riding-school, *aller large* is said of a spirited horse that describes an extensive circle.

28. **communard**, a man of the Commune, the rebel government of Paris at the time of the Franco-Prussian war.

30. **Procédés électoraux!** "campaign tricks."

8.—2. **la Chevrolière**, a rural property of Baron Trésorier's.

3. **de délits**, for the ravages wrought by his game.

13. **tricoteuse.** This was the name given during the great Revolution to the women who attended the sittings of the Convention or the Revolutionary tribunal. By a decree they were allowed to attend with their husbands and children and knit there ("*et y tricoter*").

27. **de fil en aiguille**, "from thread to needle," i.e. "gradually."

9.—2. **constata cette coloration**, "took note of that color."

10. **Le moyen**, "how can I;" *lit.* "the means," i.e. "tell me the means."

14. **Toulon.** Reference is here made to the visit that the Russian fleet paid to the French fleet in the harbor of Toulon in September, 1893. This was in return for a visit that the French fleet had made at Cronstadt the year before. It was supposed at the time that a treaty of alliance had been concluded between France and Russia.

22. **Plus souvent**, that is, anything might happen more often than that, etc.

31. **compromettre**, here "to jeopardize."

11.—1. **Darse**, the name given to that part of a harbor which is enclosed by a chain, and in which small craft are sheltered. The term is also used in general to designate military harbors, but especially that of Toulon.

2. **chaloupe à vapeur**, "steam-launch."

4. **l'arrière** is the part of a ship that extends from the mainmast to the stern.

8. **Mon capitaine.** The possessive adjective is often used in military address to officers; by simple soldiers always.

8. **se faire attendre** = "to tarry," *lit.* "to make (one) wait for him." *personnage* is the real subject of the verb, *il* being only the grammatical subject.

12. **députés**, members of the French *Chambre des Députés*, or National House of Representatives.

15. **croquerons le marmot**, "we shall have to wait." *Croquer* is here used in the sense of "to sketch" (from *croquis*), and the expression is explained by an ancient habit that young painters had of sketching grotesque figures on their walls while waiting for somebody.

20. **oriflammes**. A word that can hardly be said to have any special meaning in our day. It was a red silk banner that the Abbé of St. Denis presented to the old French kings when they were going to war.

22. **brouhaha**, "hubbub," an onomatopoetic word. *fanfare*, "flourish of trumpets," is held by some to be another example of the same figure.

24. **assister à**, "to be present at."

25. **Sicié et Saint-Mandrier**. Sicié is a cape south of the bay of Toulon. Saint-Mandrier is a hospital situated on a small peninsula called Sépet.

12.—1. **mouches**, small craft much in use in Southern France. The term seems to have been given originally to boats that sailed with war-ships to inform them of the movements of the enemy.

2. **chargés à couler**, "loaded down to the point of foundering."

4. **la Provence**, an old province of France, on the Mediterranean.

7. **bleu impassible**, "immovable blue," i.e. not the least speck of a cloud appeared.

8. **cuirassés**, "ironclads." **partis au-devant de**, "which had gone to meet."

22. **gaillards**, "fellows," "chaps."

24. **et que . . . peste**, "and who are courted so much the more because they are dreaded like the pest."

27. **cortège de dames**, "bevy of ladies."

28. **ceinturés de tricolore**, "with the three-colored sash" in which députés, mayors, etc., appear at solemn occasions.

31. **chapeau haute forme**, i.e. *à haute forme*, "a high hat."

13.—16. **canot à vapeur**, launch or tender.

14.—4. **Marseillaise**, the well-known French national hymn.

8. **une fanfare se mit de la partie**, "a brass band joined in."

10. **cacophonie**, combination of discordant sounds. The **que** in the next line is an expletive.—**P'tit Bleu** is a name given to the bad wine of certain cheap restaurants.

11. **agrémenté**, adorned. This verb is not yet accepted as perfectly good French.

12. **café-concert**, or *café-chantant*, a kind of popular music-hall peculiar to Paris.

21. **la houle du large**, "the swell of the high sea."

15.—11. **geste apprêté**, "studied gesture."

12. **le laissait voir**, "let him (*lui* understood) see it," i.e. the fact.

13. **naturel**, "naturalness," "freedom from affectation."

19. **il eût paru fou**, "it would have seemed foolish." *il* here means "it," not "he."

28. **coupée**, an opening (or "cut") in the wall of a ship above the upper deck.

16.—6. **solennité**, here "celebration."

11. **comme il s'en ébauche**, "as comradeships are rapidly sketched out." The steps in the development of this idiom are: (1) *des cameraderies s'ébauchent;* (2) the verb used impersonally, *il s'ébauche des camaraderies;* (3) omitting the noun, *il s'en ébauche.*

13. **vaisseau**, i.e. *vaisseau amiral*, "flagship."

17.—30. **et de se l'être avoué**, "and at having confessed the fact to each other." *l'* doesn't stand for *la* referring to *opinion*, otherwise the participle *avoué* would take the feminine form to agree with it. The object is *le* referring to the fact just expressed.

18.—7. **s'avançait . . . salua.** Note the imperfect expressing continuity of action ("was advancing") and the preterit or past definite for a sharply defined act.

15. **Peut-être y eut-il de l'un et de l'autre**, "perhaps there was something of both."

16. **toujours est-il que**, "at any rate"; *lit.* "(this) anyway is (true) that."

19. **Préfecture,** Prefect's office.

21. **fût.** The subjunctive is used in a relative clause after a superlative or a word akin to a superlative in force. *Seule* is considered such a word. The indicative is sometimes used instead of the subjunctive to express greater actuality. See Whitney's Fr. Gr., § 135.

27. **eût.** The subjunc. here is explained on the same general principle as in the case of *fût* above.

19.—17. **Eh bien!** "Well?"

20. **Seine-et-Marne,** one of the "departments" into which France is divided. Each department is named after some geographical feature; this one receives its name from the two rivers Seine and Marne. Each department has a local governor called *préfet,* who is appointed by his chief, the Minister of the Interior, and has under him several *sous-préfets,* who represent him in the subdivisions of the department called *sous-préfectures.*

25. **radical,** a member of the extreme revolutionary party.

25. **mange du prêtre,** a political phrase referring to the bitter warfare waged by some radical newspapers against the Catholic Church.

27. **budget des cultes.** *Les cultes* means the different forms of religious worship known to the law, viz., Catholic, Protestant, and Jewish. These all receive appropriations from the government, the amount depending on the vote of the Chambers. Under the first revolution the government confiscated the entire property of the Church, and held itself responsible thereafter for the payment of the clergy. The Radicals want to repudiate this engagement. The word *budget* is used in the English parliamentary sense.

28. **Il n'a pas le pied marin,** "he hasn't good sea-legs."

29. **eau bénite,** "blessed water," i.e. holy water. *Bénit, e,* is said of the blessing of priests; *béni, e,* of the blessing of God or men. Littré gives this example: *Des armes qui ont été bénites par l'Eglise, ne sont pas toujours bénies du ciel sur le champ de bataille.*

20.—1. **marbre,** block or slab of marble.

21.—3. **l'année terrible**, the year of the Franco-Prussian war, 1870–71.

4. **l'installation républicaine**, "the establishment of the republic." There was much wrangling, intriguing, and conspiring of political parties before the republic, proclaimed after the fall of Napoleon III. in 1870, was firmly established on its present basis.

7. **se présenter aux élections** = "to run for Congress" (i.e. the Chamber).

9. **Quelle drôle d'idée!** "what a funny idea!" In this idiom the adjective before *drôle* takes the gender and number of the noun which follows *de:* e.g. *un drôle d'homme.*

12. **ne fût-ce . . . direction**, "if it was only for the purpose of not leaving the direction of them," etc.

13. **plus d'indifférence qu'il n'aurait fallu.** *ne* is inserted expletively before a verb following and depending on a comparative. See Whitney's Fr. Gr., § 170, *c.*

25. **faisait des armes**, "fenced." The same construction is used with **bicyclette**, "rode the bicycle."

22.—2. **en garçon rangé**, "as a well-conducted young man."

4. **ce bonhomme-là**, "this young chap."

9. **Baptiste**, only a name, like John.

18. **c'est bien cela**, "that's just it."

23. **un peu mauvais sujet**, "a little of a rake."

25. **fantaisiste.** Perhaps this can be rendered by the art-term "impressionist"; or it may be translated simply by "freakish."

29. **il ne se faisait prier**, "he didn't have to be asked."

23.—4. **Chevrolière.** See note **8**, 2.

5. **chasses à tableau.** The ceremonious and ostentatious chase, affected by sovereigns or very rich private persons, which consists in the wholesale massacre of game that cannot escape. The *tableau* seems to have reference to the tablets or *carnets* on which the scores are marked.

7. **comme n'importe qui**, "like anybody."

8. **lui**, for *à lui.*

9. **eût.** See note **18**, 21.

31. **tableau ensoleillé**, "sunny picture."

24.—16. **son petit nom**, her given or Christian name.

20. **lingère**, "milliner."—**couturière**, "seamstress."

21. **femme de ménage**, "housekeeper."

21. **n'importe qui de vulgaire**, "any one vulgar."

23. **Comme par un fait exprès**, "As if on purpose."

25.—22. **réagir**, here "to resist."

25. **le Tout-Paris**, the city directory of Paris.

26.—3. **du côté impair**, "on the side of the odd numbers," to look for 48 on the other side.

5. **à cinq étages**, "with five stories"; we should say six. The French call the first story *rez-de-chaussée*, and do not count it. *Rez-de-chaussée* means literally "on a level with the street."

8. **libraire-papetier**, "bookseller and stationer."

20. **vitrage de la rue**, "windows on the street side."

24. **La belle avance**, "Nice progress this!"

29. **l'air souffrant**, "with a sickly appearance."

31. **rangea son ouvrage**, "put her work away," putting it at the same time in order.

27.—4. **mille trois cents**, supply *francs*.

14. **habitée bourgeoisement**, that is, "occupied by respectable people." No rakes, no noisy students, need apply.

19. **hôtel**, here "mansion."

19. **Champs-Elysées** (Elysian Fields) is the name of a fine parkway in the heart of Paris.

20. **qui y a-t-il donc**, etc., "who is there in the house, then, that takes offence so easily."

27. **donnaient sur**, "looked out upon."

28. **entresol**, suite of rooms situated between the rez-de-chaussée and the first story. It has never been satisfactorily explained why it should not be called the first floor.

28.—5. **Un employé de la ville**, a clerk in some municipal office.

13. **bien des allées et venues**, "a good deal of going in and out," i.e. a good deal of noise.

17. **l'immeuble**, the house, or the property. The term is applied

to property that cannot be moved (from the Latin *in* and *moveo*).

22. **Tenez,** "see here."

26. **contournant une plate-bande,** "running around a flower-bed."

27. **qui effeuillait,** etc., "who gathered in a small basket the withered leaves of roses."

29.—9. **propre,** "clean."

13. **une pension,** "an allowance."

25. **faillit tout gâter,** "(just) failed to spoil everything," came near spoiling everything.

26. **se fit soupçonneuse,** "became suspicious."

27. **denier à Dieu,** a small sum formerly paid extra on all bargains and engagements, which was supposed to be used for some charity. At the present day it is synonymous with *arrhes*, earnest-money. If young Trésorier had engaged the lodgings, the ten francs would have been so much paid in advance as earnest-money. But as he has not, the concierge becomes suspicious.

30.—1. **tu m'as fait aller,** "you have humbugged me."

2. **Mais enfin,** "But after all"; "But no matter."

16. **tant soit peu,** "just a little," *lit.* "even if so much be little."

18. **tout en réfléchissant.** *tout* adds a little more force to the phrase.

26. **la triplice,** the Triple Alliance between Germany, Austria, and Italy. *Triplice* is the Italian for *triple*. France is naturally disgusted at Italy's being a member of that alliance; hence the Italian word.

26. **mon ménage à faire.** *Ménage* (English, "management") is the ordering of a household. Trésorier will simply let the woman take care of his room (*faire sa chambre*).

31.—9. **il n'y faut pas donner suite,** "I must not go on with it."

9. **Ce que j'ai de plus sage à faire,** "the wisest thing I can do"; *lit.* "what I have wisest to do."

17. **rassérenée,** "restored to serenity."

18. **moyennant,** "at the price of."

32.—3. **se croisa . . . avec**, "passed." Said of two persons going in opposite directions.

18. **qui vient d'être reçu avocat**, "who has just been admitted to the bar."

19. **Il est tenu**, "he is obliged."

21. **Il a l'air bien comme il faut**, "he looks quite the gentleman"; *lit.* "he has the air (of being) as one ought (to be)."

33.—4. **il faisait nuit**, not "it was night," but "it was dark."

29. **à quoi m'en tenir**, "what to think of it."

34.—3. **maille à partir**, "a bone to pick," "a quarrel." *partir* is used in the old sense of "to divide."

11. **s'enquit**, from *s'enquérir*.

14. **portefeuille**, "portfolio," i.e. a position as cabinet minister.

19. **tribun de commissions.** In ancient Rome the tribunes were elected to defend the rights of the people against the patricians. Two of these tribunes, Tiberius and Caius Gracchus, were great orators. Hence ardent democratic or demagogic orators are called *tribuns*. This one indulges in oratory only before *Commissions*, i.e. committees of the Chamber appointed for the study of some particular question.

21. **Groupes progressistes et libertaires**, two of the innumerable subdivisions of parties that are constantly forming and shifting, like a series of dissolving views, in French politics.

25. **dans les bas-fonds**, "in the bottom ranks."

26. **grâce à quelques bonnes intrigues de couloirs**, "thanks to some good lobbying."

29. **on avait fait de la prison ensemble.** There is something cordial, almost brotherly, in that *on*. We might try to reach it by the interrogative form: Hadn't they been in prison together? *faire de la prison* = to serve a term in jail.

30. **Au Seize-Mai.** The French have the habit of designating political events or episodes by the date of their occurrence. Thus *le deux Décembre* means the *coup d'état* of Napoleon III.; *le quatre Septembre*, the proclamation of the present republic, etc. The *Seize-Mai* (1875) designates an anxious moment for the republican

party, when the timid expected another 2d December under MacMahon.

31. **pour se dérober**, "to escape."

35.—1. **sicaires de l'ordre moral**, "hired assassins of public morality,"—the name given by Courcier to the *gendarmes*, or police.

2. **maroquin.** Ministerial portfolios are made of morocco leather. Not the smallest of the gifts that a minister can bestow had fallen to the lot of Courcier.

3. **à grands renforts de fiacres à l'heure**, "with an extraordinary use of cabs hired by the hour." While the construction of a new ministry was going on there was an unusual rushing of cabs between the residences of those interested,—paltry people, Courcier insinuates, who hire cabs by the hour!

7. **jetait dans les jambes.** We should say "threw in his teeth."

9. **tenir la tribune**, "to hold the floor." The tribune is an elevated place for orators in legislative assemblies.

12. **ronron**, "sing-song"; *lit.* the purring of a cat.

16. **platine**, here used colloquially, "gab."

17. **avait les mains nettes**, "had clean hands"; had not used them for stealing, as so many of his brethren had done.

19. **Franc-maçon**, "freemason."

20. **le Cèdre.** To know the Cedar is one of the masonic degrees.

23. **prêt à jouer . . . électeurs**, "ready to stake the life of all his constituents."

26. **café Procope**, where the radical members used to meet.

29. **arrivés**, "successful."

31. **Robespierre**, the well-known figure of the Reign of Terror.

36.—2. **en face du pont.** Courcier grimly enjoys this precise topography. The bridge is that of *la Concorde*.

3. **Il se cachait**, etc., more refined than if he had said *il cachait*. It implies, more than the latter expression, the inner feelings of the man.

5. **rancœurs**, "rancors," is an antiquated word.

10. **quand il était à la côte**, when he was stranded, i.e. when he was poor.

11. **traqué**, "hunted."

16. **aplatissent**, "hush."

17. **discours ministre**, a speech of sufficient importance to render the orator eligible for the Cabinet.

21. **copain**, a word used by schoolboys for *compagnon*. It answers pretty closely to our "chum."

22. **entrevit la présidence**, "saw the presidency looming up in the distance."

23. **rêve éveillé**, "day-dream."

27. **juge d'instruction**, the magistrate who makes the preliminary inquiry into alleged crimes and misdemeanors, collects evidence, arrests, and hears witnesses. He has the rights and functions in general of our grand jury.

37.—9. **si sage . . . fût**, "however virtuous and modest, however little romantic, she might be."

14. **encore que**, rather antiquated for *quoique*.

19. **bohême**, Bohemian, i.e. gypsy, the gypsies being supposed to have sprung originally from Bohemia; hence "vagabond," and finally "careless, disorderly," with a shade of humorous indulgence in the meaning.

20. **une vieille bonne**, "an old nurse."

20. **trottait**, "toddled."

23. **le terme**, "the rent." The word is finer than *loyer*.

24. **rédacteur** is a regular contributor to a newspaper; **directeur** is the editor.

26. **de gros appointements**, "a big salary." There are several words to express compensation given for work. The French say *le traitement d'un professeur*, *le salaire* or *la paye d'un ouvrier*, *les gages d'un domestique*.

28. **se serrer le ventre**, squeeze their stomach in a girdle in order to get rid of the feeling of emptiness.

28. **tirér la langue derrière les omnibus**, thrust out their tongue, like an overheated dog, i.e. grow short of breath, trudging behind stages whose fare is above their means.

31. **eau-de-vie de marc**, brandy made from the marc of grapes.

38.—1. **Caudebec**, a manufacturing town on the Seine, 20 miles northwest of Rouen.

4. **Blanqui**, Louis Auguste, 1805–1881. Early in life he threw himself into the political arena. Of great eloquence and extraordinary boldness, and convinced that by force alone could governments be reformed, he was several times condemned to prison, and once to death. The latter sentence was pronounced by the House of Peers in 1839 for insurrection, but was commuted into imprisonment for life. He of course obtained his liberty in 1848. Sentenced again to ten years, he was again set free by the amnesty of 1859. In 1861 he was imprisoned for belonging to a secret society. In 1871 he took part again in an insurrectionary movement.

11. **se l'était tenu pour dit**, *lit.* "had held that as said to him"; i.e. "had profited by it."

20. **obscurantisme**, the system that has for its aim keeping the people in ignorance.

22. **Concordat**, an agreement concluded in 1801 between Napoleon Bonaparte, First Consul, and Pope Pius VII. It reëstablished the Roman Catholic Church in France, and granted to the government the right of appointing archbishops and bishops, the Pope reserving to himself the right of confirmation.

39.—10. **à compter de**, "counting from."

19. **avait sur les sauvages cette infériorité**, "had this inferiority *to* savages." **Sur** is suggested by its use in the phrase *supériorité sur*.

22. **proscrire**, "to proscribe," meant in old Roman times to condemn a man to death without any judiciary proceeding, simply by exposing to public view a bill containing the name of the condemned person.

23. **foncière**, "deep-seated."

26. **sensitive**, "sensitive-plant," which folds its leaves when it is touched.

40.—9. **chassée à l'instant même**, "immediately discharged."

13. **lycée de filles**, girls' high school.

14. **brevet**, "diploma."

15. **charges du ménage**, "expenses of the household."

17. **courant le cachet**. In many houses a *cachet*, or check, is given to the teacher after each private lesson. When he wishes to be paid he presents his checks. Hence *courir le cachet* means to run about giving private lessons.

18. **Que . . . réserve**, "who maintained an air of reserve with him."

21. **à jouer** ; *occupée* may be supplied.

22. **demoiselle**, "a young lady," i.e. a girl whose parents are people of means, and who is not obliged to work.

22. **collectiviste**. Collectivism, as a socialistic theory, means the gathering or centralization of all social powers in the hands of the people, i.e. of the government. The control of all industrial forces, especially the means of production, would thus belong to the state.

24. **liquidation sociale**. Liquidation is the winding-up of the affairs of a firm or company, settling with debtors and creditors, determining each partner's or shareholder's profit and loss, etc. A most thorough operation of that kind would of course take place if collectivism were to win the day.

25 **des rentes**, "an income."

30. **bien mise**, "well dressed."

41.—3. **étant . . . facile**, "being of an even temper and a yielding disposition."

5. **à tirer l'aiguille**, "in plying the needle."

11. **n'était vraiment pas pour inspirer**, "was in truth not calculated to inspire" ; an old form of expression, now become rare, and perhaps for that very reason singularly elegant. Supply *fait* after *pas*.

12. **A cela près qu'**, "with the single exception that."

42.—12. **le courrier**, "the mail."

13. **Quatre Septembre**. On the 4th of September, 1870, the French Republic was proclaimed.

18. **humeur**, here "ill-humor."

19. **féerie**, not a fairy-tale, but a fairy-play. A *féerie* is a play in which appear persons endowed with supernatural powers,

fairies, magicians, demons, etc. It is characterized by the display of magnificent stage-settings, costumes, transformations, etc.

43.—5. **cet emménagement**, "this moving in."

7. **elle . . . demander**, "she had already passed the stage of asking herself."

10. **Que prétendait donc ce jeune homme**, "What did this young man mean?"

14. **le heurt d'un meuble**, "the jostling of a piece of furniture."

17. **Les portes battirent**, the doors flapped against the wall.

44.—19. **A l'affût**, "in ambush."

25. **d'allure un peu romanesque** may be translated "of a somewhat romantic character." *Allure* is rather modern in this sense.

25. **Il résumait bien**, "It expressed well in one word."

45.—17. **se donnait une allure détachée et insouciante**, "affected an abstracted and careless air." *Allure* is a word dear to Ohnet, because charming in its modern vagueness.

22. **déception**, not "deception," but "disappointment."

22. **tourna**, "walked about."

46.—12. **Je . . . pressentir**, "I shouldn't be surprised if he should have somebody sound me."

18. **interpelle**, "put questions."

22. **va te promener**, colloquially "good-bye," i.e. "I have to give it up."

23. **par me bronzer**, "by becoming hardened."

31. **tout entier**, before *tout* supply *livré*, "given over."

47.—2. **ne se doutait . . . plus**, "had no longer any idea."

12. **dépité**, "disheartened."

13. **un en-tout-cas**, "a sunshade."

22. **esprit frappeur**, "spirit-rapper."

27. **sectaire** generally means a member of a dissenting sect, especially of a new one endeavoring to spread its creed with fanatic zeal.

48.—7. **Contre de Quarte**, a fancy name. It means simply a performance of the wrist in fencing.

11. **veulerie**, "weakness."

12. **la carrière préfectorale**, not the career of a prefect, but a clerkship, probably, in a prefect's office.

14. **un quartier perdu**, "a remote quarter."

20. **promenaient leurs désirs**, "aired their feelings."

23. **à brûle-pourpoint**, "point-blank." *Tirer sur quelqu'un à brûle pourpoint* is to shoot so close that the powder burns the person's doublet.

30. **des ménagements à garder**, "discretion to be observed."

49.—9. **très avancé**, "very advanced in his opinions."

12. **filer**, to "shadow."

50.—17. **présenter le flanc**, i.e. "to lay one's self open to."

51.—6. **Que de reconnaissance**, "How much thankfulness" (I owe you). Like *beaucoup de*, *combien de*, etc.

20. **le prendra peut-être en gré**, "will perhaps take to him."

25. **Proudhon**, Pierre Joseph, 1809–1865, the most celebrated name among French socialists. In 1848 he was elected a member of the Constituent Assembly. He founded several journals, all short-lived. In 1858 he published his work "De la justice dans la révolution et dans l'église," for which he served a term of two years in prison. "La Propriété c'est le vol" is the title of his most famous pamphlet.

25. **Cabet**, Etienne, French communist, was born in 1788 and died at St. Louis, Mo., in 1856. He was a member of the Chamber of Deputies in 1831, founded a journal, had to flee to England, but was amnestied in 1839. Then he wrote "Histoire populaire de la révolution française de 1789 à 1830." In 1848 he founded in Texas a communistic settlement called Icaria, which was removed to Nauvoo, Ill., in 1850, and to Adams Co., Ia., in 1857.

52.—1. **Palais Bourbon**, where the Assembly, or Chamber of Deputies, sits.

1. **d'huissier en garçon de bureau**, "from doorkeeper to office-boy," in successive rooms.

12. **Voilà qui** = *cela.*

23. **prétendez-vous**, "do you intend?"

25. **la plus retentissante**, "that which has the most glory."

53.—3. **énergumène**, "a fanatic." It is a theological term

derived from the Greek, meaning "worked upon (by the devil)." Our word "energy" comes from the same source.

5. **juraient**, *lit.* "swore"; "were in glaring contrast with."

6. **l'outrance**, "the exaggeration." This expressive word is seldom used now except in the adverbial phrases *à outrance, à toute outrance.* Littré regrets that it should have lost the privileges of a substantive, which it enjoyed in the time of the poet Ronsard.

9. **violences à froid**, "cold-blooded violence of speech."

16. **invite**, signal for trumps; a term in whist for a card played to show one's hand to one's partner.

21. **sous-ordre**, "understudy."

27. **l'acteur en vedette** means the actor who enjoys the distinction of having his name printed in bigger letters than those of the rest of the company on the bill.

54.—20. **propagande**, "missionary work." The "Propaganda" in Rome is the name of an association for the propagation of the Catholic faith.

28. **La revision sociale**, i.e. the reconstruction of the system of society.

55.—2. **clamait**, "cried out." *Clamer* is not French, though it ought to be. *Clameux, clameaux, clamant,* and *clamable* have their place in the dictionary, but the foundation-word *clamer* has been slighted. The word *vide,* which follows, makes it probable that the author had in mind the Gospel Latin, *vox clamantis in deserto,* and so was tempted to use the word *clamer.*

28. **la vivacité première.** When *premier* is placed after its noun it means "original."

30. **une concurrence**, here "a competitor," "a rival."

30. **bailleur de fonds**, silent partner, one who furnishes the funds.

57.—9. **manifeste fulgurant**, "a flashing manifesto."

21. **perlait son doigté**, "gave perfection to her fingering."

58.—5. **C'est carré**, "that's square," meaning "that's plain."

7. **fixés sur le sort**, "perfectly aware of the fate."

29. **libre arbitre**, "free will."

59.—1. **impasse**, "blind alley"; sometimes called *cul-de-sac* (bottom of a sack). Voltaire, who disliked the latter expression, coined the word *impasse.*

15. **ayant mis à Courcier de pied à l'étrier**, "having put Courcier's foot in the stirrup."

30. **canaille.** Old French *chienaille*, from *chien*, dog. It means the lowest class of mankind, morally speaking; "the rabble." It is also used with a singular meaning, "blackguard," "villain."

60.—1. **du diable si**, "the devil take me if."

3. **l'article de tête**, "the first editorial."

7. **pour se donner une contenance**, "to keep himself in countenance."

25. **le prit . . . raide**, "assumed such a stiff tone with his patron."

31. **conseil de guerre**, "court-martial."

61.—9. **avait pris des engagements formels**, "had taken formal action."

11. **manchettes du journal**, the broad space directly under the title-head of a French newspaper, containing the name of the editor, date, price of subscription, etc.

13. **déperdition**, a loss which takes place gradually; a wasting away.

64.—3. **à venir**, "future."

12. **coquet**, not "coquettish," but "graceful, polished."

13. **dresseur de barricades**, "a builder of barricades," i.e. intrenchments thrown up to cut off a street, a familiar phenomenon in Paris in political revolutions.

18. **la Sociale**, i.e. *la republique sociale.*

66.—4. **mouvementée**, "animated."

67.—12. **Promenant . . . chevelure**, "passing her fingers, with little gentle taps, through the hair," etc.

19. **qui est buté à refuser**, "whose mind is made up to refuse."

68.—7. **était à moitié de la victoire**, "that he had won half the battle."

14. **que tu ne te rendes pas compte**, "that you should not perceive." Subjunc. after *impossible.*

28. **tu t'abuses**, "you are mistaken."

30. **prétends**, "presume."

31. **de lui-même**, "of his own accord."

69.—16. **de but en blanc**, "point-blank." *Tirer de but en blanc* is a military term which means to shoot at a white target; the *but* is the place where the cannon stands.

20. **Me vois-tu paraissant**, "think of my appearing!"

24. **était finie**, imperfect for the past conditional, *aurait été finie.*

24. **on y perdait.** *y* means "through it," in consequence of that imprudence.

26. **Plût à Dieu**, "would to God"! *lit.* "might it please God," for "might it have pleased God"!

70.—11. **grand ouvert**, "wide open."

29. **Il savait trouver**, "he knew that he would find."

30. **pontifiait à la buvette.** *Pontifier* is not a word known to the French Academy. It is used here in a sarcastic way, meaning "to perform pontifical or priestly duties." Courcier was solemnly ranting.

31. **taillait des croupières au gouvernement**, "cut out work for the government"; prepared difficulties. *Tailler des croupières* is said of cavalrymen pursuing others so closely that they are able to cut the cruppers of the fugitives.

72.—1. **simagrées**, "affected manners."

74.—6. **conservé le silence** is an unusual form of expression. The usual form would be *continué à garder le silence.*

8. **partie**, here "step," meaning the same as *demarche* a few lines farther on.

18. **mutin**, "arch" or "roguish."

83.—13. **un vieux routier**, "an old stager," one who is acquainted with all the roads (*routes*).

14. **en . . . couleurs**, "to have seen things of all colors," to have been in all kinds of situations.

19. **séide**, the name of a fanatic in Voltaire's "Mahomet," who commits a murder by the prophet's command. Thus the word has come to mean a zealot ready for any crime at his master's behest.

24. **C'est à se demander**, "one feels inclined to ask himself."

84.—27. **Danton**, the famous demagogue and orator of the Reign of Terror. He was excitable and violent in his manner.

85.—14. **couler**, "to sink, to ruin."

20. **fonds secrets**, that part of the budget of whose disposition the executive power is not bound to give account. It is supposed to pay for the services of some newspapers, for espionage, and for other outlays to which the light of publicity is not favorable.

23. **orléanistes**, see note on *légitimiste*, 4, 1.

24. **ou sinon**, i.e. "or take the consequences."

86.—18. **fut au fait**, "understood perfectly," *lit.* "was at the fact."

87.—2. **en plus du tort**, "in addition to the harm."

22. **prétendant**, the prince who aspires to the throne of a restored monarchy; the present available candidate is the Duke of Orleans, son of the Count of Paris, and great-grandson of King Louis Philippe.

22. **l'œuvre de la Propagande du Sacré-Cœur**, the Society of the Propaganda of the Sacred Heart.

27. **à faire suer la pièce de cent sous**, "by making the five-franc piece sweat," i.e. work hard. A *sou* is five centimes, and a franc contains 100 centimes.

88.—13. **ancien régime**, the old régime, before the Revolution, under which the nobility were highly privileged and the people oppressed.

28. **fâcheusement**, "unfavorably."

29. **rassurante pourtant**, "reassuring though it was."

89.—4. **passe-droit**, "injustice."

23. **Holbein**, the well-known German painter of the sixteenth century. Francia was an Italian painter of the fifteenth century.

90.—2. **mettait en valeur**, "threw into relief."

93.—13. **la question est de celles**, "the question is one of those."

94.—14. **à moins qu'il ne mette**, "unless he puts." *à moins que* followed by *ne* takes the subjunctive.

17. **établissement**, "settlement," i.e. position and property acquired by marriage.

27. **en connaissance de cause**, "with full knowledge of the matter."

98.—13. **un éclair de malice**, "a flash of fun."

22. **Darwin**, the well-known naturalist and advocate of the doctrine of evolution.

99.—6. **l'Imitation de Jésus-Christ**, the famous devotional book by Thomas à Kempis.

100.—2. **avait assisté à**, "had witnessed."

101.—30. **par le côté Torquemada**, from the Torquemada point of view. Torquemada was the organizer of the Spanish Inquisition.

102.—2. **ne messied pas**, "is not amiss."

4. **à la mairie**. A French marriage usually consists of two ceremonies—the religious ceremony at the church, and the civil marriage at the *mairie*, or city hall. Freethinkers, of course, content themselves with the latter, which alone is obligatory.

28. **Voyez-vous ça!** "You don't say!"

103.—1. **ne sourcilla pas**, "didn't move a muscle."

8. **malandrin**, "brigand," "footpad."

104.—29. **si bien échafaudée**, "so well built up," "so well established." *Existence* refers here to social position.

105.—21. **son entraînement** = the influence of his enthusiasm.

107.—17. **mijotais**, "cooked up," "concocted."

22. **les sept péchés** (supply *capitaux*), "the seven capital sins."

108.—13 **bristol**, a kind of fine pasteboard.

30. **rien moins qu'aimable**, "nothing in a less degree than amiable," i.e. not at all amiable.

110.—2. **Nous voulons nous en tenir là**, "We will be satisfied with that."

11. **jouisseurs**, "Sybarites," those given up to the pleasures of life. A newly-coined word.

11. **des repus**, "epicures." *repu* is from *repaître*.

26. **un léger sifflottement**, "a low whistle."

111.—2. **sans arrière-pensée** = "without meaning anything in particular."

30. **Dauphin**, a title attached in the Middle Ages to the holding of certain great fiefs. One of these was the province of Dauphiné. The last lord of that province, Humbert III., made it the condition of the absolute cession of his domain to the crown of France, that the eldest son of the French kings should henceforth be called *dauphin*.

112.—17. **j'y mettrai bon ordre**, "I shall see to that."

113.—11. **je ne relève que de ma conscience**, "I am amenable only to my conscience."

114.—3. **instruction**, circular sent by the bishop to the clergy of his diocese to explain some point of doctrine, etc.

123.—1. **Tu vois bien**, "There you see!"

7. **puissé-je**, "may I," expressing a wish; "I hope I may."

124.—12. **mysticisme**, the belief, whether philosophical or religious, in immediate intercourse with the Deity.

27. **Layola**, Loyola, the founder of the Jesuit order.

125.—8. **faire des sommations.** No one can marry in France without the consent of his parents. Should the consent be withheld, and the petitioner still persist in his or her resolve to marry, if he is twenty-five years old, or she twenty-one, they may send to their parents (or their next living progenitors) *sommations respectueuses*, a respectful request. After sending this three times they are free to pass over the veto.

10. **si dure fût-elle**, a rare construction for *quelque dure qu'elle fût*, "however hard it may be."

128.—10. **communards**, the rebels who fought for the Commune, the insurrectionary government of Paris, in 1871. *ard* is a termination of contempt; e.g. *un vantard*, "a braggart"; *un mouchard*, "a spy."

29. **manière de s'y prendre**, "a question of management." *S'y prendre* = "to take a certain *course in a matter* (*y*)."

130.—9. **saut-de-loup**, "wolf's jump," is a ditch dug at the extremity of the alleys or walks of a park in order to shut them, without intercepting the view of the outside landscape. The

Saut-de-loup de la Muette is such a ditch in the *Bois de Boulogne* of Paris.

22. **eût sacrifié** for *aurait sacrifié.*

24. **de long en large,** "up and down."

31. **Ranelagh,** a triangular grass-plot near the Bois de Boulogne, occupying the site of the public establishment of that name which was famous at the end of the last century for its banquets, masquerades, and fêtes.

131.—4. **ils se sentaient,** etc., "they perceived better that they belonged to each other."

15. **Je vous sais,** "I know that you have."

132.—8. **vous prétendez,** "you say," "you affirm."

135.—21. **tricot inamovible,** "irremovable knitting." The word *inamovible* is used of certain functionaries who cannot be removed by the government during good behavior.

136.—18. **marchandage,** here = "haggling," "cavilling."

137.—5. **je tiens bon,** "I hold out," "do not waver."

7. **autant en emporte le vent,** "the wind carries away as much (as that amounts to)."

9. **forte de son autorisation,** "on the strength of his consent."

19. **quoi que ce fût,** "anything whatever."

138.—3. **béguinage,** originally a convent of *béguines,* females of the sect called *béguins,* who held that they had attained the same perfection as the saints above, and therefore did not need to obey earthly lords, or stoop to perform religious ceremonies. *Courcier* means by the word simply a nunnery.

9. **loqueteux,** "ragamuffins."

13. **regarda de travers.** He wondered if she meant sarcasm by the use of that undying catchword of socialism, fraternity.

21. **Sacré-Cœur,** the Church of the *Sacré-Cœur,* a magnificent edifice now in process of erection. The *Sacré-Cœur* is a congregation of nuns devoted to the adoration of the holy heart of Jesus. — **Butte-Montmartre,** Montmartre heights, an outlying section of Paris annexed in 1860.

24. **Qu'est-ce qui a pris à,** "What has come over?"

27. **Il faut-que,** etc., "It must be that women have."

139.—1. **droits de la pensée.** Another catchword.

7. **il est facile de trancher,** "it is easy to lay down the law."

11. **Ne pas t'inspirer de,** "Not to take your inspiration from."

140.—9. **bonnet navrant.** The author is very fond of *navrant.* Here we have even a "heartrending hat."

22. **Il en voulait d'autant à,** "he hated to that extent," i.e. "for that reason."

141.—3. **premier Paris,** the first and chief editorial in a Parisian newspaper.

13. **Je n'ai rien à eux,** "I have nothing belonging to them."

29. **lâchages,** "cuts."

142.—12. **Neuilly** is a suburb west of Paris.

28. **sœurs converses,** "lay sisters," who do the housework of the nunnery. They are so called because they were generally *converted* women, who showed their earnestness in this way.

143.—7. **la besogne en train,** "the work in hand."

31. **rompue,** "exhausted."

144.—5. **saisissement,** "thrill."

12. **gentille,** "pretty."

14. **Comment,** or **Comment donc,** is said when a permission is given and astonishment expressed at its having been thought necessary to ask for it.

17. **sagesse** is not "wisdom" here, but correct and gentle behaviour.

26. **ce que vous deveniez,** "what became of you."

146.—15. **elle se porte comme un charme,** "she is in robust health."

16. **bonnet à trois pièces,** a butterfly-shaped head-gear which seems to be composed of three pieces of fine linen.

147.—11. **Car les vœux,** etc., "For although monastic vows are not eternal."

150.—4. **le centre gauche.** The Centre of the Assembly, on its right side, is not entirely free from reactionary sympathies, and on its left inclines to liberal views. If Henry is to become a liberal, let him be, at least, only *centrally* so.

151.—8. **Vendée,** a department in the western part of France.

13. **carnet de chèques,** "cheque-book."

152.—1. **Si** is the affirmative answer to a negative question or assertion.

16. **mal tenue,** "badly disciplined."

18. **pion,** *lit.* a pawn at chess. The word is applied by the pupils of the French *lycées* and *colleges* to the ushers or proctors whose duty it is to keep a watchful eye over them while they are preparing their lessons or playing in the grounds. The official title of such a functionary is *maître d'études* or *maître répétiteur.*

25. **est-il rasant,** "isn't he a bore!" Slang use of the verb *raser,* which means literally "to shave."

153.—3. **instruction,** "investigation," "inquest."

154.—3. **Il n'a pas dépendu de moi,** "It hasn't been my fault."

21. **que vous,** etc., "that you should be so far behind the times as to talk of political friendship."

25. **évoluer,** an allusion to the modern doctrine of Development.

29. **intransigeant,** from *transiger,* "to transact," "to come to an arrangement or compromise." This was the name of a group of representatives of the radical party, who proclaimed their determination never to come to any agreement with other groups easier to satisfy. The *Opportunistes,* on the other hand, are disposed to accept the favors of the moment.

29. **ils ont bifurqué,** "they have swerved toward official radicalism," that is, radicalism as the government understood it, not *intransigeant.*

155.—10. **Il en oubliait Gilberte,** "he was forgetting Gilberte in consequence of being occupied with these thoughts (*en*)."

11. **fort,** "shrewd," "sharp."

22. **Vous moquez-vous du monde** corresponds to the English expression, "Have you taken leave of your senses?" *Monde* here means "people."

156.—4. **un homme à la mer,** "a man overboard."

7. **esprits forts** generally means "freethinkers." The term is here applied to politics.

7. **désinvolture**, a bearing and manners which bespeak the most perfect ease and assurance.

8. **vous les valez bien**, "you are as good as they, any day" (*bien*).

157.—1. **ministrables**, a newly-coined word, meaning those available for the office of prime minister.

8. **votre heure à vous** is only the repetition of the possessive *votre* in another form.

12. **Il fera table rase**, "He will make a clean sweep."

158.—29. **sectaire**, obstinate member of a sect, knowing nothing and refusing to understand anything but the catchwords of his party.

159.—4. **Sans se gêner**, "quite freely," "openly."

28. **relancer** has come to signify "to hunt up somebody who would rather be left alone, in a place where he fancied himself safe."

160.—10. **travaille . . . heures**, "works only eight hours." "Eight hours' work and full pay" is an important article in Courcier's creed.

161.—1. **Certainement que.** If we suppose that the speaker had in mind the sentence *il est certain que* the construction is logical enough.

162.—4. **se prélassaient.** *Se prélasser* means literally to walk with the solemnity of a prelate (*prélat*). Montaigne uses *prélater*, but this form has become obsolete.

29. **Camille Desmoulins** was the man who on the 12th of July, in the Palais-Royal, gave the signal of the revolutionary explosion, by haranguing the people and distributing his famous green cockades. He was successively the friend of Mirabeau, Robespierre, and Danton. When his journal, *Le Vieux Cordelier*, became the organ of the *Indulgents*, who tried to moderate the activity of the Revolutionary government, he was accused of conspiracy against the Republic, was arrested, and afterwards executed.

163.—5. **calotte**, a small black cap covering only the top of the head, and worn by priests. Thus *la calotte* has become a scornful name for the Catholic clergy in general.

16. **de qualifier son propre rôle**, "from defining the part played by himself."

22. **Madeleine**, one of the fashionable Catholic churches of Paris, built in the form of a Greek temple.

26. **droits d'accroissement**, the increase in value of certain kinds of property, e.g. land. The alluvial soil deposited by a river belongs to the owner of the land to which it is added *par droit d'accroissement.*

164.—1. **Vous demarquez.** The word is used of the unmarking of linen. "You use the words and phrases of the ancients after taking off the marks, to make them pass for new and yours."

165.—25. **à se voir reconnaître la qualité**, "when he saw recognized in him the quality," etc.

166.—3. **in-pace**, a dungeon or cell in monasteries and convents in which erring brethren or sisters expiated their sins. Temptations left them there in peace, *in pace.*

167.—15. **concours agricoles**, "fairs," "agricultural exhibitions," where prizes are given for the best exhibits.

19. **la Somme**, the Department of the Somme, whose capital is Amiens. The Somme is a river flowing into the English Channel.

21. **Bon Marché**, the name of a large dry-goods store in Paris.

31. **manufacture de Sèvres**, the famous porcelain manufactory.

168.—18. **popote**, a child's word, meaning "soup," "pap."

19. **desserte**, a table or stand to receive the dishes brought from the table, and whose remaining contents are either for the poor or for the servants.

19. **s'étageaient**, "rose in tiers."

20. **la clientèle**, the poor who were expected to come.

170.—27. **les pleins**, the body strokes: the hair-strokes are called *déliés; traits* is understood.

175.—9. **une reprise sur le capital**, something that is "recovered" from the capitalists, who may be considered as having stolen it, according to the socialistic maxim, *La propriété c'est le vol.*

12. **le suisse** is a domestic who tends the door in a private residence or palace.

14. **Il portait beau**, "he was in splendid form," "carried his head high."

24. **un homme à ménager**, "a man to be handled carefully," "not to be trifled with."

176.—7. **De grand cœur**, "With all my heart."

January 1898.

FRENCH TEXT-BOOKS

PUBLISHED BY

HENRY HOLT & CO., NEW YORK.

These books are bound in cloth unless otherwise indicated. Prices net. Postage 8% additional. Illustrated Catalogue of Works in General Literature or Descriptive Foreign Language Catalogue free.

GRAMMARS AND READERS.

	NET PRICE
Bevier's French Grammar. With exercises by Dr. THOMAS LOGIE. For colleges and upper classes in schools. Concise yet reasonably full and scientifically accurate. Much attention is paid to Latin equivalents. In use by classes in Harvard, Johns Hopkins, Cornell, etc. 12mo. 341 pp.	$1 00
Bôcher-Otto French Conversation Grammar. 12mo. 489 pp.	1 30
Progressive French Reader. With notes and vocabulary. 12mo. 291 pp.	1 10
Borel's Grammaire Française. A l'usage des Anglais. Entirely in French. Revised by E. B. Coe. 12mo. 450 pp.	1 30
Bronson's French Verb Blanks	30
Delille's Condensed French Instruction. 143 pp.	40
Eugène's Student's Comparative French Grammar. Revised by L. H. Buckingham, Ph.D. 12mo. 284 pp.	1 30
Elementary French Lessons. Revised and edited by L. H. Buckingham, Ph.D. 12mo. 126 pp.	60
Fisher's Easy French Reading. Historical Tales and Anecdotes, with foot-note translations of the principal words. 16mo. 253 pp.	75
Joynes's Minimum French Grammar and Reader. Contains everything that is necessary, nothing that is not. New edition, supplemented by conversation exercises. 16mo. 275 pp.	75
Joynes-Otto First Book in French. A Primer for Very Young Pupils. 12mo. 116 pp. Boards	30
Introductory French Lessons. 12mo. 275 pp.	1 00
Introductory French Reader. With notes and vocabulary. 163 pp.	80
Matzke's French Pronunciation. 16mo. 73 pp. Paper	25
Otto. See Bôcher-Otto and Joynes-Otto.	
Pylodet's Beginning French. Exercises for Children in Pronouncing, Spelling, and Translating. 16mo. 180 pp. Boards	45
Beginner's French Reader. For Children. With vocabulary. 16mo. 235 pp. Boards	45
Second French Reader. With vocabulary. Ill'd. 12mo. 277 pp.	90
Rambeau & Passy's Chrestomathie Phonétique. Easy standard French and same matter on opposite pages in phonetic script. With explanatory introduction. 8vo. XXXV + 250 pp.	1 50

NET PRICE

Whitney's French Grammar. A standard work. Used in Harvard, Princeton, Johns Hopkins, the University of Chicago, etc., etc. 12mo. 442 pp. Half roan $1 30
Practical French. Taken from the author's larger Grammar, and supplemented by conversations and idiomatic phrases. 12mo. 304 pp 90
Brief French Grammar. 16mo. 177 pp 65
Introductory French Reader. With notes and vocabulary. 16mo. 256 pp 70

COMPOSITION AND CONVERSATION.

Alliot. See Compends of Literature, below.
Aubert's Colloquial French Drill. 16mo. Part I. 66 pp 48
Part II. 118 pp 65
Bronson's Exercises in Every-day French. Composition. 16mo. 60
Fleury's Ancient History. Told to Children. Arranged for translation back into French by Susan M. Lane. 12mo. 112 pp 70
Gasc's The Translator. English into French. 12mo. 222 pp 1 00
Jeu des Auteurs. 96 Cards in a Box 80
Parlez-vous Français? A Pocket Phrase-book, with hints for pronunciation. 18mo. 111 pp. Boards 40
Riodu's Lucie. Familiar Conversations in French and English. 12mo. 128 pp 60
Sadler's Translating English into French. 12mo. 285 pp 1 00
Witcomb & Bellenger's French Conversation. Followed by the Summary of French Grammar, by Delille. 18mo. 259 pp 50

NATURAL METHOD.

Méras' Syntaxe Pratique de la Langue Française. Revised Edition. 12mo. 210 pp 1 00
Légendes Françaises. Arranged as further exercises for Méras' Syntaxe Pratique. 3 vols. 12mo. Boards.
Vol. I. Robert le Diable. xiii + 33 pp 20
Vol. II. Le Bon Roi Dagobert. xiii + 37 pp 20
Vol. III. Merlin l'Enchanteur. 94 pp 30
Moutonnier's Les Premiers Pas dans l'Étude du Français. 197 pp 75
Pour Apprendre à Parler Français. 12mo. 191 pp 75
Stern & Méras' Étude Progressive de la Langue Française. 12mo. 288 pp 1 20

DICTIONARIES.

Bellows' French and English Dictionary for the Pocket. French and English divisions are carried on concurrently on the same page. Dr. Oliver Wendell Holmes said: "I consider the little lexicon the very gem of my library." 32mo. 600 pp. (Morocco, $3.10.) Roan tuck 2 55
Cheaper Edition. Larger Print. 12mo. 600 pp 1 00
Gasc's New Dictionary of the French and English Languages. It defines thousands of French words found in no other French and English dictionary. It is modern, accurate, and remarkably full on idioms. 12mo. French-English part, 600 pp. English-French part, 586 pp. One volume. *Cheaper and handier ed ... Retail* 1 50
Improved Modern Pocket-Dictionary. French-English part, 261 pp. English-French part, 387 pp. One volume 1 00

Prices net. Postage 8 per cent additional. Descriptive List free.

COMPENDS AND HISTORIES OF LITERATURE.

(The Critical and Biographical portions as well as the Selections are entirely in French.)

NET PRICE

Alliot's Les Auteurs Contemporains. Selections from About, Claretie, Daudet, Dumas, Erckmann-Chatrian, Feuillet, Gambetta, Gautier, Guizot, Hugo, Sand, Sarcey, Taine, Verne, and others, with notes and brief biographies. 12mo. 371 pp..... $1 20

Contes et Nouvelles. Suivis de Conversations et d'Exercices de Grammaire. 12mo. 307 pp..... 1 00

Aubert's Littérature Française. *First Series, Through XVII. Century.* Selections from Froissart, Rabelais, Montaigne, Calvin, Descartes, Corneille, Pascal, Molière, La Fontaine, Boileau, Racine, Fénelon, La Bruyère, etc., etc. With foot-notes, biographies, and critical estimates. 16mo. 338 pp. 1 00

Littérature Française. *Second Series. XVIII. and XIX. Centuries.* Voltaire, Rousseau, Mme. Roland, Balzac, George Sand, Coppée, etc. 16mo. 290 pp..... 1 00

Fortier's Histoire de la Littérature Française. A Compact and Comprehensive Account, up to the present day. 16mo. 362 pp. 1 00

Pylodet's La Littérature Française Classique. Biographical and Critical. Langue d'Œil, Abailard, Héloïse, Fabliaux, Mystères, Joinville, Froissart, Villon, Rabelais, Montaigne, Ronsard, Richelieu, Corneille, etc. 12mo. 393 pp 1 30

Théâtre Française Classique. From the above. 114 pp. Paper 20

La Littérature Française Contemporaine. XIX^e^ Siècle. Prose or Verse from 100 authors, including About, Augier, Balzac, Béranger, Chateaubriand, Cherbuliez, Gautier, Hugo, Lamartine, Mérimée, De Musset, Sainte-Beuve, Sand, Sardou, Mme. de Staël, Taine, Toepfer, De Vigny. With selected biographical and literary notices. 12mo. 310 pp.. 1 10

See also Choix des Contes under Texts.

TEXTS.

About. See Choix des Contes.

Achard's Clos Pommier. A dramatic tale. 206 pp. Paper.... 25

Æsop's Fables. In French, with Vocab. 237 pp..... 50

Balzac's Eugénie Grandet. (Bergeron.) With portrait. 300 pp. 80

Le Curé de Tours. (Warren.) Includes also Les Proscrits, El Verdugo, Z. Marcas, and La Messe de l'Athée. xiv + 267 pp..... 75

Ursule Mirouet. (Owen-Paget.) *Notes only.* 54 pp. Paper.. 30

Bayard et Lemoine's Le Niaise de Saint-Flour. *Modern Comedy.* 38 pp. Paper..... 20

Bédollière's Mère Michel et son Chat. With vocabulary. 138 pp. (Cl., 60 cts.) Paper... 30

Bishop's Choy-Suzanne. A French version of his California story edited by himself. 64 pp. Boards..... 30

Carraud's Les Goûters de la Grand'mère. With list of difficult phrases. *See* Ségur. 95 pp. Paper..... 20

Chateaubriand, Aventures du dernier Abencérage and Selections from Atala, Voyage en Amérique, etc. (Sanderson.) 90 pp. Boards.. 35

Choix de Contes Contemporains. (O'Connor.) Stories by Daudet (5), Coppée (3), About (3), Gautier (2), De Musset (1). 300 pp 70

Price net. *Postage 8 per cent additional. Descriptive List free.*

NET PRICE

Clairville's Les Petites Misères de la Vie Humaine. *Modern Comedy.* 35 pp. Paper..... $0 20

Coppée's On Rend l'Argent. School Edition. (Bronson.) A novel of modern Paris, full of local color. Illustrated. xiv + 184 pp. 60

Coppee et Maupassant, Tales. (Cameron.) Authorized edition with portraits. Includes Coppée's Morceau de Pain, Deux Pitres, Un Vieux de la Vieille, Le Remplaçant, etc., and Maupassant's La Peur, La Main, Garçon, un bock, Les Idées du Colonel, etc. xlviii + 188 pp..... 75

Corneille's Le Cid. New Edition. (Joynes.) 114 pp. Boards..... 20

Cinna. (Joynes.) 87 pp. Boards..... 20

Horace. (Delbos.) 78 pp. Boards..... 20

Daudet, Contes de. Eighteen stories, including La Belle Nivernaise. (Cameron.) With portrait. 321 pp..... 80

La Belle Nivernaise. (Cameron.) 79 pp. Bds..... 25

Du Deffand (Mme.). Eleven Letters. *See* Walter..... 75

Erckmann-Chatrian, Le Conscrit de 1813. (Bôcher.) Vocab. 304 pp. 55

Contes Fantastiques. (Joynes.)..... ...

Madame Thérèse. (Bôcher.) With vocabulary. 270 pp..... 55

Le Blocus. (Bôcher.) 258 pp. Paper..... 48

Fallet's Princes de l'Art. 334 pp. (Cl., $1.00.) Paper..... 52

Feuillet's Roman d'un Jeune Homme Pauvre. Novel. (Owen.) With vocabulary. 289 pp..... 55

Roman d'un Jeune Homme Pauvre. *Play.* (Bôcher.) 100 pp. Boards..... 20

Le Village. *Modern Play.* 34 pp. Paper..... 20

Févrl's Chouans et Bleus. (Sankey.) 188 pp. (Cl., 80 cts.) Paper.... 40

Fleury's L'Histoire de France. For Children. 372 pp..... 1 10

Foa's Contes Biographiques. With vocabulary. 189 pp. (Cl., 80 cts.) Paper..... 40

Petit Robinson de Paris. With vocabulary. 166 pp. (Cl., 70 cts.) Paper..... 36

De Gaulle's Le Bracelet, bound with Mme. De M.'s La Petite Maman. Plays for Children. 38 pp. Paper..... 20

De Girardin's La Joie Fait Peur. *Modern Play.* (Bôcher.) 46 pp. Paper..... 20

Halévy's L'Abbé Constantin. (Super.) With vocabulary. Boards.... 40

History. See Fleury, Lacombe, Taine, Thiers. The publishers issue a French History in English by Miss Yonge..... 80

Hugo's Hernani. *Tragedy.* (Harper.) 126 pp..... 70

Ruy Blas. *Tragedy.* (Michaels.) 117 pp. Bds..... 40

Selections. (Warren.) Gringoire in the Court of Miracles, A Man Lost Overboard, Waterloo, Pursuit of Jean Valjean and Cosette, etc., and 14 Poems. With Portrait. 244 pp..... 70

Travailleurs de la Mer. (Owen-Paget.) *Notes only.* 238 pp. Paper..... 80

De Janon's Recueil de Poésies. 186 pp..... 80

Labiche (et Delacour), La Cagnotte. *Comedy.* 83 pp. Paper..... 20

(et Delacour), Les Petits Oiseaux. *Modern Comedy.* (Bôcher.) 70 pp. Paper..... 20

(et Martin), La Poudre aux Yeux. *Modern Comedy.* (Bôcher.) 59 pp. (*With vocabulary*, 30 cts., *net.*)..... 20

Lacombe's Petite Histoire du Peuple Français. (Bué.) 212 pp..... 60

La Fontaine's Fables Choisies. (Delbos.) Boards..... 40

Leclerq's Trois Proverbes. *Three Little Comedies.* Paper..... 20

Literature, Compends and Histories of. See separate heading.

Prices net. Postage 8 per cent additional. Descriptive List free.

NET PRICE

Loti, Selections. (Cameron.) *Authorized Ed.* Viande de boucherie, Chagrin d'un vieux forçat, and Selections, often a chapter in length, from Mariage de Loti, Roman d'un Spahi, Mon Frère Yves, Pecheur d'Islande, Mme. Chrysanthème, etc. With portrait. lxii + 185 pp. $0 70

Macé's Bouchée de Pain. (L'Homme.) With vocabulary. 260 pp. (Cl., $1.00.) Paper 52

De Maistre's Voyage Autour de ma Chambre. 117 pp. Paper 28

Les Prisonniers du Caucase, bound with Achard's Clos Pommier. 206 + 138 pp. 70

De Maintenon. 13 Letters. See Walter 75

Maupassant. See Coppée and Maupassant.

Mazère's Le Collier de Perles. *Comedy.* With vocab. 56 pp. 20

Mérimée's Colomba. (Cameron.) Story of a Corsican Vendetta. Vocab. by Otis G. Bunnell and a portrait. xxiv + 270 pp. 50

Molière's L'Avare. (Joynes.) 132 pp. Boards 20

Le Bourgeois Gentilhomme. (Delbos.) Paper 20

Le Misanthrope. New Ed. (Joynes.) 130 pp. Bds. 20

Musiciens Célèbres. 271 pp. Paper 52

De Musset's Merle Blanc. (Williams and Cointat.)

Un Caprice. *Comedy.* 56 pp. Paper 20

De Neuville's Trois Comédies pour Jeunes Filles. 134 pp. Paper. ... 35

Ohnet's La Fille du Député. (Beck.) A Novel of Political Life in Paris to-day by the author of Le Maître de Forges. x + 176 pp ...

Owen-Paget. Annotations. See Balzac, Feuillet, Hugo, Sand, Vigny.

Poems, French and German, for Memorizing. (N. Y. Regents' Requirements.) 30 in each language, with music to eight of the German poems. 92 pp. Boards 20

See also Hugo Selections, De Janon, and Pylodet.

Porchat's Trois Mois sous la Neige. Journal of a young man in the Jura mountains. 160 pp. (Cl., 70 cts.) Paper 32

Pressensé's Rosa. With vocabulary by L. Pylodet. A classic for girls. 285 pp. (Cl., $1.00.) Paper 52

Pylodet's Gouttes de Rosée, Petit Trésor poétique des Jeunes Personnes. 188 pp 50

La Mère l'Oie. Poésies, Enigmes, Chansons, et Rondes Enfantines. Illustrated. 80 pp. Boards 40

Racine's Athalie. New Ed. (Joynes.) 117 pp. Bds. 20

Esther. (Joynes.) 66 pp. Boards 20

Les Plaideurs. (Delbos.) 80 pp. Boards. 20

Saint-Germain's Pour une Épingle. Suitable for old and young. With vocabulary. 174 pp. (Cl., 75 cts.) Paper 36

Ste.-Beuve. Seven of the Causeries du Lundi. (Harper.) Qu'est-ce-qu'un classique, Grande Epoque de la Prose, Pensées de Pascal, La Fontaine, Mémoires de Saint-Simon, Mme. de Maintenon, La Duchesse de Bourgogne. li + 176 pp. 75

Ste.-Pierre's Paul et Virginie. (Kuhns.) An edition of this great classic, with full notes. Suitable alike for beginners and for college classes. x + 160 pp. 50

Sand's Petite Fadette. (Bôcher.) 205 pp. 65

La Mare au Diable. (Joynes.) *Vocab.* xix + 122 pp. 40

Marianne. (Henckels.) 90 pp. Paper 30

Sandeau's La Maison de Penarvan. A comedy of the Revolution. (Bôcher.) 72 pp. Boards 20

Mlle. de la Seiglière. *Drama.* (Bôcher.) 99 pp. Boards. 20

Scribe's Les Doigts de Fée. *Comedy.* (Bôcher.) Boards 20

(et Mélesville) Valérie. *Drama.* (Bôcher.) Vocab. 39 pp. 20

(et Legouvé), Bataille de Dames. *Comedy.* (Bôcher.) 81 pp. Bds. 20

Wichert's An der Majorsecke. (HARRIS.) Comedy. 45 pp.	20c.
Wilhelmi's Einer muss heirathen. Comedy. *See Benedix.*	25c.
Zschokke's Neujahrsnacht and Der zerbrochene Krug. (FAUST.)	25c.
—— Toter Gast. (See Nichols' Three German Tales.) Cloth.	60c.

Prices net. Postage 8 per cent additional. Descriptive list free.

BOOKS TRANSLATED FROM THE GERMAN.

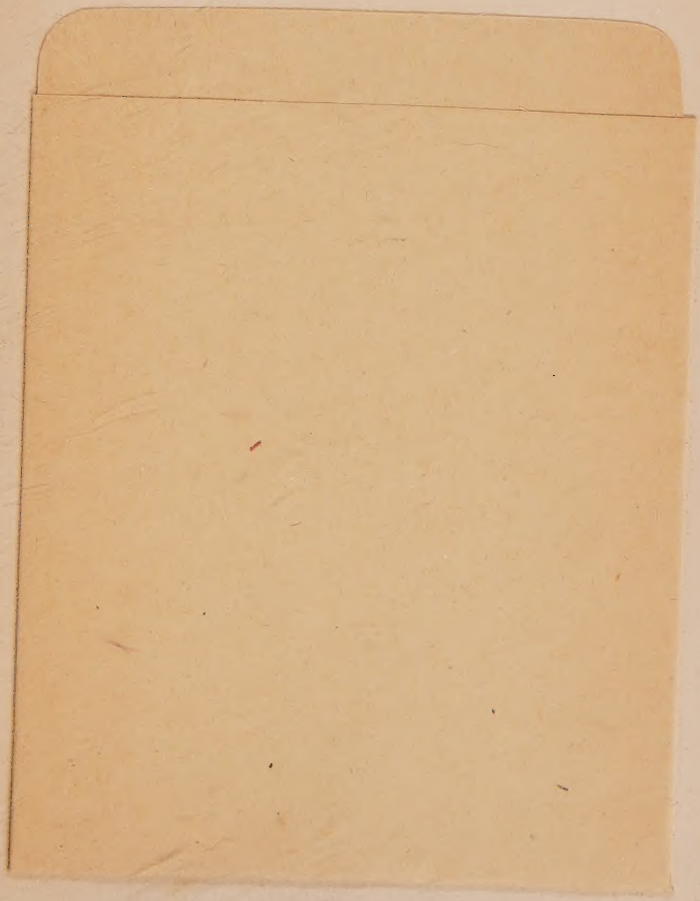
Prices retail. Carriage prepaid. See Catalogue of General Literature.

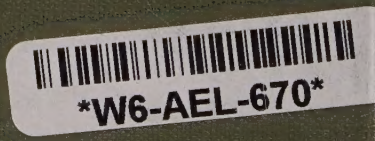
Auerbach's On the Heights. 2 vols. Cloth.	$2.00
—— A different translation of the above. 1 vol. Paper.	30c.
—— The Villa on the Rhine. With Bayard Taylor's sketch of the author, and a portrait. 2 vols. Cloth.	$2.00
Brink's English Literature (before Elizabeth). 3 vols.	*Each* $2.00
—— Five Lectures on Shakespeare.	$1.25
Falke's Greece and Rome, their Life and Art. 400 Ills.	$10.00
Goethe's Poems and Ballads.	$1.50
Heine's Book of Songs.	75c.
Karpeles' Heine's Life in his Own Words. With portrait.	$1.75
Heyse's Children of the World.	$1.25
Lessing's Nathan the Wise. Translated into English verse. With Kuno Fischer's essay.	$1.50
Moscheles: On Recent Music and Musicians.	$2.00
Spielhagen's Problematic Characters. Paper.	50c.
—— Through Night to Light. (Sequel to "Problematic Characters.") Paper.	50c.
—— The Hohensteins. Paper.	50c.
—— Hammer and Anvil. Paper.	50c.
Wagner's Art, Life, and Theories (from his writings). 2 Illustrations	$2.00
—— Ring of the Nibelung. Described and partly translated.	$1.50
Witt's Classic Mythology.	*net* $1.00

A complete catalogue of Henry Holt & Co.'s educational publications, a list of their foreign-language publications, or an illustrated catalogue of their works in general literature will be sent on application.

843.91
Oh38f
8047

ALBERTUS MAGNUS COLLEGE LIBRARY
LA FILLE DU DEPUTE /
PQ2378.O3 F4 1898
843.91 Oh38f
3 7001 00032305 0




W6-AEL-670